

2633  
1958



# Bedi Karthlisa

( Le Destin de la Géorgie )

*Revue de Karthvélogie*

N. S. IV - V

No. 30 - 31

Paris

Novembre 1958

# Bedi Karthlisa

« Le Destin de la Georgie »

## Revue de Karthvéologie

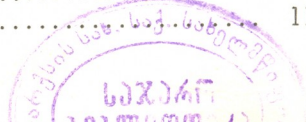
No 30-31 ( N. S. IV - V )

Novembre 1958

Directeur : K. SALIA, 8, rue Berlioz - Paris (16°)  
Tél. : PASSy 75-35

### SOMMAIRE

Prof. G. Garitte — † Michel Tarchnichvili .....	5
Prof. D. M. Lang — Father Michael Tarchnishvili .....	6
Prof. Dr Al. Nikuradse — Pater Michael Tarchnischvili .....	6
N. Salia — Père Michel Tarchnichvili .....	7
K. Salia — 80 <sup>e</sup> anniversaire du Prof. M. Tseretheli .....	9
XI Internationaler Byzantinisten Kongress .....	14
Prof. G. Garitte — Une édition commentée du calendrier Palestino-Georgien de Jean Zosime .....	18
R. P. M. Tarchnichvili — Quelques remarques sur l'âge de l'alphabet géorgien .....	21
Prof. R. Lafon — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne..	29
W. E. D. Allen — Ex Ponto .....	39
Dr I. Molitor — Eigenart und Bedeutung des altgeorgischen Iudischi-Tetraevangeliums .....	55
Prof. Dr Al. Nikuradse — Skandinavien und Georgien auf der pontisch-baltischen Landbrücke .....	64
Prof. Dr M. Tseretheli — Berdseni .....	83
† Prof. Dr R. Bleichsteiner — Pfirsichblüten von Tizian Tabidse ....	87
Prof. M. Mouskhély — La nature juridique de l'Union Soviétique ..	88
G. Nosadse — A l'occasion du 1.500 <sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Tbilissi .....	92
Grigol Robakidse — Une scène (« La Géorgie en son image du Monde ») .....	101
Marcel Brion — « Megui », roman de Grigol Robakidse .....	103
W. E. D. Allen — D. M. Lang : The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832 .....	107
Prof. Dr M. Tseretheli — Das grosse Werk von Dr K. Tchenkeli ..	110
Opinion de la presse parisienne sur les danses folkloriques géorgiennes .....	111
Publications se rapportant au géorgien .....	118



9944

X



Le R.P. Michel Tarchnichvili  
(1897-1958)

## † MICHEL TARCHNICHVILI

Tous les amis de la Géorgie et des études géorgiennes sont en deuil. Le R. P. Michel Tarnichvili n'est plus. Depuis de longs mois, nous le savions atteint d'un mal qui ne pardonne pas ; nous suivions malgré tout avec une anxieuse espérance les vicissitudes de sa maladie ; hélas, malgré tous les soins qu'a pu lui procurer la science moderne, il a succombé.

La perte pour nos disciplines est immense et irréparable. Le P. Michel était pour tout l'Occident le maître incontesté des études d'histoire et de philologie géorgiennes. Il alliait à la connaissance naturelle de sa langue maternelle à toutes les époques de sa longue histoire, une profonde formation scientifique et une érudition sans défaut dans tous les domaines de l'histoire et des littératures orientales chrétiennes et byzantines. Son œuvre scientifique, élaborée dans les conditions matérielles souvent pénibles de l'exil, sera évoquée prochainement dans le détail. Nous releverons ici qu'il a, le premier, ouvert aux chercheurs occidentaux les richesses trop peu connues de la littérature géorgienne ; sa **Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur**, parue au Vatican en 1955 (XVIII, 522 p.), est le premier travail suffisamment détaillé et digne de confiance qui ait été publié dans une langue occidentale sur la littérature religieuse des Géorgiens ; elle suffirait pour lui assurer la gratitude des spécialistes et aussi, et même surtout, des non-spécialistes.

Ses amis de l'Université de Louvain ont des raisons spéciales pour lui garder un souvenir reconnaissant. Dès la création, vers 1950, au sein de cette grande entreprise internationale qu'est le **Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium**, d'une section consacrée à la littérature géorgienne, il avait accepté la direction de cette section des **Scriptores Iberici**, où il publia lui-même quatre volumes. En outre, les articles qu'il a fournis à notre revue orientaliste **Le Muséon** ont contribué aussi efficacement au prestige de ce périodique qu'aux progrès de l'orientalisme chrétien.

La nouvelle de la disparition du P. Michel nous est parvenue au moment où nous venions de terminer la revision typographique d'un travail monumental qu'il avait donné au C.S.C.O. : une édition complète, établie d'après tous les manuscrits connus, de Géorgie et d'ailleurs, et munie d'une traduction latine, du grand lectionnaire géorgien de Jérusalem. L'ouvrage, qui comportera quatre volumes, lui a coûté une somme de labeur inouï, rendu certainement pénible déjà par la maladie ; l'impression en sera réalisée sans délai. En publiant ce document insigne de la vieille liturgie hiérosolymitaine, qui, si mal connu qu'il soit actuellement, est apprécié unanimement par les liturgistes, les hagiographes et les palestino-logues comme un des plus importants qui nous soient parvenus, le **Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium** élèvera au cher Père Michel Tarnichvili un monument vraiment digne de sa mémoire. ქრისტე, შეიწყალე მიძაელ მონაჲ შენი.

Gérard GARITTE,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## FATHER MICHAEL TARCHNISHVILI

All those interested in Georgian studies must be profoundly shocked and grieved by the news of the sudden death of Father Michael Tarchnishvili. Of all Georgian emigré scholars, it is he who did the most during the past two decades to place Georgian literary and historical studies on a firm scientific basis, and to set standards which can measure up to the most stringent demands of Western academic philologists. In the realm of Georgian Church history, Father Tarchnishvili was the worthy successor of Michael Tamarashvili (Tamarati). Both these devoted priests and scholars found within the Roman Catholic fold every facility and encouragement for the study of Christian Georgia's heroic past, and the fostering of her religious consciousness today. By his important articles in **Le Muséon** and other journals of repute, by his work as editor of the Georgian section of the **Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium**, by his translation of Korneli Kekelidze's history of Georgian ecclesiastical literature, Father Tarchnishvili won an international reputation in the world of learning. I had the great privilege of knowing Father Michael personally and enjoying his lively conversation and genial personality. He knew English well, and was always full of goodwill towards this country. For several years I kept up a regular correspondence with him, his last letter, full as ever of useful and accurate information and kindly thoughts, reaching me only a few weeks ago. Both as a friend and as a scholar, we shall not soon know his equal.

David M. LANG,  
University of London.

## † PATER MICHAEL THARCHNISCHVILI

Eine erschütternde Nachricht aus Rom erreichte uns in München : Pater Michael Tarchnischvili ist verschieden. Erinnerungen an die in den 20-ger Jahren gemeinsam in München verbrachte Zeit werden Wachgerufen. Gehörte doch Pater Michael zu dem Kreis junger georgischen Studenten in Deutschland an, die vom einem Drang erfüllt waren sich jeder in seiner Art und Neigung — der Wissenschaft zu widmen und ihr zu dienen. Die Liebe Paters Michaels galt noch in seinen jungen Jahren der georgischen Geschichte. Auf diesem Gebiete forschend tätig zu sein, war seine Sehnsucht. Seine edle Leidenschaft, neue Quellen aufzudecken, die alten im neuen Lichte aufleuchten zu lassen und zur Vertiefung und Bereicherung der karthvelologischen Forschung beizutragen, erfuhr durch seine bedeutungsvolle Untersuchungen erfolgreiche Krönung. Pater Michael starb auf der Höhe seiner wissenschaftlichen Entfaltung. Wieviele wertvolle Resultate seines Schaffens bleiben der Georgologie durch den Tod Paters Michaels vorenthalten?! Wie grosse ist die Lücke, die sein Tod in der Karthvelologie im Westen eingerissen hat?!

Mit dem Gefühl der tiefempfundenen Trauer verbeugen wir uns, unvergesslicher hochverehrter lieber Pater Michael, vor Ihrem Grabe.

Alexander NIKURADSE.

## † PÈRE MICHEL TARCHNICHVILI

Profonde est notre douleur : le Père Michel Tarchnichvili nous a prématurément quittés.

S'élevant comme une brillante étoile au firmament scientifique, il avait consacré toute une existence de labeur à la grandeur de sa lointaine patrie. Ancien élève des Pères Géorgiens catholiques romains de Constantinople, il poursuivit ses études en Allemagne, au fameux séminaire d'Etal. Il élargit ses connaissances en suivant des cours de théologie, de philologie et d'histoire dans les hautes écoles allemandes. Après son ordination, il exerça, respecté de tous, son ministère dans une commune catholique d'Allemagne.

Mais sa vocation était la science et après avoir quitté son service ecclésiastique, il s'établit à Rome et s'adonna de tout son cœur à ses travaux. Grand érudit et chercheur persévérant, miné depuis longtemps par un mal incurable, il servit jusqu'à son dernier jour avec une admirable énergie son idéal scientifique, de tout son talent et sa scrupuleuse honnêteté.

Le champ de ses recherches était la philologie, l'histoire et l'ancienne littérature géorgiennes. Connaissant parfaitement les langues européennes et orientales, il avait tout loisir de se plonger dans les innombrables sources que lui fournissait la grande bibliothèque du Vatican. Combien de manuscrits, combien de volumes ne furent-ils pas tirés d'une poussière séculaire par ses mains lasses, pour en extraire de nouveaux témoignages sur l'importance du passé historique de la Géorgie, sa patrie si ardemment aimée, et apporter de nouvelles preuves de la richesse de sa culture !

Il mena une lutte tenace contre les chercheurs dont les erreurs déformaient la vérité. Modeste et timide dans la vie privée, son audace devenait celle du lion lorsque, certitude au cœur et documents en mains, il venait sur quelque point litigieux contester le bien-fondé de certaines affirmations. (Nous avons publié la liste de ses travaux dans la revue de Karthvélogie, n° 23. Le Dr J. Assfalg nous a promis d'établir la bibliographie complète des œuvres du P. Tarchnichvili pour le prochain numéro.)

Avant de se rendre à la clinique pour y subir une opération dont il semblait pressentir l'issue fatale, le Père Michel nous adressa, accompagnés de sa bénédiction, les articles qu'il avait écrit pour notre revue. Il souhaitait à « Bedi Karthlisa » longue, très longue vie pour continuer après sa mort à servir la Géorgie en faisant connaître au monde sa culture et son histoire.

Répondant au télégramme dans lequel je lui avais proposé de venir à Rome pour l'aider, il me disait que l'opération avait bien réussi et qu'il comptait rentrer chez lui dans une dizaine de jours... Hélas, il ne devait plus jamais revoir sa maison !

Alors que j'écrivais ses lignes, la poste me renvoie la dernière lettre que j'ai adressée au Père ; l'enveloppe porte la mention « décédé le 15 octobre »...

Ce numéro était déjà composé lorsque nous avons appris la douloureuse nouvelle ; c'est pourquoi il nous a été impossible de publier ici une nécrologie qui eut dignement marqué les mérites du disparu.

La Géorgie perd en la personne du Père Tarchnichvili un grand savant et un de ses meilleurs fils et « Bedi Karthlisa » un ami fidèle, au cœur noble et pur, et le collaborateur dévoué des premiers jours. Nous nous efforcerons d'honorer dignement son impérissable mémoire.

Plongé dans une profonde affliction, mes pensées vont vers celui qui vient de nous quitter ; je m'incline devant la tombe fraîchement couverte d'une terre étrangère, loin, très loin du sol natal, et je baise en pensée les chères mains qui ne révéleront plus jamais au monde les joyaux de ma patrie.

Nino SALIA.

Le monde scientifique et la science de Karthvéologie viennent de subir une perte irréparable en la personne du Père Michel Tarchnichvili. Sa disparition prématurée laisse un grand vide dans les études géorgiennes à l'étranger. Nous exprimons notre profonde douleur et nous nous associons de tout cœur au deuil qui frappe les Géorgiens ainsi que tous les amis de la Géorgie.

Prof. Dr M. TSERETHELI - Prof. Dr I. NIKURADSE

Prof. Dr M. ACHMETHELI - Prof. Dr Al. NIKURADSE

Prof. Dr M. MOUSKHELY

La rédaction de la revue de Karthvéologie « Bedi Karthlisa » exprime sa profonde gratitude au Chanoine **Arnold Van Lantschoot**, vice-préfet de la Bibliothèque Vaticane et au R.P. **Antonio Wuyts**, Rettore dell' Instituto di San Giovanni Damasceno pour toute l'aide et les soins qu'ils ont prodigués pendant sa maladie à notre ami et collaborateur P. M. Tarchnichvili.

Par les soins de « Bedi Karthlisa » une messe pour le repos de l'âme du regretté Père M. Tarchnichvili a eu lieu à l'église géorgienne de Sainte-Nino à Paris, le 2 novembre 1958. Le Père Ilia Melia, qui célébrait la messe, a prononcé à cette occasion l'éloge funèbre du défunt. M. G. Bolkvadsé dirigeait le chœur. La colonie géorgienne au complet a tenu à rendre le dernier hommage au grand savant disparu.

## LE 80<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR M. TSERETHELI

Le 23 décembre de cette année, notre éminent collaborateur Mikheil Tseretheli aura 80 ans.

Le deuil profond de « Bedi Karthlisa » causé par la disparition brutale du Père M. Tarnichvili nous empêche de donner à cet anniversaire l'ampleur et la solennité voulues. Nous devons nous contenter de ce modeste article.

L'activité intense du professeur M. Tseretheli, d'une richesse infinie, s'est toujours exercée dans le cadre de la lutte nationale, sur un plan tant politique que culturel.

Chaque pas de ce grand patriote demeure lié à la vie de la nation géorgienne. Chacune de ses pensées ou de ses espérances, chaque sentiment comme aspiration de son être ont été voués au destin de son pays. Homme de grande culture, connaissant remarquablement le passé et le présent du peuple géorgien — dont il a pénétré à fond la nature — conscient par ailleurs de toutes les qualités de ce peuple, il a su, parcourant le calvaire de son existence, défendre en de tragiques circonstances l'âme géorgienne et son expression. Chacune de ses actions annoblit encore davantage l'histoire de la lutte de notre patrie pour son existence.

Le caractère purement scientifique de la Revue de Karthvélologie ne se prête pas à l'illustration de l'activité politique du professeur Tseretheli. Qu'il nous soit cependant permis d'en énumérer quelques faits.

Encore adolescent, il se jette de toute la fougue et l'énergie de ses vingt ans dans la lutte qui doit libérer son pays du joug étranger. Bientôt sa voix, telle le tonnerre, retentit à travers la Géorgie opprimée, comme la menace d'un glaive pointé au cœur de l'ennemi, cependant qu'elle apporte au peuple souffrant le réconfort d'un baume apaisant.

En 1907, sous l'implacable régime qu'impose Nicolas II, il prononce sur la tombe du grand poète et nationaliste Ilia Tjavtjavadzé, dont il est l'héritier spirituel, un discours audacieux, véritable programme politique ; ce discours, éveillant un frémissement dans la Géorgie toute entière, donne une vigueur nouvelle au mouvement national. La même année, avec V. Tcherkezichvili et G. Gvazava, il présente à la Conférence de La Haye une pétition, signée d'innombrables compatriotes, pour la restauration de l'indépendance géorgienne.

Bientôt, en compagnie d'autres personnalités politiques, il fonde en Géorgie nombre d'organisations clandestines ; la censure sévissant, il publie sous des titres divers des journaux qui réclament sans répit l'indépendance du pays et le retrait des troupes étrangères ; traqué par la



gendarmerie russe, Mikheil Tseretheli poursuit son action à l'étranger : on le voit à Genève, à Paris, puis à Berlin et à Londres. A Genève, en 1910, il prend avec des compatriotes une part active aux travaux des « séparatistes » géorgiens. Il travaille ensuite en Allemagne et en Turquie au sein du « Comité pour l'indépendance de la Géorgie » ; pendant la première guerre mondiale, parti à bord d'un sous-marin, à deux reprises, il prend pied clandestinement sur le sol natal, apportant des armes et les instructions du Comité. En 1916, au Congrès des peuples opprimés, à Lausanne, il fait sur la situation de son pays un exposé qui a un grand retentissement.

La Géorgie rétablit son indépendance en 1918 : durant deux ans, M. Tseretheli sera son représentant en Scandinavie. Mais l'Université de Tbilissi l'appelle en 1920 ; il y devient titulaire des chaires d'assyriologie et d'histoire de l'antiquité orientale.

Après une nouvelle occupation de la Géorgie, il repart en Europe. Tout en continuant la lutte pour la cause de sa patrie, il occupe pendant deux ans les chaires d'assyriologie et de langue géorgienne à l'Université de Bruxelles et, de 1933 à 1943, la chaire d'histoire et de littérature géorgiennes à l'Université de Berlin.

\*\*

L'activité scientifique du professeur M. Tseretheli est toute entière vouée à la Géorgie. Sa plume infatigable a de tout temps servi la recherche des origines de la nation géorgienne et la défense de sa culture. Quelles sont les sources de ce génie suprême, parvenu à son apogée au XII<sup>e</sup> siècle, à l'âge d'or de la glorieuse Reine Thamar ? Où devons-nous chercher les racines de ce peuple, autrefois porteur d'une grande culture et puissant architecte de l'humanité ? — Ces questions ont incité M. Tseretheli à embrasser la carrière dans laquelle, en dépit d'innombrables obstacles, il défriche peu à peu une voie difficile, projetant une lumière nouvelle sur maints points de notre glorieuse histoire demeurés jusqu'à présent dans l'ombre, ce qui avait permis à quelques chercheurs de parti-pris d'imputer au génie d'autres peuples les attributs de notre propre culture.

Nous donnons ci-après un bref aperçu des travaux scientifiques du professeur M. Tseretheli :

1. **Sumerian and Georgian** JRAS, 1913-1916, London.

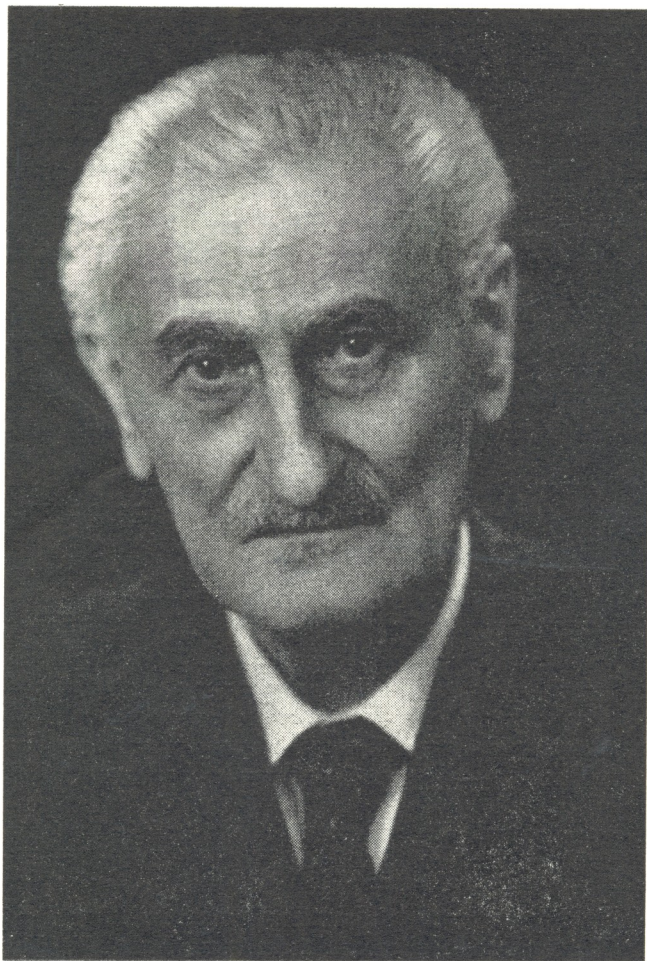
Comparaison de la morphologie et du lexique sumériens et géorgiens. L'auteur essaie de prouver la parenté génétique du sumérien et du géorgien.

2. **Il Georgiano e le sue affinita linguistiche. Oriente Moderno, 1922, Roma.**

L'auteur critique les théories de plusieurs savants qui s'attachent à démontrer la parenté du géorgien et des langues indo-européennes, sémitiques et touraniennes, surtout la théorie japhétique du savant géorgien N. MARR, et insiste sur sa théorie de la parenté du sumérien et du géorgien.

3. **Le pays de Hati, ses langues, son histoire, sa civilisation (en géorgien), Constantinople, 1924.**

A côté du hittite indo-germanique, l'auteur examine la langue hurrite



*Le Prof. Dr M. Tseretheli.*

et la langue proto-hittite découvertes dans les textes cunéiformes de BOGHAZ-KENI. Il trace quelques parallèles entre le hurrite et le géorgien et entre le proto-hittite et le géorgien. En outre, il croit qu'il y a des éléments asianiques dans le paganisme géorgien (autant que celui-ci nous est connu des anciennes sources historiques géorgiennes) : noms de divinités, leur caractère, etc.

4. **L'Épopée babylonienne de Gilgames, traduite en géorgien, Constantinople, 1924.**

Dans l'appendice, l'auteur attire en particulier l'attention du lecteur sur la similitude de l'invocation des astres dans l'épopée de Gilgames et chez le poète géorgien du XII<sup>e</sup> siècle Roushveli.

5. **The Asianic elements in the Georgian paganism** (d'après les données littéraires anciennes géorgiennes, *Georgica*, I London).

L'auteur traite le même thème que dans 3, avec plus de détails.

6. **« La Sagesse du Mensonge », de Sulkan Saba Orbeliani (XVII<sup>e</sup> siècle), traduit du géorgien en allemand, Berlin, 1933.**

Intéressant recueil de fables, contes, etc. Traduction précédée de l'introduction écrite par le savant chercheur Z. AVALICHVILI, qui contribue puissamment à l'intelligence de l'œuvre de Sulkan Saba ORBELIANI.

7. **Die neuen haldischen Inschriften König Sardurs, von Urartu, Sitzungsberichte der Heidelberger Ak. d. Wiss., philosoph.-histor. Klasse, 1927-1928, Abh. 5, Heidelberg, 1928.**

Une nouvelle traduction de textes bien conservés découverts par N. MARR et J. ORBELI en Arménie, en 1916. Traduction des textes ourartéens différant entièrement de celle des autres assyriologues. Une nouvelle intelligence de la grammaire ourartéenne...

8. **Études ourartéennes.** — Revue d'Assyriologie, 1933-1958, Paris.

L'ouvrage contient une contribution à la grammaire ourartéenne : transcription, traduction et commentaires des textes, édités par LEHMANN HAUPT, NIKOLSKI et les autres ; traduction différente de celle de SAYCE, LEHMANN HAUPT et NIKOLSKI ; transcription et traduction de deux textes bilingues ourarto-assyriens, très mutilés, avec des commentaires ; transcription et traduction des textes unilingues ourartéens des grandes stèles (avec commentaires). En comparant l'ourartéen avec le géorgien, l'auteur ne trouve pas de parenté génétique entre ces langues. Ici encore son opinion diffère de celle des anciens chercheurs et de quelques modernes.

9. **Sur la critique du texte du poème de Roushveli « Vepkhis Tqaosani »** (« Bedi Karthlisa », n<sup>o</sup> 12, 13, 14, 15 et 16, Paris, en géorgien).

10. **Texte géorgien restitué de l'histoire du roi Dawith le Constructeur,** écrit par un contemporain du roi (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) (Bedi Karthlisa n<sup>o</sup> 29, Paris, 1958 ; traduction allemande du texte, Revue de Karthvélogie, n<sup>os</sup> 26, 27, Paris, 1957).

11. **Sur le texte des « Histoires et éloges des Souverains »** (le roi Georges III et la reine Thamar de Géorgie), écrit par un contemporain (« Bedi Karthlisa », n<sup>os</sup> 6, 7, 8 et 9, Paris, 1951).

En comparant plusieurs passages de cet ouvrage et de « Vepkhis Tqaosani », les épithètes, etc., l'auteur émet l'hypothèse que cette œuvre historique a très probablement été écrite par ROUSTHVELI.

Travaux inédits :

1. — **Texte restitué du poème de Rousthveli « Vepkhis Tqaosani »** avec un appareil critique (interpolations et additions dégagées, fautes commises par les copistes anciens, corrigées) ; texte traduit aussi en géorgien moderne.
2. — **Georgische Grammatik** (en allemand), grammaire du géorgien ancien avec considérations sur le géorgien moderne.
3. — **Traduction allemande exacte, en prose, de « Vepkhis Tqaosani »** restitué.
4. — **Textes choisis ourartéens**, transcription, traduction, avec notes sur tous les textes plus ou moins bien conservés, accessibles à l'auteur ; glossaire et liste des noms propres et des idéogrammes.

Bien que M. Tseretheli ait voué un amour exclusif à la science et fait preuve dans ses recherches d'un zèle exceptionnel, cela ne lui a jamais fait perdre une notion qui a toujours primé toute autre considération : celle de ses obligations envers la nation. « Il est des devoirs suprêmes, dit-il, au-dessus de tout devoir scientifique ou analogue : c'est le devoir du citoyen envers la société, envers la nation, celui de l'être humain envers son prochain, et celui qui est capable en toute circonstance de leur accomplissement — même au sacrifice de sa vie — celui-là aura parcouru avec une absolue dignité le chemin de l'existence. »

Ces traits caractéristiques du professeur M. Tseretheli font comprendre l'immense respect dont il est entouré par ses compatriotes, tant en Géorgie qu'à l'étranger. Sa personnalité est un symbole impérissable de noblesse, d'intégrité, de dignité humaine et d'infini dévouement à la cause de sa patrie.

Replié sur lui-même, tel un des célèbres moines géorgiens du Mont Athos en sa cellule, ce savant octogénaire travaille inlassablement et ausculte sans répit les documents anciens. Il a terminé un grand ouvrage : « Textes choisis ourartéens », transcrit et traduit par lui que nous venons de transmettre pour publication au professeur Dhorme, au Collège de France, et s'est attaqué à la reconstitution d'un manuscrit disparu pendant la deuxième guerre mondiale : « Le Sumerien et le Georgien », qui aura certainement un grand retentissement et dont on peut espérer qu'il permettra d'établir de manière décisive l'origine du peuple géorgien. Il nous a promis de commencer la rédaction de ses mémoires, document d'une grande valeur, riche d'éléments extrêmement précieux pour l'histoire de notre époque.

En espérant que le professeur M. Tseretheli enrichira encore le patrimoine de notre nation d'autres grandes œuvres scientifiques, la revue de Karthvélogie « Bedi Karthlisa » adresse à notre illustre compatriote le témoignage de sa gratitude et lui renouvelle, pour son quatre-vingtième anniversaire, l'expression de son hommage et de son affection.

K. SALIA.

## **XI. INTERNATIONALER BYZANTINISTEN-KONGRESS**

15-20 September 1958.

### **Eröffnung des Kongresses in der Grossen Aula der Universität München**

Bei der Eröffnung des unter dem Protektorat des Bundespräsidenten Prof. Theodor Heuss stehenden Kongresses sprachen neben dem Präsidenten des Kongresses Herrn Prof. Dölger der Rektor der Universität Prof. Joseph Pascher, im weiteren der bayerische Kultusminister Prof. Theodor Maunz, Stadtschulrat Dr. Anton Fingerle, Prof. Alphonse Dain, der Generalsekretär des internationalen Byzantinistenverbandes, sowie der Generalsekretär und Organisationsleiter des Münchner Kongresses, Prof. Hans Georg Beck.

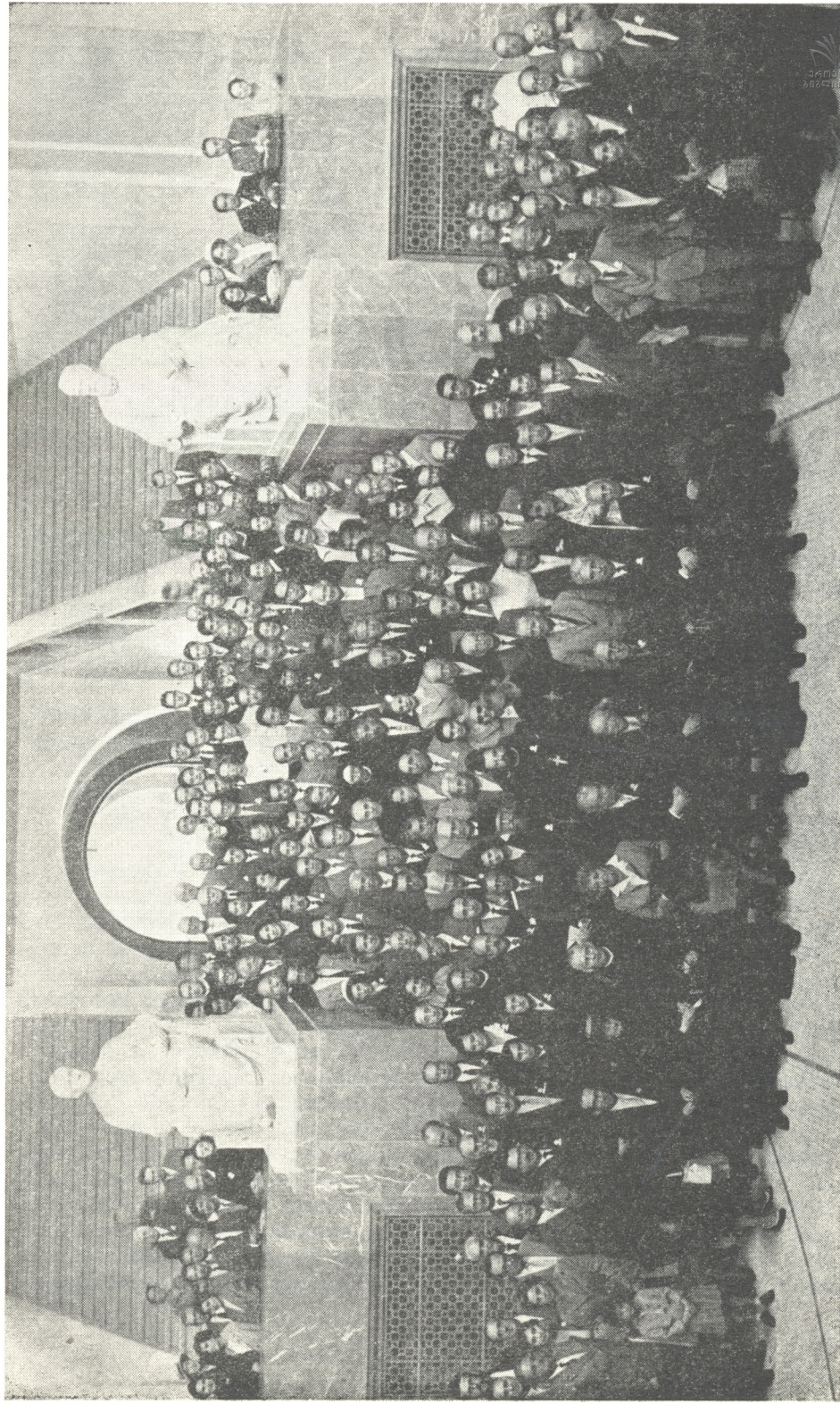
Der Kongress war in sechs Sektionen eingeteilt: 1. Geschichte, 2. Philologie und Literaturgeschichte, 3. Theologie und Kirchengeschichte, 4. Kunstgeschichte und Archäologie, 5. Einzelwissenschaften und 6. Methodologie und Arbeitsvorhaben.

In monatelanger zäher Vorbereitung durch den Präsident (Prof. Dr. Franz Dölger), die Vizepräsidenten (Prof. Dr. Wilhelm Ensslin und Prof. Dr. Friedrich Gerke) und den Generalsekretär (Prof. Dr. Hans-Georg Beck) wurde eine Arbeit vollbracht, die bewunderungswert ist, und es wäre zu wünschen, dass die hier gewonnenen Erfahrungen für die künftigen internationalen Byzantinisten-Kongresse massgebend bleiben.

Die Eröffnung des Kongresses wurde durch ein Orchester eingeleitet. Als dann Herr Prof. Franz Dölger ans Rednerpult trat, erhob sich ein Applaus, der minutenlang nicht abreißen wollte. Mein Applaus entsprang sicherlich dem gleichen Gefühl, das auch die anderen Anwesenden beherrschte: wir beglückwünschten ihn zu seiner Genesung. Galten aber diese Glückwünsche allein ihm? War dieser Ausdruck der Freude nicht gleichzeitig ein Dank an Frau Dölger, ein Dank für ihr aufopfernde Fürsorge?

Zu der Stadt München haben das Lehrfach "Byzantinismus" und sein XI. Kongress sehr enge Beziehungen. Die Münchner Universität kann sich rühmen, der Byzantinistik als erste deutsche Universität einen eigenen Lehrstuhl eingerichtet zu haben. Erster Inhaber dieses Lehrstuhls war Karl Krumbacher, sein Nachfolger August Heisenberg, sein jetziger Inhaber ist Prof. Franz Dölger, alle drei Gelehrte von internationalem Ruf.

Als Prof. Dölger den Kongress eröffnete, konnte er mit Genugtuung auf das sich rapid steigende Interesse hinweisen, dass Byzantinistik entgegengebracht wird, und das in dem Anwachsen der Kongressteilnehmerzahl von 284 des Kongresses im Jahre 1927 auf 450 des jetzigen Kongresses seinen Ausdruck fand.



XI<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines

Erst in den letzten drei Jahrzehnten sei die ganze Ausstrahlung byzantinischer Kultur auf das Abendland erkannt worden, hob Prof. Dölger hervor. "Wer die Buchillustrationen der Ottonenzeit unvoreingenommen ansieht, wird den Einfluss, den Byzanz auf die deutschen Höfe, ihre Herrschaftsauffassung und Gesellschaftsgliederung ausübte, bestätigt finden." Kaiser Otto III, erträumte die Verwirklichung griechischer Geistigkeit an seinem von rauen Sachsenkriegeren bevölkerten Hofe.

Anschliessend war im Auditorium maximum die erste Arbeitssitzung. Professor Pertusi (Mailand) und Professor Ostrogorsky (Belgrad) referierten über die byzantinische Themenverfassung, d.h. die Verwaltungsorganisation und Gebietsgliederung des Reichs, wie sie sich im 7. Jahrhundert unter dem Druck der anstürmenden Perser und Araber entwickelt hatte. Als das alte römische Grenzverteidigungssystem (der Limes) zusammenbrach, wurde ein Netz von Kastellen errichtet, die Soldaten bekamen Landparzellen und wurden Ansässige. Professor Haussig (Berlin) entwickelte, wie der Begriff "Thema", der ursprünglich Aktenbündel oder Liste bedeutete, als Bezeichnung für Truppenverbände, später für die Provinze des Reichs Verwendung fand. Erst führten die angesiedelten Soldaten noch die Truppenbezeichnung, bald aber trat an deren Stelle der Name des Kastells.

Ostrogorsky unterstrich, es sei primäre Aufgabe des Historikers, die Angel- und Wendepunkte der Geschichte zu erkennen. "Das 7. Jahrhundert ist darum für uns so wichtig geworden, weil es eine Zeit der Wende war." Byzanz büsste damals in Ost und West gewaltige Gebiete ein, die völkische Zusammensetzung wurde durch die Slaweneinbrüche stark verändert. Die Themenverfassung war eine bedeutende Anstrengung, die Byzanz zu seiner Rettung unternahm.

Bertold Rubin (Köln) erörterte die "Probleme der Sowjetbyzantinistik". Die Theorie, Moskau sei das dritte Rom, das zweite Byzanz, sei unvergessen. Die innenpolitische Bedeutung, die der Byzantinistik in der Sowjetunion zukomme, sei vom Westen aus gar nicht zu erfassen. Ohne die Arbeiten der sowjetischen Gelehrten zu kennen, sei byzantinistische Forschung heute nicht möglich.

Es wurde in persönlichen Gesprächen wiederholt dem Bedauern Ausdruck gegeben, dass die Byzantinisten der georgischen Universität auf dem Kongress nicht vertreten sein konnten. Wenn man von Byzantinoturcica (G. Moravcsik), Byzantinoslavica (A. Dostal) und ähnlichen Themen berichten hörte, so kam einem unwillkürlich der Gedanke, dass es sicherlich eine Bereicherung des Kongresses gewesen wäre, wenn von einem berufenen Manne ein Bericht über so etwas wie Byzantinogeorgica zu hören gewesen wäre. Und die Tbilisser Universität hätte hierfür qualifizierte Forscher schicken können. Vorträge wie "Die Quellen zur byzantinischen Geschichte des 10-11. Jahrhunderts" (Orgels, Moravcsik, Conard), "Alexios Komnenos zwischen Normanen und Türken" (M. Beck), "Problem der Sowjetbyzantinistik" (B. Rubin) u.a.m. hätten durch georgische Beiträge eine wertvolle Ergänzung und Erweiterung erfahren. Ich musste unwillkürlich an die Aeusserung von Herrn Prof. Garrit denken, die er in der Revue de Karthvelologie, Heft 23 und 27/28 getan hat, dass die georgische Geschichtsforschung für die Byzantinistik von grosser Bedeutung sei. Ich habe die Gelegenheit wahrgenommen, im Gespräch mit namhaften Byzan-

6666

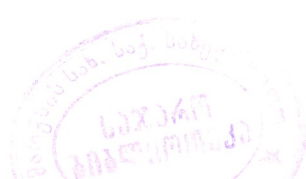
tinisten die Meinung von Herrn Prof. Garrit und mancher anderer Gelehrten hervorzuheben. Schliesslich bildete Georgien seit dem 1. Jahrhundert v. Chr. ein Glied des römischen Reiches, und das Königreich Georgien stand auch mit dem oströmischen Reich in dauernder Verbindung, bis zum Niedergang von Byzanz. Das Verhältnis änderte sich aber im Verlaufe der Jahrhunderte, aber für das Schicksal des byzantinischen Reiches in seinem östlichen Teil, vor allem bei den Auseinandersetzungen im Osten gegen die Perser, Araber und Seldschuken, war doch das Königreich Georgien oft von nicht geringer Bedeutung. Es wird eine Genugtuung für die Redaktion der Revue de Karthvelologie sein, wenn es uns gelingen sollte, der jungen Wissenschaft der Byzantinistik, wie dieses auf dem Kongress hervorgehoben wurde, auch die georgischen Quellen, Resultate dieser Quellenforschung und darauf basierende georgische Geschichtsschreibung zu vermitteln.

Den Abschluss bildeten die Reden prominenter Byzantinisten. Herr Prof. Dölger dankte den Kongressteilnehmern. Dann sprachen Professor Gregoire, Präsident der Gesellschaft für Byzantinistik, Prof. Al. Dain, Generalsekretär, Prof. Ostrogorsky brachte seinen Dank um Ausdruck für den Beschluss des Kongresses, den nächsten Kongress 1961 in Ochrid in Jugoslawien zu veranstalten und ihn zum Präsidenten dieses Kongresses zu ernennen. Auch der Senior der Byzantinistik, der 80 jährige Gelehrte Prof. Amantos ergriff das Wort. Schliesslich sprach der uns allen gut bekannte Generalsekretär des XI. Byzantinisten Kongresses, Herr Prof. Beck.

Es war für uns eine grosse Freude, bei dem Kongress eine intime und freundschaftliche Atmosphäre vorgefunden zu haben. Den Auftakt hierzu bildete der im Schloss von Schleissheim veranstaltete Empfang. Wir verdanken ihn Frau Professor Dölger. Der von der Stadt München veranstaltete Empfang brachte uns Bayern und München nahe, vor allem die Stimmung der bayerischen Gemütlichkeit und Herzlichkeit. Das verdanken wir dem Oberbürgermeister Münchens, Herrn Wimmer und Herrn Stadtschulrat Dr. Fingerle.

Mit dem Gefühl einer tiefen Genugtuung und des Dankes verabschiedeten meine Frau und ich uns von unseren Gastgebern und Betreuern, Herrn und Frau Professor Dölger und Herrn Professor Beck, in der Hoffnung auf ein Wiedersehen 1961 in Jugoslawien.

K. SALIA.





## UNE ÉDITION COMMENTÉE DU CALENDRIER PALESTINO-GEORGIEN DE JEAN ZOSIME

Dans un volume qui est sous presse, pour paraître dans la collection « *Subsidia Hagiographica* » des RR. PP. Bollandistes à Bruxelles (1), nous présentons une édition critique, avec traduction latine et commentaire hagiographique, du calendrier géorgien conservé dans le manuscrit géorgien 34 du monastère Sainte-Catherine au Mont Sinaï.

Ce document fut découvert et copié in extenso en 1902 par feu I. Dzavachisvili, lors du voyage d'études qu'il fit au Sinaï en compagnie de N. Marr. L'existence et l'importance du calendrier furent signalées par Marr en 1903 dans un « Rapport provisoire » sur son voyage, mais c'est seulement en 1947 que fut publiée à Tiflis, en annexe à un volume de description des manuscrits géorgiens sinaïtiques, la copie de Dzavachisvili. Cette première édition, purement diplomatique, et dépourvue de toute explication ou commentaire, fut bientôt suivie d'une seconde, basée elle aussi sur la copie de Dzavachisvili, et publiée à Tiflis en 1950 par M. Kekelidze. En 1950, participant à l'expédition envoyée au Sinaï par la « Library of Congress » de Washington, nous avons pu étudier sur place le cod. géorg. 34, qui a été alors microfilmé en entier. En janvier 1957, après avoir établi une édition critique du calendrier d'après le microfilm de la Bibliothèque du Congrès, nous avons eu la bonne fortune de retourner au Sinaï, chargé d'une mission d'enquête par l'U. N. E. S. C. O. ; nous avons mis à profit ce second séjour à la Montagne de Moïse pour revoir sur l'original le texte établi d'après les photographies, qui s'avéraient insuffisantes sur d'innombrables points de détail.

Enfoui depuis mille ans dans le fonds géorgien de Sainte-Catherine, le calendrier du cod. 34 est resté jusqu'ici pratiquement inconnu de l'érudition occidentale, même depuis que deux éditions ont été publiées à Tiflis ; il est vrai que ces deux éditions, dépourvues de toute traduction comme de tout commentaire, parues dans des ouvrages ou revues rédigées en géorgien et qui ne parviennent guère jusque dans nos bibliothèques, ne pouvaient prétendre à une grande audience en dehors du cercle restreint des géorgisants. Aussi avons-nous jugé utile, pour mettre le document à la disposition de tous les savants qu'il intéresse, d'en établir une édition critique munie d'une traduction fidèle et d'éclairer le texte tout entier par un commentaire hagiographique détaillé.

Le cod. Sin. géorg. 34 est un petit volume d'aspect misérable, à la

(1) G. GARITTE : *Le calendrier palestino-géorgien du Sinaiticus 34 (X<sup>e</sup> siècle)*, coll. *Subsidia Hagiographica*, vol. 30, Bruxelles (Société des Bollandistes, 24, Bd Saint-Michel), 1958.

reliure délabrée, formé de 210 feuillets (parchemin ou papier) de format variable (en moyenne  $180 \times 145$  mm) ; c'est un manuscrit composite, dont les feuillets se groupent paléographiquement en cinq parties. Le calendrier se lit (fol. 25 r - 33 v) en tête de la seconde de ces cinq parties, qui est due au scribe sinaïte Jean Zosime, dont nous savons par ailleurs qu'il a travaillé au Sinai dans les années 973-986. La date exacte de la transcription du calendrier n'est pas connue ; la date de 956 qu'on lui a attribuée concerne une autre partie du manuscrit, qui n'a aucun rapport paléographique avec celle qui contient le calendrier. D'une indication fournie par un colophon de Jean Zosime (fol. 143 v), il ressort, selon toute probabilité, que le calendrier a été écrit au monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem ; on sait que cette célèbre « laure » a été le siège d'une importante colonie géorgienne, dont l'activité littéraire semble avoir été particulièrement intense aux VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Comme Jean Zosime se trouvait dès l'an 973 au « Monastère du Buisson », c'est-à-dire au Sinai, où il écrivit à cette date un colophon conservé dans le cod. Sin. géorg. 67, on peut présumer que son séjour à Saint-Sabas est antérieur à cette année et que, par conséquent, son calendrier doit avoir été écrit dans le troisième quart du X<sup>e</sup> siècle.

Le document est extrêmement riche ; il comporte plus de onze cents annonces hagiographiques ou liturgiques, réparties sur tous les jours de l'année, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre. Il est remarquable qu'il commence au 1<sup>er</sup> janvier ; cette particularité est sans parallèle dans les livres liturgiques géorgiens ni dans ceux des autres Eglises orientales ; mais un autre document atteste que le milieu où vivait le compilateur de notre calendrier connaissait l'usage latin qui place le début de l'année au 1<sup>er</sup> janvier.

Ce qui fait du calendrier de Jean Zosime un document hagiographique d'un intérêt exceptionnel, ce n'est pas seulement son antiquité et son ampleur, mais aussi son contenu. C'est, en effet, le propre de Jérusalem qu'il reproduit dans la partie principale de ses notices. Il fournit ainsi des données extrêmement riches sur les fêtes fixes et le sanctoral qui étaient pratiqués dans l'Eglise de Terre Sainte avant que la diffusion générale du calendrier byzantin commun ne supplantât les calendriers et les fêtes propres des Eglises locales. Dépôts de reliques, dédicaces de sanctuaires, commémoraisons d'évêques de Jérusalem et d'autres illustrations de l'Eglise et du monachisme palestiniens, fêtes de saints de l'Ancien Testament et de martyrs autochtones, tous ces éléments de la vie liturgique locale, que le mouvement de byzantinisation devait faire tomber dans l'oubli, survivent dans notre calendrier. En outre, les indications topographiques dont sont munies bon nombre de notices apportent d'intéressants renseignements sur la topographie ecclésiastique de la Ville Sainte et du pays environnant.

Si l'on pense à l'extrême indigence de la documentation qui subsiste sur les calendriers locaux antérieurs à l'uniformisation byzantine — hormis les documents hiérosolymitains, nous ne possédons plus guère dans ce domaine que le calendrier syriaque de 411, pour Nicomédie (encore qu'il ne s'agisse pas d'un calendrier strictement local), et la brève liste des synaxes d'Oxyrhynque pour l'année 535-536 — on appréciera l'intérêt

d'un document qui fait connaître au complet le sanctoral propre d'une province dont la liturgie a exercé dans l'antiquité une influence considérable sur celles des autres Eglises.

À côté des fêtes locales palestiniennes, notre calendrier inscrit de nombreuses annonces hagiographiques qui correspondent à celles des synaxaires grecs. Ces additions, dont le compilateur lui-même signale l'origine byzantine, nous font saisir sur le vif la concurrence menaçante du calendrier de Constantinople ; elles apportent en même temps un témoignage non négligeable, vu son antiquité, sur le culte des saints dans la Grande Eglise.

Outre les fêtes propres à la Palestine et à Saint-Sabas, et les fêtes byzantines, le calendrier de Jean Zosime comporte quelques fêtes proprement géorgiennes : au 7 janvier, S. Abo de Tiflis ; au 14 janvier, Sainte Nino ; au 15 janvier, S. Artchil ; peut-être au 24 février, l'évêque Samuel ; au 3 mai, le catholicos Mamas ; au 20 mai, la Croix de Manglisi ; au 17 octobre, Sainte Susanik ; au 11 décembre, tous les saints martyrisés en Géorgie ; le troisième dimanche après Pâques et le mercredi de la Pentecôte, la Croix de Mtchéthra.

Il ne semble pas que le calendrier du Sinaï, dont le fonds principal est constitué par le propre pré-byzantin de Palestine et qui juxtapose à ce calendrier local une série de fêtes empruntées au rite byzantin commun, puisse être considéré comme un « ordo » destiné à régir réellement la vie liturgique d'une communauté ; il s'agit plutôt d'une compilation artificielle, répondant plus à un souci encyclopédique qu'à des préoccupations pratiques.

Nous ne pouvions nous contenter de présenter un texte sûr et une traduction fidèle du calendrier géorgien ; il était indispensable de joindre à l'édition un commentaire hagiographique qui mît en lumière tant le caractère général du document que la signification de chacune des fêtes qui y sont marquées ; nous nous sommes proposé essentiellement comme buts, dans le commentaire, les points suivants, qui nous paraissent fondamentaux pour l'interprétation du document : 1) comparer les notices du calendrier avec ce qui nous est parvenu de ses sources et éventuellement avec les notices parallèles d'autres témoins ; 2) identifier les saints qui y sont inscrits ; 3) rendre compte de la date à laquelle chacune des fêtes est inscrite.

Nous osons espérer que les hagiographes, les liturgistes, les palestiniologues, byzantinistes et orientalistes, auxquels le calendrier géorgien du Sinaï sera désormais accessible de plain pied, n'estimeront pas notre gros travail disproportionné à l'importance du document.

Gérard GARITTE,

Professeur à l'Université de Louvain.

## QUELQUES REMARQUES SUR L'AGE DE L'ALPHABET GEORGIEN

### I

M. le Prof. Gerhard Deeters n'est pas un inconnu pour les lecteurs de « Bedi K'arthlisa » (voir n° 23, 1957).

M. Deeters a à son actif plus d'une publication de grande valeur concernant la philologie géorgienne, telles que : « *Armenisch und Südkaukasisch. Ein Beitrag zur Frage der Sprachmischung* », dans « *Caucasica* », 3, 1926, p. 37-82; 4, 1937, p. 1-64; « *Das Kharthvelische Verbum* », Leipzig, 1930; une autre étude appelant plus d'une mise au point : « *Graeco-Georgica* » dans l'Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales, slaves, tome V, 1937, p. 267-255, Mélanges Emile Boisacq, etc... En raison de l'importance de ces études on est même en droit de dire que M. Deeters a bien mérité des lettres géorgiennes.

Le même auteur a publié il y a trois ans une étude fort intéressante qui a pour titre *Das Alter der georgischen Schrift* (Oriens Christianus, 39, 1955, p. 56-65).

Cette étude est consacrée, comme l'indique son titre, à un problème qui a attiré plus d'une fois l'attention des philologues. Il s'agit de l'invention de l'alphabet géorgien et de ses origines.

Dans ce court ouvrage, divisé en cinq chapitres, M. Deeters publie, en reproduction photographique, quatre formes de l'écriture géorgienne allant du v<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, deux passages provenant des chartes du roi Bagrat IV (xi<sup>e</sup> siècle) et une inscription de l'Eglise de Bolnisi, datée de l'an 493/4.

Dans les quatre premiers chapitres de son étude, M. Deeters rappelle et rejette tour à tour les théories de Heinrich Junker, de Gardhausen, de K. Kekelidze et de J. Djavakhichvili sur l'origine de l'écriture géorgienne. Après quoi il tend à infirmer et à combattre les arguments des « savants géorgiens », arguments tirés de l'état culturel de la Géorgie des premiers siècles jusqu'à sa conversion à la foi chrétienne.

M. Deeters raisonne ici de la manière suivante :

« Georgische Gelehrte führen noch andere Argumente an, die das Vorhandensein einer Schriftsprache, einer Literatur vor der Christianisierung erweisen sollen.

« 1. Die älteste bekannte Inschrift von Bolnisi (Abb. 4) zeigt eine Sicherheit des Geschmacks in der Form und in der Anordnung der Buchstaben, die nur durch eine lange epigraphische Tradition erklärlich sei » (p. 62).

A cet argument des Géorgiens, présenté d'ailleurs d'une manière défec-tueuse, il oppose le sien : « Hiernach sollte man erwarten, dass spätere Inschriften noch geschmackvoller ausgeführt seien » (M. Deeters croit donc au progrès continu et ininterrompu de la culture !) « das ist aber

gar nicht der Fall » (ce qui nous paraît bien naturel). « Man kann also gerade umgekehrt argumentieren : *die besonders sorgfältige Ausführung* (in Relief was später ganz selten ist) *weist auf eine besonders ehrfürchtige Behandlung dieses neuen Kulturgutes* » (p. 62).

En partant du principe énoncé par les mots que nous avons soulignés, on comprendra maintenant pourquoi, par exemple, les manuscrits grecs bibliques du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle sont restés inimitables, pour quel motif tant de chefs-d'œuvre de l'esprit humain ne furent jamais surpassés dans la suite des siècles. D'après M. Deeters, la raison en serait tout simplement la *nouveauté du bien culturel* (Kulturgutes) ! Est-ce possible ? Nous croyons que M. Deeters se place sur un mauvais terrain et se trompe même du tout au tout. Car la perfection de l'inscription de Bolnisi n'a aucun rapport avec la récente invention de l'alphabet géorgien ; la beauté de cette épigraphe a sa source non pas dans sa nouveauté ou sa forme extérieure et sa technique, mais bien dans son contenu même dans la *Bonne Nouvelle*, dans le Christianisme qui a inspiré aux premiers chrétiens plus d'une œuvre admirable défiant toute comparaison.

Même en admettant que la nouveauté, en soi, peut être un argument valable, celui-ci ne saurait être avancé en ce qui concerne les inscriptions de Bolnisi. Car, au dire de M. Deeters lui-même, l'invention de l'alphabet géorgien n'est pas due aux Géorgiens, mais c'est un étranger, l'Arménien Mesrop, qui leur en aurait fait don, ou mieux, leur aurait imposé cette nouvelle trouvaille, dont d'ailleurs les Géorgiens n'avaient, au dire de M. Deeters, aucun besoin.

Quelle joie ou quel intérêt pouvait donc leur inspirer une invention qui ne leur servait alors à rien ?

Quant aux qualités techniques de ces inscriptions, elles sont, de l'aveu même de M. Deeters, d'une telle perfection qu'il devient franchement impossible de fixer la création de l'alphabet géorgien à une date ne précédant que de quelques soixante ans seulement l'inscription en question. A moins d'admettre que les Géorgiens, se précipitant sur la nouvelle invention, ne se soient occupés, durant cinquante ou soixante ans, qu'à graver furieusement épigraphe sur épigraphe pour aboutir enfin à celle de Bolnisi, supposition insoutenable.

L'inscription de Bolnisi a encore une autre importance qui mérite d'être signalée. La lettre chini զ (*ch*) y figure notamment sous deux formes bien différentes : *ouverte* et *fermée* en sa partie supérieure. En admettant l'hypothèse de la véracité de l'invention de l'alphabet par M. Mesrop, la lettre *ch* ne pouvait être créée par lui que sous la forme fermée, le développement de *ch* fermé en *ch* ouvert appartenant à une époque postérieure. Peut-on vraiment concevoir que les Géorgiens aient commencé à modifier et à changer les lettres de leur alphabet déjà quelques dizaines d'années après sa création ? Cela ne paraît guère plausible ; car de tels changements supposent toujours l'existence d'une écriture déjà en usage depuis des siècles et en voie de transformation.

Par exemple, la lettre ð fermée elle aussi en sa partie supérieure, n'a commencé à s'ouvrir qu'après le vi<sup>e</sup> ou le vii<sup>e</sup> siècle.

En plus de ce que nous venons de dire sur la signification des inscriptions de Bolnisi pour la datation de l'écriture géorgienne, il y a lieu de

tenir compte aussi du style et de la langue de ces inscriptions caractéristiques dont M. Deeters ne fait aucun cas. Cette question a déjà été abordée dans notre *Gechichte der Kirchlichen georgischen Literatur* (Città del Vaticano, 1955). Nous y écrivions (p. 22) : « Die Texte dieser Inschriften zeichnen sich durch eine derartige sprachlich-stilistische Vollendung aus dass wir die ersten Anfänge der georgischen Literatur in das 4. Jahrhundert verlegen dürfen. » Cet argument de perfection, bien qu'il semble avoir même quelque peu mécontenté un autre ami des lettres géorgiennes : M. le Prof. Hans Vogt (voir le compte rendu de mon livre cité dans *Orientalistische Literatur - Zeitung*, nw 11/12, 1957, p. 532-534), n'a rien perdu, tant s'en faut, de sa force probante. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner de près les détails de l'inscription : abréviation caractéristique des noms tels que : Le Christ, David, Dieu, tournure correcte et coulante des phrases dans leur simplicité classique, emploi fréquent des termes techniques concernant la construction d'un édifice, la désignation de la communauté, nombre d'expressions liturgiques. Tout cela suppose un tel stade de développement du style épigraphique que ses débuts peuvent à peine être supposés postérieurs au IV<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas permis de faire bon marché de la valeur littéraire et artistique des inscriptions de Bolnisi. Du moment qu'elles sont là, il faut bien en tenir compte.

Le second argument des Géorgiens, argument que M. Deeters, à la suite de M. Peeters, voudrait infirmer, c'est le martyre de Sainte Chouchanik daté du V<sup>e</sup> siècle.

A l'affirmation des Géorgiens que « seine kunstvolle Prosa setze... eine lange literarische Tradition voraus », M. Deeters oppose l'avis de M. Peeters : « Das meint auch P. Peeters. : " Ce texte... fuit déjà le naturel et la sobriété de l'expression avec un art qui ne s'apprend que dans une école littéraire en plein exercice » (Anal. Boll. 53, 1935, p. 301).

« Für ihn ist aber diese Raffiniertheit des Stils nur eine Bestätigung für seine aus historischen und überlieferungsgeschichtlichen Gründen gewonnene Ansicht, dass es sich hier um ein Pseudoepigraph aus späterer Zeit handelt. Der Wortschatz des nur in einer Handschrift des 11. Jh. erhaltenen Denkmals ist zwar archaisch, ermöglicht jedoch keine genaue Datierung » (p. 63).

En lisant ces derniers mots, on est en droit de se demander si M. Deeters partage ou non l'opinion de M. Peeters touchant ce monument littéraire ? S'il est d'accord avec M. Peeters, pourquoi ne le dit-il pas clairement et, dans le cas contraire, pour quelle raison a-t-il trouvé nécessaire de rapporter tout ce passage ? Qu'on ne se trompe pas cependant. M. Deeters semble plutôt partager l'opinion de M. Peeters. Nous nous trouvons ici devant un fait bien curieux : tous ceux qui attribuent l'invention de l'alphabet géorgien à Mesrop (V<sup>e</sup> siècle) sont aussi, d'une manière générale, persuadés qu'au V<sup>e</sup> siècle les Géorgiens n'écrivaient pas encore, et même la plus ancienne traduction géorgienne de la Bible n'a pu voir le jour, selon leur théorie, que vers l'an 600, comme si l'alphabet d'une langue n'était pas un instrument à lire et à écrire ! Dans ce cas, on ne voit vraiment pas pourquoi ce brave Mesrop aurait doté les Géorgiens d'une écriture dont ils ne savaient même pas se servir !

Sans doute, ils placent maintenant l'épigraphie de Bolnisi au V<sup>e</sup> siècle,

mais cela tient uniquement au fait incontestable qu'elle porte une date bien précise; sans cela, ils auraient bravement continué, comme ils l'ont fait jusqu'à il y a une vingtaine d'années, à le laisser dans l'ombre si les Géorgiens n'avaient découvert en 1937 la partie datée de cette épigraphe. Cette attitude négative de certains concernant les débuts des lettres géorgiennes, ne les empêche pas, d'ailleurs, d'admettre pour le <sup>v</sup>e siècle l'existence d'une belle littérature arménienne, quoique Mesrop ait créé, selon leur thèse, l'alphabet géorgien en même temps que l'alphabet arménien : contradiction flagrante qu'on a peine à expliquer.

Le troisième argument formulé et combattu par M. Deeters est le suivant : « Die von Leonti Mroveli, dem Verfasser des ersten Abschnittes der georgischen Chronik, überlieferten Namen der georgischen Könige aus den ersten nachchristlichen Jahrhunderten erweisen sich als historisch, je mehr zeitgenössische Quellen bekannt werden, wie etwa die Armazi-Inschriften. Sie müssen daher, direkt oder indirekt, einer schriftlichen Quelle entnommen sein. Aber kann die letzte Quelle nicht eine Königsliste oder dergleichen in aramäischer Schrift gewesen sein ? » (p. 63).

D'après ceci, M. Deeters se trouve d'accord avec les Géorgiens sur le fait que jusqu'à la création d'un alphabet géorgien par Mesrop, au <sup>v</sup>e siècle, il a dû exister des sources écrites contenant, par exemple, une liste des rois géorgiens. Mais, pour échapper à ce dilemme, M. Deeters a recours à une explication hypothétique. Il affirme, en effet, que la source en question pourrait bien être écrite en araméen. Qui ne voit que nous avons ici affaire à une simple possibilité, qui ne saurait par suite infirmer un fait historique considéré comme tel; car avec les expressions telles que « kann » et « könnte », on prouve tout sans rien prouver.

La mention des inscriptions d'Armazi nous amène à un autre argument du Prof. Deeters, argument relatif précisément à ces inscriptions. On voit bien que M. Deeters n'omet rien pour réduire à néant la thèse de ses adversaires. Il écrit à ce propos :

« Die nächstliegende Quelle zur Ableitung der georgischen Schrift ist vor 15 Jahren durch die Entdeckung der Armazi-Inschriften erschlossen worden. Zunächst erlaubten sie eine wichtige negative Feststellung : in Grab und Ehreninschriften der Könige und der höchsten Würdenträger wird das Griechische in griechischer und das Parthische in aramäischer Schrift verwandt, aber nicht die Landessprache. Wie sollte diese Tatsache anders erklärt werden als dadurch, dass es im 2. Jh. n. Chr. keine georgische Schrift gab ? » (p. 61).

J'ai l'impression que dans ce raisonnement il y a quelque chose qui est en défaut, parce que selon ma logique à moi, qui n'est obligatoire pour personne, l'argument serait valable si la dernière phrase disait : « keine georgische Sprache » au lieu de : « keine georgische Schrift ».

En effet, l'absence de la langue géorgienne dans les inscriptions d'Armazi n'entraîne pas, nécessairement, l'absence d'un alphabet géorgien au <sup>ii</sup>e siècle après J.-C. Car si les Géorgiens, auteurs de ces inscriptions, se sont servi de l'écriture araméenne pour rédiger un texte parthe, ils pouvaient en faire autant pour le géorgien. Mais, étant donné que le géorgien ne figure point dans ces inscriptions, il s'ensuit de là, que l'écriture géorgienne y est aussi hors de cause.

Reste donc à retenir ce que nous écrivions il y a déjà quelques années à propos de cette inscription : les inscriptions d'Armazi « datent toutes d'avant le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère et sont rédigées, non pas en géorgien, mais bien dans un dialecte araméen appelé « armazique », ou dialecte d'Armazi, lieu d'origine de la plupart de ces textes (près de Mzchetha)... De ces documents il ressort qu'à cette époque, la langue officielle du pays n'était pas le géorgien. Alors, comment faut-il expliquer l'apparition en 493 d'une inscription géorgienne sur un monument public tel que l'Eglise de Bolnisi ? A notre avis, ce changement est une conséquence de l'activité des missionnaires chrétiens ; ce sont eux qui ont introduit avec le christianisme la langue géorgienne dans les milieux dirigeants et, par conséquent, son usage officiel dans le pays » (voir *Le Muséon*, 63, 1950, p. 251).

## II

Après cette partie négative de l'article de M. Deeters qui consiste à réfuter ce qui a été dit jusqu'à présent sur l'origine de l'alphabet géorgien, venons-en, maintenant, à la thèse de l'auteur lui-même. Il faut avouer qu'elle n'est ni très originale, ni neuve, car elle se base sur une tradition maintes fois répétée.

M. Deeters admet, avec J. Djavakhichvili, que l'alphabet géorgien se trouve en relation directe avec l'alphabet grec. Il en voit la preuve dans plusieurs éléments communs aux deux alphabets : la ressemblance de quelques lettres de l'écriture géorgienne avec celles de l'écriture grecque, l'ordre des lettres et de leurs valeurs numériques, à quelques exceptions près, l'introduction des voyelles, la direction de l'écriture qui va de gauche à droite, contrairement à l'usage des peuples sémitiques. Toutefois, il est à noter que même ces éléments se rencontrent, au moins en partie, déjà chez les Sumériens et chez les peuples dits azianiques, ce qui semble prouver que certaines de ces particularités sont d'origine orientale plutôt que de provenance grecque.

Après avoir parlé de l'affinité des écritures géorgienne et grecque, M. Deeters s'occupe du rapport qui, d'après lui, existe entre les alphabets géorgien et arménien. Voici comment il s'exprime :

« Nach armenischer Tradition hat bekanntlich der Schöpfer der armenischen Schrift Maštoc (Mesrop), auch die georgische und die albanische Schrift geschaffen. Ohne hier in eine quellenkritische Prüfung dieser Nachricht (dont l'authenticité est, bien entendu, hors de doute pour M. Deeters) einzutreten, will ich nur gewisse Uebereinstimmungen in den Alphabeten berühren » (p. 64). Et dans la note 7 (de la même page) qui accompagne le mot Prüfung, M. Deeters nous fait savoir ce qui suit : « Hierzu wäre vor allem eine Auseinandersetzung mit J. Djavakhichvili, Dzveli somxuri saistorio mc'erloba (Tiflis, 1935) vonnöten, worin die Glaubwürdigkeit (dont M. Deeters est pleinement persuadé) der armenischen Quellen allzu skeptisch beurteilt wird. »

De ces passages on doit conclure que M. Deeters ne veut point traiter ici de la valeur des sources écrites arméniennes relatives à l'invention de l'alphabet géorgien. Cette question, il l'écarte tout simplement de la discussion ; son étude veut donc être considérée comme n'ayant rien à voir avec cette tradition arménienne. Comme il nous en assure, M. Deeters



désire seulement attirer notre attention sur « gewisse Uebereinstimmungen » dans les deux alphabets. C'est de ces « Uebereinstimmungen » qu'il va tirer tous ces arguments destinés à prouver, d'une manière définitive, la thèse qu'il avance.

Voyons un peu en quoi consiste cette coïncidence ou cet accord de l'alphabet arménien avec l'alphabet géorgien. M. Deeters nous dit : « In beiden ist der Buchstabe p' (ჳ) derselbe; sehr ähnlich sehen sich die Zeichen für k' (ქ) » (p. 64). A la page suivante, M. Deeters revient sur le même thème en écrivant : « Zwei dieser Buchstaben (p' et k') finden sich in gleicher oder ähnlicher Gestalt auch im Armenischen » (p. 65).

Un fait incontestable semble résulter de ces affirmations. Une confrontation de l'alphabet géorgien avec l'alphabet arménien a permis à M. Deeters de découvrir ce qui suit :

a) La lettre ჳ est la même dans les deux alphabets;

b) La lettre ქ est semblable (ähnlich) à la lettre correspondante de l'arménien.

Si nous mettons de côté la seconde découverte (6) portant seulement sur le terme semblable, qui ne nous dit rien, il nous reste *l'identité d'une lettre de l'alphabet géorgien avec une lettre du même nom de l'alphabet arménien*. C'est cet argument que M. Deeters jette dans la balance pour la faire pencher de son côté. En effet, à la dernière phrase allemande rapportée plus haut, il fait suivre immédiatement une autre qui doit être considérée comme le résultat de ses recherches. Il écrit : « Es hat also den Anschein, — retenons bien ce mot « den Anschein » — dass für beide Sprachen (arménienne et géorgienne) verschiedene wenn auch vielleicht verwandte Fremdschriften *gemeinsam* aus dem griechischen Alphabet erweitert und nach ihm zu Nationalschriften umstilisiert wurden » (p. 65). Tout cela est bel et bien, mais je voudrais seulement savoir d'où vient ici ce terme souligné de *gemeinsam* ? Qu'est-ce qui permet à M. Deeters de se servir à cette occasion de l'adverbe *gemeinsam* ? Est-ce la coïncidence d'une lettre de l'alphabet géorgien avec une lettre de l'alphabet arménien ? Si c'est ainsi, c'est si peu, si insignifiant, qu'il ne valait même pas la peine d'en parler.

*Est-il concevable que de l'identité d'une seule lettre dans deux alphabets on puisse conclure à leur origine commune et surtout à leur création par une et même institution et surtout par un et même personnage, comme M. Deeters semble l'insinuer ? Car M. Deeters fait ce pas décisif, alors qu'il continue :*

« Aber was für eine Institution kann es gewesen sein, die diese beiden politisch ständig rivalisierenden Völker zu einer gemeinsamen kulturellen Tat einigte ? Einzig und allein die christliche Mission oder die schon konstituierte christliche Kirche » (p. 65). A un plus rapide examen de ce passage, on reconnaît sans difficulté que la coïncidence d'une lettre alphabétique, très probablement d'origine grecque, M. Deeters déduit *une conclusion hypothétique commençant* par : « es hat den Anschein » — il paraît — *et de cette supposition ou hypothèse dépourvue de toute valeur probante, il tire une affirmation catégorique qui ne laisse place à aucune hésitation*. Ce fait nous oblige d'avouer qu'ici les conclusions dépassent

de loin leurs prémisses et la logique qui s'en dégage ne semble être qu'une logique de prévention.

Mais, en fin de compte, M. Deeters est-il vraiment si naïf pour attribuer une telle importance à une ou deux lettres dans les alphabets de deux peuples qui, depuis des temps immémoriaux, ont vécu côte à côte dans un pays tel que le Caucase ? Cela paraît invraisemblable et nous pensons qu'il y a quelque autre chose qui se cache là-dessous, notamment *la tradition arménienne*. C'est ce poivre qui domine dans toute la sauce, à savoir *l'opinion bien arrêtée dès le début de son étude, que c'est réellement Mesrop qui a inventé l'alphabet géorgien en même temps que l'alphabet arménien*. En voici la preuve. Au début de son travail, où il est question du rapport de l'alphabet géorgien avec l'alphabet grec, M. Deeters ajoute en note les mots suivantes (p. 56, note 1) : « Dass aber auch ein semitischen (?) Alphabet bei der Reihenfolge eine Rolle gespielt hat, zeigt die Stellung des  $\nu$  ( $\gamma$ ) als 6. Buchstabens; denn im 5. Jh. n. Chr. (c'est nous qui soulignons) wusste ja niemand mehr dass das im griechischen als Zahlzeichen für 6 dienende "Stigma" ursprünglich ein F = u gewesen war. Auf dieses Argument legt J. Djavakhichvili entscheidendes Gewicht. »

M. Deeters reconnaît ici sans difficulté que Djavakhichvili insiste sur l'apparition de la lettre V dans l'alphabet géorgien, provenant du grec ; mais pour lui enlever toute valeur de preuve, M. Deeters envoie Mesrop la chercher chez les Sémites du  $v^e$  siècle après J.-C. A vrai dire, on ne sait point de quels sémites du  $v^e$  siècle après J.-C. il s'agit ici, mais peu importe, M. Deeters ne craint aucun exercice de voltige. Une seule chose lui suffit : c'est de transporter au  $v^e$  siècle après J.-C. ce qui a eu lieu au  $v^e$  siècle, ou peu s'en faut, avant J.-C.

En tout cas une chose est certaine : déjà dans cette remarque, M. Deeters parle de l'invention de l'alphabet géorgien au  $v^e$  siècle après J.-C. Et pour ne laisser aucun doute sur ses intentions et sur l'inventeur de cet alphabet, il ajoute à la page 59 où il polémise contre la méthode paléographique de M. Junker : « Diese methode (celle de Junker) wird aber in solchen Fällen mehr oder weniger versagen, *wo ein Mann* (vielleicht mit einigen Helfern, was aber keinen Unterschied macht) *sich vornimmt für ein Volk eine neue nationale Schrift zu schaffen* » (c'est nous qui soulignons).

Que cet « ein Mann » soit Mesrop et que ses « Helfer » soient quelques Géorgiens, par ailleurs, sans importance, cela est aussi clair que le jour. Il est évident que tout ce qui est avancé ici procède directement de la tradition arménienne, dont l'authenticité ne paraît éveiller aucun doute dans l'esprit de M. Deeters. C'est pourquoi il refuse même d'entrer là-dessus en discussion avec J. Djavakhichvili, discussion qui, pour lui, n'aurait aucun sens du moment que la source arménienne mérite toute sa confiance. Les choses étant ainsi, que reste-t-il de l'article de M. Deeters ? Rien, absolument rien qui soit neuf.

M. Deeters est le premier savant qui a cru nous *prouver a posteriori* l'origine arménienne de l'alphabet géorgien, mais lui aussi, il se trouva dès le début de sa tentative, peut-être même sans s'en rendre bien compte, sous l'emprise de la tradition écrite arménienne, qui lui a complètement

faussé la perspective; car tout ce qu'il avance dans son étude, il ne le fait que dans le but de défendre et de justifier la tradition arménienne.

A la fin de son étude, M. Deeters demande même aux Géorgiens un miracle : pour qu'il puisse renoncer à sa foi inébranlable dans les auteurs arméniens, les Géorgiens doivent lui présenter un document bien daté du iv<sup>e</sup> siècle au plus tard. Nous pensons que ce miracle-là, il peut le chercher et le trouver dans les inscriptions de Bolnisi.

Quant à la vie de Mesrop décrite par Koriun, M. Deeters sait bien ce qu'en pense M. Djavakihchivili. Notre opinion n'est pas différente. Il y a déjà quelques années que nous écrivions : La vie de Saint Mesrop par Koriun, généralement tenu pour authentique et historique, n'apparaît pas sous un jour meilleur, c'est qu'elle se présente en plusieurs recensions différant entre elles par la forme et le fond et se contredisant mutuellement. D'après P. Peeters, "Koriun II se tient beaucoup plus près que Koriun I de la vraisemblance et de la vérité historiques et Koriun II et Koriun III sont un peu compromettants pour Koriun I". Pour ces raisons, il se voit forcé d'admettre que le vrai Koriun n'a pas été entouré d'un respect bien jaloux. » Ainsi, selon toute apparence, est-ce dans Lazare de Pharp que l'on pourra retrouver le plus sûr de ce qui nous est resté de Koriun authentique. (Voir Le Muséon 60, 1961, p. 44-45; voir de même R. Grousset, « Histoire de l'Arménie », Paris, 1947, p. 171-177, où il n'est question que de la soi-disant invention des alphabets arménien et albanais par Mesrop.)

C'est là notre opinion. Maintenant, c'est à M. Deeters de nous dire son avis sur la valeur historique de la vie de Saint Mesrop par Koriun.

M. TARCHNICHVILI (Rome).

## POUR FAIRE MIEUX CONNAITRE LA LANGUE GEORGIENNE

Il s'en faut de beaucoup que la langue géorgienne soit connue dans le monde, et même en Europe, comme elle mériterait de l'être. En France, même des personnes cultivées croient que la langue des Géorgiens est le russe, ou un « dialecte russe », ou une langue apparentée au russe. Le géorgien est pourtant une belle langue, originale, qui n'a aucun rapport de parenté avec le russe, et qui possède une littérature fort riche. Elle se prête aisément à l'expression de toutes les idées et de tous les sentiments, même les plus modernes. J'ai sous les yeux le tome VI, paru en 1926, du *Bulletin de l'Université de Tiflis*. Il contient des articles traitant des sujets les plus variés : linguistique, psychologie et théorie de la connaissance, histoire de la littérature géorgienne, de la Géorgie, de la féodalité en Europe, de la philosophie grecque, archéologie, chimie minérale, chimie biologique, zoologie, culture de plantes médicinales, anatomie pathologique, chirurgie. Dans d'autres tomes de la même revue ont paru des articles de mathématiques et de physique. Le géorgien est une langue qui a un très beau passé et qui garde toute sa vitalité. C'est à juste titre que, sur la carte n° XXI de l'atlas qui accompagne la 2<sup>e</sup> édition des *Langues du Monde* (1952), ouvrage composé par un groupe de linguistes sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen, le géorgien figure parmi les 42 langues auxquelles on reconnaît la qualité de « langues de civilisation ». De plus, bien que la civilisation que le géorgien exprime soit originale et que, d'autre part, elle ait subi des influences que l'Europe occidentale n'a pas connues, elle n'apparaît pas à un Européen de l'Ouest comme quelque chose qui lui soit vraiment étranger. Je puis témoigner qu'un Français qui n'est jamais allé en Géorgie et qui a étudié le géorgien dans des livres avant de rencontrer en France des Géorgiens parlant leur langue, n'a eu aucun effort d'adaptation mentale à faire pour lire des livres, des articles scientifiques ou politiques, des poèmes, des romans écrits en géorgien. Bien que la structure de la langue géorgienne diffère sur nombre de points de celle de la langue française, les articulations fondamentales de la pensée géorgienne concordent avec celles de la pensée française et européenne.

S'il en est ainsi, comment se fait-il que le géorgien soit si peu connu en Europe occidentale, particulièrement en France ? Cela tient en grande partie à des difficultés matérielles. En France il n'existe aucun établissement où le géorgien soit enseigné, et l'on manque des livres nécessaires, surtout de dictionnaires et de textes.

On dispose de bonnes grammaires géorgiennes en géorgien, et aussi en russe et en allemand. Mais quels ouvrages un Français qui ne connaît pas ces deux dernières langues peut-il utiliser pour apprendre le géorgien ?

Les *Eléments de la langue géorgienne* de Brosset (1837) ne se trouvent que dans quelques bibliothèques et sont d'un maniement difficile. *La langue géorgienne* de Marr et Brière, qui a paru à Paris chez Firmin-Didot en 1931, « fait connaître principalement, comme le dit le second des auteurs, l'ancienne langue littéraire et secondairement la langue populaire ». Ce gros livre contient, outre un exposé de la grammaire, une cinquantaine de pages de textes en vieux-géorgien avec un lexique. Mais après l'avoir lu, il faut fournir un effort supplémentaire pour s'adapter à la langue moderne. De plus, les deux auteurs n'ont pas tenu compte des idées nouvelles sur certains points du système verbal, que Chanidzé avait découvertes et exposées quelques années auparavant. L'exposé de la conjugaison est beaucoup moins clair que dans la *Grammaire géorgienne* que le grand linguiste géorgien a publiée dans sa langue en 1930. Enfin, beaucoup d'étymologies de mots et d'éléments morphologiques proposées par Marr sont fantaisistes.

M. Hans Vogt a publié en français une excellente *Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne* dans la revue norvégienne *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* (Oslo, 1938, t. IX, p. 5-114, et t. X, p. 5-188). Mais en France on ne trouve cette revue que dans quelques bibliothèques. Cette « esquisse » est l'œuvre d'un linguiste qui connaît à fond la langue, a séjourné en Géorgie et a utilisé les travaux récents des savants géorgiens. On regrette seulement que peu de pages soient consacrées à la syntaxe. Mais le lecteur peut se constituer lui-même les éléments d'une syntaxe en étudiant les nombreuses phrases citées dans l'ouvrage et dont la plupart sont empruntées à de grands écrivains géorgiens.

Le plus fâcheux est qu'il n'existe aucun dictionnaire géorgien-français récent et que l'on puisse se procurer aisément. Celui de Tchoubinov, qui est géorgien-russe-français, remonte à 1840 et ne peut être consulté que dans quelques bibliothèques. Il est, en outre, d'un maniement difficile, surtout pour les débutants. Un Français qui lit l'allemand peut utiliser le *Georgisch-deutsches Wörterbuch* de Meckelein (1928). Cet ouvrage est indispensable à tous ceux qui veulent lire du géorgien. Mais il n'est pas exempt de défauts. En particulier, il n'indique pas l'aspect imperfectif ou perfectif, des verbes. Or un Français a besoin de savoir, par exemple, que *k'eteba* est imperfectif et *gak'eteba* perfectif, et que, par suite, *ak'eteb*s veut dire « il le fait » (présent) et *gak'eteb*s « il le fera » (futur). Il serait nécessaire de composer un dictionnaire géorgien-français. Mais c'est une tâche difficile et longue.

Comme il est en outre fort malaisé de se procurer en France, surtout en province, des textes géorgiens, — nous reviendrons sur ce point dans un autre article —, le meilleur moyen de faciliter et d'encourager l'étude du géorgien en France serait de composer d'abord un livre analogue au *Manuel pour l'étude de la langue russe*, de Boyer et Spéranski, dont la première édition a paru en 1905, qui a été plusieurs fois réédité et qui continue à rendre de très grands services à ceux qui étudient le russe. A l'époque où il fut publié, il n'existait aucune bonne grammaire russe en français. Cet ouvrage se compose de textes de difficulté graduée, empruntés à l'œuvre de Léon Tolstoï, accompagnés de notes explicatives et suivis de remarques concernant non seulement la langue, mais encore l'histoire, les

institutions, les mœurs, les coutumes, les croyances. Un lexique contient tous les mots (quelque 3.000) qui figurent dans les textes. L'aspect des verbes y est indiqué. Dans l'article consacré à chaque verbe imperfectif, le ou les perfectifs correspondants sont signalés, et inversement. Le préverbe est séparé du verbe par un tiret. La forme de l'infinitif est suivie de quelques formes personnelles qui permettent de se faire une idée de la conjugaison du verbe.

Il serait très difficile de faire un ouvrage de la valeur de ce manuel, dont les auteurs étaient un Français qui connaissait admirablement le russe, et un Russe, répétiteur à l'École des Langues orientales vivantes de Paris. Mais on pourrait s'en inspirer. Il conviendrait de faire précéder les textes d'un bref résumé de la grammaire géorgienne. L'entreprise vaudrait d'être tentée.

Si l'on a manqué pendant longtemps de bons exposés de la grammaire géorgienne, c'est que les grammairiens et les philologues géorgiens eux-mêmes ont eu de la peine et ont mis longtemps à voir clair dans leur langue, qui possède beaucoup de traits originaux, et surtout à dégager les principes du système de sa conjugaison, qui en est la partie la plus originale et la seule vraiment difficile. A. Chanidzé, qui a contribué plus qu'aucun autre à faire la lumière sur la structure des formes verbales géorgiennes et à découvrir le système qu'elles constituent, a eu raison de dire dans la préface de sa belle *Grammaire géorgienne (Kartuli gramat'ik'a)* que ce que l'on avait raconté sur la difficulté de la langue géorgienne était « fabuleusement exagéré ». Il rappelle que le grammairien Plat'on Ioséliani avait déclaré : « En géorgien, tous les verbes sont irréguliers. » Chanidzé ajoute simplement : « Une chose compliquée se présente toujours à nous comme simple si l'analyse en est exacte. » Toutefois il ne faut pas méconnaître qu'il y a des degrés dans la complication. De plus, il peut arriver que les grandes lignes d'un système linguistique soient simples, mais que le détail soit compliqué. La conjugaison géorgienne est complexe, et M. Tséréthéli a raison de dire, dans le bref compte rendu qu'il a consacré (*Bedi Karthlisa*, n° 28-29, juin 1958, p. 45-46) à la belle *Einführung in die Georgische Sprache* que K. Tschenkéli vient de publier à Zurich, que le géorgien est « une langue qui n'est pas facile à apprendre ». C'est pourquoi il importe de faire savoir au public et aux Géorgiens eux-mêmes que le travail accompli par les linguistes depuis une quarantaine d'années rend l'étude et l'acquisition du géorgien beaucoup plus faciles qu'autrefois. On dessert la cause de la langue que l'on parle, et l'on compromet son rayonnement, et même, à la longue, son existence, si l'on proclame qu'elle est très compliquée et qu'il faut l'apprendre dès la première enfance si l'on veut la parler et la comprendre. Le géorgien n'est pas la seule langue qui ait été victime d'une réputation fautive de difficulté insurmontable. Le basque est dans le même cas, encore aggravé par la multiplicité des dialectes et l'absence d'une langue commune à tout le pays. Beaucoup de personnes qui avaient envie d'apprendre le basque en ont été détournées par des Basques qui leur disaient que le basque était une langue si difficile que le diable lui-même, au bout de plusieurs années, n'avait pu apprendre que deux mots, *bai* « oui » et *ez* « non », et qu'il les avait oubliés en passant le pont Saint-Esprit, à Bayonne. Le verbe basque est en effet

très complexe, d'une autre façon que le verbe géorgien. Mais si l'on dispose d'un bon exposé de son système, on peut arriver à le manier d'une façon satisfaisante. Je dois dire, d'ailleurs, que pas un des Géorgiens avec qui j'ai été en relations épistolaires, ni de ceux que j'ai connus en France, n'a jamais essayé de me dissuader d'étudier leur langue; ils m'ont, tout au contraire, encouragé et aidé. Et aucun des nombreux Basques que je connais n'a cherché à me décourager en m'opposant l'exemple du diable.

Toute langue est facile par certains côtés, et difficile par certains autres. Elle contient du régulier et de l'irrégulier, des formes que l'on peut prévoir à partir de certains modèles, au moyen de règles fixes, et d'autres que l'on ne peut pas prévoir et qu'il faut apprendre telles quelles, même si l'on en fait l'apprentissage dès sa plus tendre enfance. Le basque et le géorgien ont la réputation d'être des langues ardues. Mais nul n'oserait affirmer que le français, le russe, le latin et le grec ancien s'apprennent sans grands efforts. Les Géorgiens qui apprennent le latin trouvent peut-être que sa déclinaison, sa conjugaison et sa syntaxe sont bizarres et compliquées.

On ne peut contester que la prononciation du géorgien présente de grandes difficultés pour beaucoup d'étrangers. Un Français peut articuler sans trop de peine le *x* de gé. *xe* « arbre », qui est une consonne du même type que la *jota* espagnole et le *ch* allemand de *Buch* « livre ». Il lui est déjà plus difficile d'articuler la sonore correspondante, le *gh* de *ghame* « nuit ». Mais la principale difficulté réside dans les occlusives, *p*, *t*, *k* et *q*. En géorgien, comme dans les autres langues caucasiennes, les trois premières sont ou aspirées ou accompagnées d'un coup de glotte; *q* (un *k* articulé très en arrière) est toujours, en géorgien moderne, accompagné d'un coup de glotte; l'aspirée correspondante, qui existait en vieux-géorgien, ne s'est conservée que dans quelques dialectes. Les deux premières consonnes de *p'at'ara* « petit » ne sont pas identiques à celles du mot français correspondant. Un Basque de France saurait prononcer le *p* aspiré de *parva* « cacher », mais non le *p'* (glottalisé) de *p'arva* « voler, dérober ». Il faut s'être entraîné à prononcer des consonnes glottalisées pour pouvoir dire en géorgien « je t'aime », *miq'varxar*. Enfin, le géorgien est riche en groupes massifs de consonnes dont la prononciation est malaisée à qui n'en a pas l'habitude : *tkma* « dire », *kmrebi* « les maris », *grdzeli* « long », *trtola* « trembler, vibrer », *brc'q'invale* (*c'* représente *t's*) « brillant ». Par contre, la prononciation des voyelles géorgiennes, *a*, *e*, *i*, *o*, *u* (ou du français) n'offre à un Français aucune difficulté.

L'alphabet géorgien est parfaitement adapté au système des sons de la langue. En règle générale, les mots se prononcent comme ils s'écrivent, et réciproquement.

Le vocabulaire géorgien comprend, cela va sans dire, une foule de mots qui sont étrangers aux langues indo-européennes : ainsi *deda* « mère », *da* « sœur », *dzmali* « frère », *guli* « cœur »; *mama* veut dire « père ». Mais on y trouve aussi des mots « internationaux », termes de civilisation tirés du grec et du latin et qui sont devenus communs à toutes les langues de l'Europe, comme *gramat'ik'a*, *universit'et'i*, *p'olit'ik'a*, *operacia*. Les Géorgiens ont su, pour exprimer les notions nouvelles, user judicieusement de deux moyens : adopter des mots internationaux, en les adaptant le cas

échéant à leur langue, et former des mots tirés de leur propre fonds au moyen de procédés réguliers et clairs. La plupart des dérivés et des composés se laissent analyser facilement, et leur signification est aisée à comprendre ou à deviner, parce que les consonnes qui constituent les racines ne subissent aucune altération lorsqu'on ajoute à celles-ci des préfixes et des suffixes. L'agglutination joue un rôle considérable dans la formation des mots, dans la déclinaison et dans la conjugaison. Il existe en géorgien de véritables familles de mots, tirés d'une même racine et entre lesquels les liens apparaissent clairement. Ainsi, la combinaison « préfixe *me-*, suffixe *-e* » sert à former des noms de métiers : *p'uri* « pain », *mep'ure* « boulanger », *xorci* « chair, viande », *mexorce* « boucher », *kotani* « pot », *mekotne* « potier »; ici une des voyelles du mot a disparu; mais les consonnes sont restées intactes; ce genre de contraction est également assez fréquent dans la déclinaison (gén. sg. *kotnis*, nom. pl. *kotnebi*). De mots empruntés comme *baghi* « jardin » et *leksis* « vers » on a tiré *mebaghe* « jardinier » et *melekse* « poète ». La combinaison « préfixe *sa-*, suffixe *-o* » sert à former des mots exprimant l'appartenance ou la destination : *sadili* « dîner », *sasadilo* « restaurant », *xelosani* (tiré de *xeli* « main ») « artisan », *saxelosno* « atelier », *mepe* « roi », *samepo* « royal, royaume », *kartveli* « Géorgien », *sakartvelo* « Géorgie », *mecnieri* « savant », *samecniero* « scientifique ». « Société de linguistique » se dit en géorgien *saenatmecniero sazogadoeba*. Le premier mot est un adjectif qui est tiré en dernière analyse de la racine verbale *c-* « savoir », qui a fourni les formes verbales de la série de *vici* « je le sais ». Elle apparaît, élargie au moyen d'un suffixe *-an*, *-n*, dans *can* (v.-gég.) « sache-le » et *cnoba* « reconnaissance, reconnaître » (le suffixe *-oba* sert à former des noms d'action). *Mecnieri* contient le préfixe *me-* signalé plus haut et le suffixe *-ieri* que l'on trouve notamment dans *cieri* « céleste » (de *ca* « ciel »), *mic'ieri* « terrestre » (de *mic'a* « terre »), *k'anonieri* « légitime, légal » (de *k'anoni* « loi », mot emprunté au grec). Il signifie « savant ». Un Géorgien, même peu lettré, comprend tout de suite que *enatmecnieri* désigne un « savant en langues », c'est-à-dire un « linguiste », car *enat* est le génitif pluriel de *ena* « langue ». Si l'on ajoute à *mecnieri*, amputé de son *i* final, qui est la marque du nominatif, le suffixe *-eba*, qui est à former des noms abstraits, on obtient *mecniereba* « science »; *enatmecniereba* est la « science des langues », la « linguistique ». Enfin, en ajoutant au thème de *enatmecnieri* le préfixe *sa-* et le suffixe *-o*, on forme l'adjectif *saenatmecniero* « linguistique », « qui a rapport à la science des langues ». Quant à *sazogadoeba* « société », il s'explique très simplement à partir de *zogi* « quelques-quelques-uns ». De son cas en *-ad*, *zogad*, qui signifie en vieux-géorgien « ensemble » (adverbe), on a tiré l'adjectif *zogadi* « commun » (cf. *c'iladi* « fraction », de *c'ili* « partie »). *Sazogado*, formé à l'aide du préfixe *sa-* et du suffixe *-o*, veut dire « commun », général, collectif ». *Sazogadoeba*, formé avec le suffixe *-eba*, veut dire « société, collectivité ». Citons un dernier exemple pour montrer avec quelle adresse et quelle souplesse le géorgien a procédé pour exprimer des produits nouveaux de la technique. Pour désigner le fusil, il se sert d'un mot emprunté au turc, *topi*. Mais pour désigner la mitrailleuse il a formé un composé à l'aide d'éléments géorgiens, *t'q'viatmprkvevi*, où l'on reconnaît aisément le génitif pluriel de *t'q'via* « plomb, balle » et



un participe à signification active du verbe *prkveva* « jeter, répandre » ; le mot est parfois réduit à *t'q'viaprkvevi*.

La déclinaison est simple. Les quelques différences qui tiennent à la finale du thème du mot se laissent aisément ramener à un petit nombre de règles. Certains mots subissent des contractions ; mais celles-ci n'affectent que les voyelles, jamais les consonnes, et l'aspect du thème n'est jamais fortement altéré. Il n'y a que très peu de mots dont la déclinaison soit vraiment irrégulière : *ghmert* « dieu », dont le génitif est *ghvtisa* (*ghmertisa* est devenu *ghmrtisa*, puis *ghvtisa*, enfin *ghvtisa*) ; le pronom personnel *me* « moi », dont le génitif est *tchemi* ; les trois démonstratifs, dont le thème du nominatif diffère de celui des autres cas. Le pluriel se forme d'une manière simple. Il n'y a pas de genres grammaticaux, ce qui simplifie beaucoup l'apprentissage de la déclinaison et du vocabulaire. Cet avantage a, il est vrai, sa contrepartie. On ne peut pas dire en géorgien « il est plus grand qu'elle », et il serait impossible de publier en géorgien une revue intitulée « Elle ». Beaucoup d'autres langues, par exemple le hongrois, le finnois, le basque, sont dans le même cas. Elles emploient divers procédés pour indiquer, lorsque c'est nécessaire, s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Le géorgien n'a pas d'article. Le latin non plus, ni le russe. Le contexte indique si *saxli*, comme latin *domus* ou russe *dom*, veut dire « la maison » ou « une maison ». Si l'on veut spécifier qu'il s'agit de « la maison que j'ai vue » et non d'« une maison que j'ai vue », on peut ajouter à *saxli* un démonstratif : *es saxli romelic vnaxe*, au lieu de *saxli romelic vnaxe*. « J'en ai vu trois » se dit *vnaxe sami*. Si l'on veut dire « j'ai vu les trois », on ajoute à *sami* « trois » la particule *-ve* qui sert à former *igive* « le même » à partir de *igi* « celui-là » : *vnaxe samive* « je les ai vus tous les trois, j'ai vu les trois ».

Ceux qui pratiquent ou connaissent des langues indo-européennes à déclinaison s'étonnent parfois de ce que le géorgien ne possède pas d'accusatif et que les trois cas de la déclinaison qui sont en relation fonctionnelle avec le verbe ne soient pas le nominatif, l'accusatif et le datif, mais le nominatif, le datif et un cas que les grammairiens géorgiens appellent *motxrobiti* « narratif » et que plusieurs linguistes nomment l'ergatif (quelque chose comme le cas dit « actif » en basque). Cette situation ne peut surprendre que ceux qui pensent que toute langue parlée par un peuple civilisé doit être faite sur le même modèle que les langues dites classiques, ou, plus généralement, les langues indo-européennes anciennes. Bien que, pour des motifs de commodité, on désigne plusieurs cas de la déclinaison géorgienne au moyen des mêmes termes que certains cas du latin, ces cas n'ont pas la même valeur en géorgien qu'en latin, car ils font partie de systèmes différents. De plus, la déclinaison a des relations avec la conjugaison. On ne peut étudier la déclinaison sans considérer la manière dont les noms et les verbes se combinent entre eux, le comportement syntaxique des uns et des autres. Or le comportement syntaxique des verbes géorgiens est lié à leur structure, et c'est elle qui constitue la principale originalité et la principale difficulté de la langue.

En géorgien les formes verbales personnelles sont chargées de beaucoup plus de signification que, par exemple, en latin, en français ou en

russe. Une forme courante comme *uk'eteb's* « il (ou elle) le (ou les) lui fait » suffit à indiquer que quelqu'un fait (racine *k'et-* « faire ») quelque chose à quelqu'un d'autre ou pour quelqu'un d'autre : la voyelle initiale *u-* correspond à *lui*, la consonne finale *-s* indique le sujet de 3<sup>e</sup> personne du singulier; le suffixe *-eb* indique le présent de l'indicatif; rien ne correspond dans cette forme à fr. *le* ou *les*; comme nous le verrons plus bas, le complément d'objet direct de 3<sup>e</sup> pers. est exprimé en géorgien par l'indice « zéro ». Cette forme verbale en apprend beaucoup plus à l'auditeur ou au lecteur que *fait*, *facit* ou *delajet*. Il faut, pour exprimer en français, en latin ou en russe la même pensée, « il le lui fait », ajouter à la forme verbale des pronoms, trois en français, deux en latin et en russe. Si l'on ajoute au thème *k'et-eb-* le suffixe *-in-*, on obtient un verbe causatif signifiant « faire faire » : *uk'etebinebs*, où le deuxième *-eb* sert, comme le premier, à former le thème dit du présent, veut dire « il le lui fait faire, il le fait faire pour lui » (*lui* désignant une personne autre que le sujet). On obtient de même les thèmes de causatifs *c'erin-* « faire écrire », *xat'vin-* « faire dessiner », *malvin-* « faire cacher », à partir des thèmes *c'er-* « écrire », *xat'-v-* « dessiner », *mal-v-* « cacher ».

Le verbe géorgien est pluripersonnel. Tandis qu'en latin, en français, en russe, il n'y a dans chaque forme verbale personnelle qu'un seul indice de personne (le type *pojdjēnte* « allons ! », où un élément de 2<sup>e</sup> personne est ajouté à une forme de 1<sup>re</sup> pers. du pluriel, est tout à fait exceptionnel et résulte d'un développement particulier au russe), en géorgien il peut y avoir, et il y très souvent, plusieurs indices personnels dans une forme verbale. Sans doute, des formes intransitives comme *dgas* « il est (ou se tient) debout », *zis* « il est assis », *dughs* « il bout », *t'iris* « il pleure », ne contiennent qu'un indice de personne, *-s*, qui marque la 3<sup>e</sup> pers. du sg. Mais les verbes transitifs, comme *malva* « cacher », *xat'va* « dessiner », qui désignent des procès impliquant un agent et un patient, possèdent des formes qui contiennent deux indices de personne : *gmalavs* « il te cache », *gvmalavs* « il nous cache », *gxat'avs* « il te dessine », *gvxat'avs* « il nous dessine », où *-s* marque le sujet de 3<sup>e</sup> pers. du sg., et *g-* et *gv-*, respectivement, le complément de 2<sup>e</sup> du sg. et de 1<sup>re</sup> du pl. Même lorsque les formes de ces verbes ne contiennent effectivement qu'un seul indice personnel, elles expriment deux personnes; l'une d'elles n'est marquée par rien, et elle se distingue ainsi des autres; on peut dire que l'indice correspondant est zéro. Ainsi, *malavs* veut dire « il le (ou les) cache », et *xat'avs* « il le (ou les) dessine », bien qu'aucun indice n'y représente effectivement le complément d'objet direct de 3<sup>e</sup> personne, parce qu'elles font partie d'une série de formes exprimant une action faite par quelqu'un et qui affecte quelqu'un d'autre ou quelque chose :

- *mmalavs* « il me cache », *mxat'avs* « il me dessine »;
- *gmalavs* « il te cache », *gxat'avs* « il te dessine »;
- *gvmalavs* « il nous cache », *gvxat'avs* « il nous dessine ».

On doit dire que *malavs* et *xat'avs* sont des formes où le complément d'objet direct n'est pas marqué, mais où il est présent tout de même; elles contiennent le préfixe zéro, qui caractérise l'objet direct de 3<sup>e</sup> personne (sans distinction de nombres). On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle cette remarque de Ferdinand de Saussure (*Cours de linguistique générale*,

1<sup>re</sup> partie, ch. III, § 3) : « Un signe matériel n'est pas nécessaire pour exprimer une idée; la langue peut se contenter de l'opposition de quelque chose avec rien. »

Le géorgien possède deux jeux de préfixes personnels, aisés à manier, et dont l'un sert à exprimer le sujet de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> personne, et l'autre à exprimer le complément d'objet direct et celui d'objet indirect, sauf à la 3<sup>e</sup> personne, où le complément d'objet indirect est exprimé par *h-* (devenu *s* devant certaines consonnes et disparu devant voyelle), et celui d'objet direct par zéro. On ne peut pas combiner un sujet de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> personne avec un complément d'objet direct ou indirect de la même personne. Les formes suivantes, qui sont bipersonnelles, donnent une idée de la manière dont les personnes s'expriment et se combinent :

<i>mmalavs</i> « il me cache »	<i>vmalav</i> « je le (les) cache »
<i>gmalavs</i> « il te cache »	<i>hmalav</i> (aujourd'hui <i>malav</i> ) « tu le (les) caches »
<i>malavs</i> « il le (les) cache »	
	<i>mmalav</i> « tu me caches »
	<i>gmalav</i> « je te cache »

Les formes à suffixe *-s* (sujet de 3<sup>e</sup> pers. du sg.) ne peuvent recevoir que des préfixes d'objet, comme *m-*, *g-*, zéro.

Les formes sans suffixe (sujet de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> pers. du sg.) peuvent recevoir des préfixes de sujet de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> personne, ou des préfixes d'objet direct de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ou de 3<sup>e</sup> personne, comme *m-*, *g-* ou zéro (3<sup>e</sup> pers.). Une même forme ne peut pas contenir un préfixe de sujet et un préfixe d'objet direct. Dans *vmalav* « je le cache », le sujet est exprimé par le préfixe *v-*; le complément d'objet direct (3<sup>e</sup> pers.) n'est pas marqué. Dans *mmalav* « tu me caches », au contraire, c'est le complément d'objet direct (1<sup>re</sup> pers. du sg.) qui est exprimé; le sujet n'est pas marqué (pas de suffixe *-s*); comme il ne peut pas être de 3<sup>e</sup> personne et que, d'autre part, il n'existe pas en géorgien de formes verbales signifiant « je me ... », « tu te ... », *mmalav* ne peut signifier que « tu me caches ».

Les formes qui contiennent un indice de complément d'objet indirect sont bipersonnelles ou tripersonnelles suivant qu'il s'agit de verbes intransitifs ou de verbes transitifs. Leur formation présente plus de difficulté que celle des formes à complément d'objet direct, car l'indice d'objet indirect est parfois suivi d'une voyelle qui caractérise la « version » (*kceva*) de la forme verbale; *mc'ers* signifie « il me l'écrit », et *mic'ers* « il écrit quelque chose qui est à moi ou qui m'est destiné ». Nous parlerons par la suite des « versions » du verbe géorgien, qui indiquent s'il existe ou non un rapport d'appartenance entre le sujet et l'objet ou entre l'objet direct et l'objet indirect.

On distingue en géorgien des verbes transitifs et des verbes non-transitifs (passifs et moyens). Mais il ne faut pas croire que les verbes transitifs en français sont, en principe, transitifs en géorgien. Les notions de transitif et d'intransitif ne coïncident pas d'une langue à l'autre. Comme l'a dit M. Vendryes (*Le langage*, p. 125), « en fait, il n'est rien de moins défini ». Chaque langue se représente les procès, c'est-à-dire ce qui arrive, à sa manière. Le géorgien possède des verbes qui ne sont ni transitifs

comme *xat'va* « dessiner » et *malva* « cacher », ni intransitifs comme *tireba* « pleurer » et *dgoma* « se tenir debout ». Les formes qui signifient « je l'ai », « je l'aime », « je le désire », « je le veux », ne sont pas du même type que *vzat'av* « je le dessine », *vmalav* « je le cache », *vt'iri* « je pleure ». Celui qui a, qui aime, qui désire ou veut est représenté dans la forme verbale par un préfixe personnel de complément d'objet indirect, et la forme contient en outre un suffixe de sujet de 3<sup>e</sup> pers. du sg. qui représente ce qu'il a, ce qu'il aime, ce qu'il désire ou veut : *miq'vars* « je l'aime », *msurs* « je le désire », *makvs* ou *mq'av*s « je l'ai », selon que ce qui est possédé est un objet inanimé ou un être animé. Ces formes signifient littéralement quelque chose comme « il est pour moi objet d'amour », « il m'est objet de désir », « il est à moi, il m'appartient ». « Je t'aime » se dit *miq'varxar*, littéralement « tu es (*xar*, forme du verbe « être ») pour moi (*mi-*), objet d'amour (racine *q'var-*) ». Donc en géorgien « aimer », « désirer », « avoir » ne sont pas des actions exercées par un agent X sur un patient Y, mais des relations constituées par des situations d'ordre psychologique ou social où un sujet Y (être animé ou chose) se trouve par rapport à quelqu'un ou quelque chose d'autre (X). Si leurs formes personnelles sont accompagnées de pronoms ou de substantifs, celui qui correspond au sujet du verbe français se met au datif, et celui qui correspond à son complément d'objet direct se met au nominatif : *me prangsa miq'vars sakartvelo* « moi, Français, j'aime la Géorgie » : *me*, pronom personnel de 1<sup>re</sup> pers. du sg., a la même forme au datif qu'au nominatif ; *prangsa* est le datif de *prangi* « Français » ; *sakartvelo* est au nominatif. « Il l'a » se dit *akvs* (v.-gé. *hakvs*) ou *hq'av*s : « l'ami a une jolie femme » se dit *megobars hq'av*s *lamazi coli*, et « l'ami a une jolie maison » *megobars akvs lamazi saxli* ; *megobars* est le datif sg. de *megobari* « ami » ; *lamazi coli* et *lamazi saxli* sont au nominatif. Cette manière de se représenter les choses n'est pas sans exemple dans d'autres langues. En français, à côté de *avoir*, qui est un verbe transitif, il y a *appartenir*, verbe avec lequel le possédé est sujet et les possesseur complément d'objet indirect. En latin la propriété s'exprime le plus souvent par le verbe « être » accompagné du datif (*est mihi domus*) ; en russe, par le verbe « être » (non exprimé au présent) et la préposition *u* accompagnée du génitif (*u menja dom*). En géorgien, pour exprimer l'amour qu'une personne a pour une autre, on dit que la seconde est chère à la première. Gé. *mrc'ams* « je crois » peut se traduire aussi par « m'est avis », et *maxsovs* « je me souviens » fait penser à « il me souvient ». M. Vendryes a signalé dans *Le langage* (1<sup>re</sup> éd., 1921, p. 123-124) les formes géorgiennes du type *msurs*, *miq'vars*, et parle d'une conjugaison « affective », parallèle à la conjugaison « active » qui est celle des langues indo-européennes et qui existe aussi, comme nous l'avons vu, en géorgien. Il ajoute : « Nous en avons une idée en français par l'opposition de *je crois* et *m'est avis*, *je vois* et *il m'apparaît*, qui représente bien la différence de l'actif et de l'affectif. » Mais en français les formes du type « affectif » sont impersonnelles, tandis qu'en géorgien elles peuvent avoir un sujet de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> personne. On dit en français *il me souvient de ce jour*, *il me souvient de toi* ; ces expressions sont d'ailleurs archaïques et ne sont plus usuelles. En géorgien, au contraire, *maxsovs* correspond plutôt à l'expression « il me revient à l'esprit », et

l'on peut dire *maxsovzar* « je me souviens de toi », litt. « tu es (*xar*) pour moi (*m-*) objet de souvenir, tu me reviens à l'esprit ».

Les grandes lignes du système verbal géorgien sont simples. C'est le détail qui est complexe, et souvent imprévisible. *Maxsovzar* est fait à peu près comme *miq'varzar* « je t'aime, tu es pour moi objet d'amour »; mais le préfixe personnel d'objet indirect *m-* est suivi de la voyelle *a* dans la première forme, de la voyelle *i* dans la seconde; l'usage seul apprend qu'il en est ainsi. L'idée de haïr s'exprime en géorgien d'une manière analogue à celle d'aimer : *mdzuls* « je le hais » veut dire littéralement « il m'est odieux, il est pour moi objet de haine ». Mais dans les formes du verbe « aimer », l'indice d'objet indirect est suivi des voyelles *i* ou *u*; dans celles du verbe « haïr », aucune voyelle ne s'intercale entre le préfixe personnel et la racine :

<i>miq'vars</i> « je l'aime »;	<i>mdzuls</i> « je le hais »;
<i>giq'vars</i> « tu l'aimes »;	<i>gdzuls</i> « tu le hais »;
<i>uq'vars</i> (v.-gé. <i>huq'vars</i> ) « il l'aime »;	<i>sdzuls</i> (v.-gé. <i>hdzuls</i> )
	« il le hait »;
<i>miq'varzar</i> « je t'aime »;	<i>mdzulzar</i> « je te hais ».

C'est également l'usage qui apprend que l'on dit *msurs* « je le désire », *gsurs* « tu le désires », *hsurs* « il le désire », mais *minda* « je le veux », *ginda* « tu le veux », *unda* (v.-gé. *hunda*) « il le veut ».

(*A suivre.*)

RENÉ LAFON.

## “ EX P ONTO ” I AND II

Some Notes by W. E. D. ALLEN.

### I. HENI-VENETI AND OS-ALANS

In an article on “ Early Slavo-Iranian Contacts ” in *Zeki Velidi Togan'a Armagani*, Dr. Karl Menges falls into the error of confusing the Os people with the name of their homeland, Oset'i. He writes, 469: “ They survive till today, under the Georgianized name of the Oset'i, which is the same as that of the *Asy* or *Jasy* in the Old-Russian Chronicles. They call themselves *Iron* (= Iran) and Digor. These Alans, As or Oset'i, are the last Iranian group with whom the Slavs were in close contact. The language of the Alans-Oset'i belongs to the East-Iranian languages, together with Parthian or Xwarizmian, and Soghdian in Western Central Asia ”.

In Georgian *et'i* is a territorial suffix. Oset'i signifies Os-land or Osia. The form is found in Wakhust, *Description Géographique de la Géorgie*, edited by M.-F. Brosset, SPB., 1842: ოვსეთი, Ovset-i, transcribed by Brosset as l'Owseth : ოვსი, Ovsī, an Os, Brosset, Osse: pl., ოვსნი, Ovsni, Oses, Brosset, Osses. Here an enclosed *-n-* forms the Georgian plural which can also occur with an enclosed *-b-*, Leki, Lekebi. The proper anglicization would perhaps be Osia, Osians, but the forms Ossetia, Ossetians (c.f. Holland, Hollanders) has been followed more often. Bretschneider, *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources*, 1910, ii, 87, misunderstood Klaproth, *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, 1823, ii, 223, when he stated that Klaproth identified the Alans and Ases with “ the Osséthi ”. Klaproth, ii, 437, clearly distinguished the Georgian forms for country and people.

2. The failure to distinguish between the name forms for country and people in strange languages has been frequent among historians and geographers. Another example is to be detected in the name Eneti/Heneti/Veneti of the classical sources. The references have been admirably summarised by A.W. Lawrence in his edition of Rawlinson's translation of Herodotus, V, ix, n. 2, and I shall not go into detail here. The Paphlagonians were placed by Homer in the land of (the) Eneti. [H]eneti is Heni-land. From the fifth century B.C., Heniokhoi are located along the coast of the Caucasus. Here, the root is (H)eni, with Circassian (*-k'*) and Greek (*-oi*) plur. suffixes added. Ingorovka, *Giorgi Merchuli*, Tbilisi, 1954, 134-7, believes that the Henik', with dialectical variant Sanik', were aboriginal to the country between the rivers Bzib and Korakhi — now a part of Abkhazia. The form Henik' was the basis for the nomenclature in the classical sources from the fifth century B.C. until the first/second centuries A.D. Later, the form Sanik' predominated.

3. These Heni seem to have represented a stock widespread in Asia Minor before the appearance of Phrygo-Armenian and Meskhian elements. The sing. of the form Heni is *He-i*. In my own view it corresponds to *Hai* (plur. *Hai-k'*) of the Armenian background. Toponyms with the Georgian enclosed plur. *-n-* survive in the old Armenian area, Hani, Heni, Honi, Hinis, compare St. Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 2 vols., 1818, index. The form Fenike, in Caria, seems to preserve the Circassian plur. suffix. There is a trace of the name *He-i* in the Balkans. "Boeotia itself was once held by the Aones and Temmices and Hyantes", Strabo, VII, vii, 1, who quotes Pindar's pun equating Hyes with Syes, 'swine'. The form *he-i* is onomatopaeic and can go back to a very primitive stage in human communication, compare Eng. 'he'. We may also note Irish *úa*, grandson, *haue*, male descendant; *uâ* (plur. followed by gen.) as prefix in formation of sept names (*anglice*, Hy, O'), see *Contributions to a Dictionary of the Irish Language*, U, published by the Royal Irish Academy, 1942, cols 1-3. Again, compare Berber tribal prefix *û*, and tribal name *Haha*.

The knowledgeable Strabo, a native himself of Amasia, gives a very interesting account of the migrations of the Eneti (whom he refers to indiscriminately as Eneti, Heneti, Veneti). Declaring that "there is general agreement that they were the most notable tribe of the Paphlagonians", IX, iii, 9, he mentions that "they wandered forth into the whole inhabited world" and that they were famous as explorers and founders of cities, I, iii, 2; III, ii, 13.

The name forms for both country and people are rather widespread in the early historical topography of the Mediterranean and central and northern Europe.

The name Veneti occurs at the head of the Adriatic and in the central Alps; along the Vistula and round the shores of the Baltic; and in the Armorican peninsula. Strabo was inclined to credit the authenticity of the tradition of a migration of the Veneti from Paphlagonia to Thrace after the Trojan war, and of their later movement to the head of the Adriatic, XII, iii, 8. I shall not discuss here the many details which I believe now confirm his view. He kept an open mind on the kinship of the Armorican Veneti with their fellows of the name in Italy and Asia Minor, IV, iv, I.

Tacitus, *Germania*, xlvi, describes the Venedi and the Fenni, with the Peucini, as living between the Germans and the Sarmatians. Here we find, again, the two forms — with territorial suffix and in nom. plur. The first, Veneti/Venedi occurs in later sources in the name of the slavified Wends.

4. The two name forms recur in Britain and Ireland. The territorial form is rather widespread. "There can scarcely be any doubt that the old tradition is correct which associates the Veneti with the Wenetes of Gwent in Monmouthshire, and Gwynned in North Wales. Rhys, *Celtic Britain*, supports this affinity recalling the Breton name of Vannes, Guened. There are many places in Ireland, also, to suggest their presence here, such as Fenit on the Kerry coast and Fanad on the coast of Donegal" (communicated by Hubert Butler).

The nom. plur. form occurs in Ireland in *Fian*, gen., *Feine*, dat., *Fein*, “a semi-military, semi-hunting body of men organised to help the kings of Ireland in the administration of justice and in the defence of the harbours”, Geoffrey Keating’s, *History of Ireland*, Dinneen’s ed., 1914, iv, 302. T.G.E. Powell, *The Celts*, 1958, 173, has recently noted the connection of the Feni of Ireland with Gwynnedd in Wales. He further suggests the derivation of the comparatively late form *Goidel* from *Gwyddell* — “the Welsh name for the Irish”, *ibid.*, 173.

5. Here, we may remark the coincidence that the name for the Welsh family group descending from a common great-grandfather is *wele* or *gwele* which has a close phonetical correspondence with the word for the comparable family group in Georgian — *gwari*, see Ellis, *Welsh Tribal Law and Custom in the Middle Ages*, 1926, i, 45 ff. (indicated to me by Terence Gray); and Allen, *History of the Georgian People*, 1931, 221 ff.

The coincidence of Etruscan *clan*, son, with Goidelic *clann* was noticed by Karts *Origines Mediterraneae*, 1931, 70; and for Etruscan word *clan* see Pallotini, *The Etruscans*, Penguin, 1955, 267. Again, we may note Georgian *shvili*, son, Latin *filius*, French *fil*s, Norman French *fitz*, translated into Irish as *mac*-. OI *clann* (also *cland*, *New English Dictionary*) has the sense of “sons of...”. *NED* indicates that *clan* is “not originally a Celtic word” and compares with Latin *planta*, sprout, shoot, scion, slip (c.f. *stirps*, stock, stem, race), suggesting Goidelic substitution of *k* for *p*. I believe that Goidelic *clann* (*cland*), Etruscan *clan*, Latin *planta*, may be connected with the North Lesghian *handa*, which word, among the Andi tribesmen of Dagistan expresses the concept “Same, Sippe, Geschlecht”, compare Karst, *OM*, 491. Karst, *ibid.*, proposed this word as the basis of the name of the Antes who were powerful in the Pontic steppe from the end of the fourth century A.D., and whom Russian historians regard as an important element in the formation of the Slav peoples.

In several forms and numerous transformations, the name (Andes, Antes, Antae) is very old. In north Italy, Andes are found in the Etrusco-Venetic sphere where they gave their name to Mantua. Vergil sprang from this stock. Andes, Andigavi, were neighbours of the Armorican Veneti, for references to the classical sources, see Cellarius, *Notitia Orbis Antiqui*, ed. Schwartz, Lipsiae, 1731, i, 530, 152 ff.

Again, *-antes*, as a nominal suffix appears in combination with a number of tribal names and could have had the sense of *handa*, *clann*; thus, *Bri-gantes* = *macBreaghan*, the sons or race of Breaghan, compare *Onomasticon Goedelicum*, Royal Irish Academy, 1910, 127.

6. Again, the form (*n*)*acht*, *echt*, *icht*, may be considered in a Celto-Caucasian connotation. Hessen’s *Irish Dictionary*, II, i, 7, gives *icht*, Völk, people, race; also (by association of ideas) kindness, trust, confidence. *Cormac’s Glossary* (an MS of the tenth century translated and edited by John O’Donovan and edited with notes by J. Whitley Stokes, Calcutta, 1868), 98, gives : *Icht* .i. *cinn no cland* (‘a tribe or progeny’) *ut est Condachta* .i. *Cond-ichta* .i. *clanna quinn* (‘descendants of Conn’). (O’Donovan observes that “the more ancient name of the province was Olnemacht which is probably the Nagnatae of Ptolemy”. These people are bracketed with the Venienii (= ? *Henik*’ + Georgian plur. in enclosed -n- + Latin



plural) by Ptolemy, II, 2. We may compare the Namnetes, or Nannetes, an 'Antic' people, neighbours of the Pictones and the Veneti in the region of the Loire. There were also Nantuates, Nantuani, in the same alpine region as the Brigantes, "who are of the Vindelici" (= Veneti-Leki). compare Cellarius, i, 158, 200-2, 228, 415).

The form *acht* appears in Eoghanacht, "offspring, *icht*, race, sprung from Eoghan," *Cormac's Glossary*, 66. Again, *icht*, in *Muir n-Icht* (Wight) for the sea between Gaul and Britain, in the sense of 'sea of (our) stock' — *mare nostrum*.

In proper names, we have the Pictish Nehhton, Naiton, Nechtan, from which the family name MacNaughten.

Rhys, "Inscriptions and Language of the Northern Picts" in *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, xxvi, 1892, 276, came to the conclusion that names in *echt* were Pictish formations surviving in areas which had taken longer to celticise than other parts of Ireland. In *The Problem of the Picts*, edited by F. T. Wainwright, 1955, K. H. Jackson found that some proper names, Nehhton, etc., were not Gaelic. "In fact", he remarked, "the extraordinary thing about the Pictish inscriptions is, as Rhys saw, that apart from the few words just mentioned, they would appear to be written in an unknown language, certainly not Celtic and evidently not Indo-European at all", 140.

The root (*n*)*echt*, (*n*)*acht*, appears in a Caucasian context. One of the leading tribes of the Kiakh group of the Abaza branch of the Abkhaz were the *Natkhoï* (Natkheadj), inhabiting the coastal slopes of the mountains between the Taman peninsula and the territory of the more south-easterly Ubykh (*P'ok'* or *Peh*). In the north-eastern Caucasus, the Chechens (a recent name applied by the Russians) call themselves *Nahtsuoi*, which Karst, *OM*, 319/392, derives from Chechen *naX* (*nakh*), 'Geschlecht, Volksstamm', and connects with Armenian *naXni*, 'Altorderer', and also with a Basque root. The region inhabited by the Nahtsuoi was the country of the classical Gelae and Legae, Strabo xi, 5, I. The latter, rather clearly, belong to the Lugi stock (often Leki, compare Vindeleci). The name is represented in the modern form *Lezghi* (Georgian, *Leki*, *Lekebi*) — a general term covering all the tribes of Dagistan. The name *Gelae* is still represented in *Galgai*, a sub-tribe of the Ingush branch of the Chechens; the Georgian form of the name is *Glighwi*. The Gelae are probably connected with the Gelones, Ammianus Marcellinus, xxxi, 2, 14, who are prominent in Irish legends of the Scythian origin of the Gaels.

Namitok, 63, note I, cites a reference in Pseudo-Moses of Khoren, taken from Patkanov's edition (which I have been unable to check) that "on the western side of the Tanais are found *Nachgiamadi* and *Gelares*". Namitok finds that the first name is composed of *Nakhtchi* and *Mad* and he follows Patkanov in relating *Nakhtchi* to Nahtsuoi (the Chechens). Namitok connects *Mad* with the Medes. There is a possible connection, perhaps, with the *Maedi* (? Maeotae) who, in classical sources, appeared in Macedonia, and also with the Circassian Medwa, a sub-tribe of the Abaza, on the upper Laba, compare Namitok, 18.

In *Batsbiiskii Yazik*, Moscow, 1953, introduction, 5, Y. D. Deshiriev, refers to Patkanov's *Arman'skaya Geographiya, pripisivaemaya Moiseyev*

*Khorenkosmu*, 1877, 37, and discusses the name as *Nakhchmatyani* which he believes to represent “*nakhshi i tushi*, that is Tushes who call themselves *Batsbiitsi*”. The reading *bats* for *mat* or *mad* is reasonable enough. The *Bats-b-i* (which could take the alternative enclosed plural in *-n-*) survive as a small community in the mountains of north-east Kakheti and, as will be shown later in this paper, they may represent a survival of the Pseossi-Bessi stock. Their neighbours, the Tush (Georgian, *Tushebi*), I suggest, can be identified with the *Doskoi*, mentioned by Strabo, XI, ii, II, as a Maeotic tribe, and named in the inscriptions of the Cimmerian Bosphorus, compare Shilov, *Sov. Arkh.*, xiv, 107, III. (The *Doskoi* occur in a Balkan (Illyrian) context as *Tosks*.)

Thus, I believe that *Nakhch Matyani* can be read as *necht-Batseni* (= *Batsbi*), the *Batsi* (Bessi) *icht* or stock — neighbours as they were of the Gelae-Gelares-Gelones and of the Anares (compare ‘*Narts*’ and *n-r-t* root, which has been discussed by several scholars in a ‘Celtic’ context). Incidentally, Namitok’s reference, 22, to a chief *Natko*, the eponym of the *Natkhoi* Circassians may be compared with *Nehhton* as a royal name among the Picts.

7. Again, it is possible to compare Gaelic *mac*, with Os *mukkagh*, *mukkag*, ‘Same, Sippe, Volkstamm’ (*mukkagiye*, ‘Volksgenosse’). In this context, Karst, *OM*, 72, notes the Biblical Magog, generally associated with the Caucasian north. As is well-known, descent from Magog was strong in the Irish tradition of ‘Scythian’ origins, compare Geoffrey Keating, *Dineen* ed., i, 175, ‘they were of the race of Magog on both sides’. *Kasaev’s Osetinsko-Russkii Slovar*, 1952, 236, gives the forms *m’iggag*, ‘rod’, *plemya*, *familiya*, *semya*; *m’ig*, ‘sperma, *semya*’. These compare rather closely with Irish *Ms* variants *meic* and *mic* — “the latter said to be incorrect”, *CDIL*. A possible intermediate form is indicated in Etruscan *meXl*, *meXlum*, which Pallotini, 275, interprets provisionally as “? nation, league”, ? *MeXl rasnal* ‘Etruria’. (This, I suggest, might be rendered in Irish — *mac-Rasenna*.)

8. In central and western Europe, tribes of the *As-Yas-Os* stem appear in the same areas as tribes of Venetic stock. The *As* have been identified with the *Antes*, notably by G. Vernadsky, *Ancient Russia*, 1943, 106 *passim*, who makes the ingenious suggestion that *Antes* is the plur. form of *As*, as in *gigas*, *gigantes*. In the first century A.D., *Ossi* were cantoned in the Pannonian plain to the south of the *Quadi*, Tacitus, *Germania*, xliiii. In the first century B.C., *Osimii* are recorded as neighbours of the *Veneti* in the Armorican peninsula, refs. Cellarius, i, 159-60. Ptolemy, II, ii, mentions *Usdiae*, with *Vennicni* and *Magnatae*, in Ireland. Hubert, *Greatness and Decline of the Celts*, 1934, 130, remarks that “*Pytheas*, who knew the *Osimii*, called them *Ostiones*”. It is tempting to compare this form with the name *Oestrymnis*, which Avienus in the sixth century uses of the western promontories of Europe and the islands lying off them. (c.f. also Hubert, *Rise of the Celts*, 1934, 3.) If these older *Osimii*, *Ostiones*, *Usdiae*, are to be related to the *Ossi*, *Asi*, who appear in the Danube basin from the first century A.D. onward, they would seem to derive from an earlier wave of a common primitive stock whose origins may be sought in Asia Minor. In this connection it is interesting to recall Schliemann’s

observations on Assos, a city of the Troad, where he records that the rulers were called *Aesymnetae, Troja*, 1884, 319. Here, we seem to have the same root *Osim(ii)* — *Aesymn-* + the Os plur. in *-tai*.

While the identity of the Ases with the Antes may be regarded by some historians with reserve, see review of *Ancient Russia* by V. Minorsky in *Slavonic Review*, 62, 1945, 155-7, it is clear that peoples known by variations of the Venetic, Antic and Asic names appear in close association in different parts of Europe and Asia during the period of a thousand years reflected in the classical sources.

9. The first authentic example of a movement of a substantial number of men from the Pontic region to Britain occurs in 175 A.D. when 5,500 Yaziges, then cantoned along the middle Danube, took service under the emperor Marcus Aurelius and were sent to Britain. When their time expired they were settled in the valley of the Ribble, see *art* by I.A. Richmond in *Jour. of Roman Studies* 35, 1945, 15 ff.

The Yaziges, who had recently migrated to Danubia from the region of the Azov sea (Palus Maeotis) were traditionally regarded as Sarmatians. But Rostovtsev believes them to have been of Maeotic (Caucasian) stock, *Cambridge Ancient History*, XI, 92 ff. He suggests that they may be identified with the earlier Jazamatae who disappeared from the record in the Hellenistic period. Vernadsky, on the basis that the names of two of their kings were Iranian, believes that their ruling clan must have been of Iranian stock, *Ancient Russia*, 87. The argument is reasonable but not perhaps conclusive. It occurred to me that the name Yazige might be a romanization of the Circassian *Adighé* — which was rendered in Greek sources as *Zykhoi*. On reference to Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhases*, etc., 6 vols & atlas, Paris, 1839-43, I find that he proposed a solution which seems to reconcile the modern theses of both Rostovtsev and Vernadsky. In Dubois's view, the names Jazamates and Jaszighes are compound forms = Jas-Méotes and Jas-Djiks (Tcherkesses), *ibid.*, iv, 373, 384. Dubois cites Scymnus of Chios (*vivebat* B.C. 92) for the reference to *gens Moeotica Jazamatae* and an inscription describing Perisades as "archon of the Bosphorus and Theudasia and king of the As, the Maetes and the Thatéans". On the other hand, the Circassian historian, Aytek Namitok, *Origines des Circassiens*, 1<sup>re</sup> partie (all published), 1937, 17, states that the Abkhaz, the most southerly of the tribes classified as Circassian, are called by the Adighé — *Azyg*, and by the Ubykh — *Adzyghé*. The Abkhaz were known to the Greco-Roman world as *Abasgoi*. They called themselves *Apsne* — a name which was current among classical writers in the form *Apsiloi*. This Circassian name recurs also in the Absinthioi of Thrace and it may be identified in different forms further west.

The close correspondence of the forms *Yazige* = *Azyg/Adzyghé* confirms the views cited above that the Yaziges were of Caucasian (Circassian) stock. This does not exclude the possibility that their ruling class may have been Iranian, although native chieftains can simply have borne Iranian names, fashionable in the epoch, as later Turkish steppeland khans had Arabic names.

Wherever the truth may lie, it is not unlikely that the Yaziges who

took service under Marcus Aurelius included Alanic elements since the Roxalans, an Alanic people, were their allies and immediate neighbours to the east, Vernadsky, *Ancient Russia*, 88, citing sources. When they were settled by the Roman authorities as time-expired men in the valley of the Ribble, on the borders of the great tribal territories of the Brigantes and the Cornavii, the Yaziges must have constituted a significant proportion of the farming population of the region. It is possible that an old name for Lancaster, Alone or Alione, Cellarius I, 444, — a curious 'pair' with Aloni in Kakheti which may well have been another settlement of Alans — and the surviving place-name Rossall, in Lancashire, recall the presence of Alan and Roxalan contingents among the Yaziges.

10. In the middle of the fifth century, great numbers of Alans appeared in the west, following the invasion of the south Russian and Pannonian plains by the horde of Attila. In Gaul, the Alans took service with the Roman commander Aetius and, after various vicissitudes, were settled in the valley of the Loire and along the Breton marches, see Longnon, *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*, 1878, 163 ff. Here the Alans came in contact with the people of west Britain, Domnonii and Cornavii, who themselves fugitives before the Saxon invaders, were migrating in large numbers to the southern peninsulas of the "Britannic Sea" — the old Venetic country, compare Durtelle de St. Sauveur, *Histoire de Bretagne*, 4th ed., Rennes, 1957, i, 33 ff.

Again, in that fifth century which saw the disintegration of imperial rule in Gaul, there was a drift of refugees from the west Gallic ports to the opposite coast of Ireland, compare Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, i, *Ecclesiastical* (all published), 1929, 139 ff. Kenny saw the movement as one of the Gallic upper classes and learned men. There can be little doubt that gangs of adventurers and landless men would have been quick to follow the scent.

11. In Ireland in the sixth century, the Ossorians, OI, *Osraighe*, nom. plur., were a powerful tribe in south-west Leinster, settled between the rivers Suir and Nore, in the "duab" particularly open to contacts from Britain and Armorica.

"The name *Osraighe*", as Sir John Rhys observed, "involves, like a great many other Irish tribal names, the syllable *rige* or *raige*... Thus the distinctive portion of the name Ossory is the first syllable *os* or *oss*". The writer found no difficulty in identifying the name with Ptolemy's *Usdiae* and he proposed the derivation of the name from a Pictish word related to the Basque *otso*, a wolf, "The Inscriptions and Language of the Northern Picts" in *Proc. Soc. Antiquaries of Scotland*, 1891-2, ii (3rd Series), 349-50. R.A.S. Macalister, *Ireland in Pre-Celtic Times*, 1921, 250, believed that "*Osraighe*, the modern Ossory, denotes 'the deer people', adding that "there is reason to believe that these tribal names (in *rige*) belong to a form more definitely connected with the aborigines than with the Celtic invaders". T.F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, 1946, 10, found that it was difficult to establish Rhys's connection between *Usdiai* and *Osraighe*. "Irish tradition derives *Osraighe* from *os*, deer, < \**uksos*. The *Os* in *Os-raighe* was doubtless one of the designations of the ancestor deity, and was possibly a distinct word from *os*, deer".

O'Rahilly held the view that the *Osraighe* were of different stock from the Lagen of Leinster, *ibid.*, 18.

In an article in *Antiquity*, 89, March 1949, "The Dumb and the Stammerers in Early Irish History", Hubert Butler stated evidence to show that as late as the time of St. Columba (521-97) "there survived among the Ossorians either a distinctive language or the tradition of one, which the midland Goidels found difficulty in understanding", *ibid.*, 27. The ruling house of *Osraighe* has a reputation for stammering which seems to imply unintelligibility. There is the curious story that because king Scanlan could say nothing but "deoch", St. Columba laid an impediment in their speech on his posterity, *ibid.*, 26. "May thy successor never get a reply to a question" — Butler, *JRSAL*, lxxx, 1950, 230. Butler, in his *art.* "Who were the 'Stammerers'", just cited above, refers also to "Gotan the Stammerer", and to the use of the name "Got" as a hereditary nickname. He adds: "We find the word 'Got' used several times with unequivocal reference to foreigners", citing the lines 'O King of Gaels and stammering foreigners' and 'Fairheaded stammerers will be slain', *ibid.*, 230.

It is interesting to note the "Got" associated with the Ossorians as stammerers and foreigners when one recalls the close association of Goths and As-Alans in Europe, and notably in Gaul, during the fifth century.

As H. Butler observes: "It would be premature, though tempting, to build a theory of racial origins on facts such as these. The most one can do is to draw attention to their oddity and to hope that its significance will one day be better understood", *Antiquity*, 89, 27.

There were invasions of Ireland from the continent, recorded and unrecorded. At some periods they were not massive operations, but sporadic incursions of war-bands, pirates, and sometimes fugitives in search of a haven. An early connection of the *Usdiae* with the Peucic group (Gallic Pictones) cannot be excluded. Peucic tribes were grouped with Venetic, Asic and Antic elements in Pontus, Danubia, Istria, Italy and Gaul during the centuries covered by the written classical sources. But the evidence for the survival of a peculiar language in Ossory in the sixth century seems to indicate the comparatively recent arrival of an alien element in the region. There is a case for believing that the intruders were Alanic war-bands from Gaul, mixed, perhaps, with some Goths.

12. The opinions of MacAlister and O'Rahilly on the concordance *Osraighe* = "deer people" have already been cited, and it can be useful to explore the matter a little further. The Celtic world is rich in the lore of the deer and the Ossorians were not alone in the cult of 'the wild' (*fiadh*), but the beast seems to have been particularly identified with their tribe. The numerous words for the varieties and ages of deer in Ireland and Scotland are given in the delightful and rather scarce work of Dr. Alexander Forbes, *Gaelic Names of Beasts, Birds, Fishes, Insects and Reptiles*, etc., Edinburgh, 1905, and in the Royal Irish Academy's *Contributions to a Dictionary of the Irish Language*, N-O-P, cols 160-1. The latter source records: "os(s), orig. neut., orig. prob. 'a bovine animal of any kind'... Later os(s) *allaid* (or os without adj.) = a wild ox = a deer. Also used of a wild boar?" Other forms given are *ois*, *uiss*. Compounds:

os(s) *eilit*, a doe; *osseilt*, a deer-herd; os(s) *éit*, deer-cattle, a herd of deer.

In connection with OI *eilit*, a doe, we recall the approach of G. Vernadsky to the same problem in an *art.*, "Sur l'origine des Alains", *Byzantion*, XVI/i, 1942-3, 82: "On sait que le cerf jouait un rôle important dans la mythologie alaine et, par conséquence, on peut y voir une sorte d'emblème national des Alains. Ne pourrait-on associer le nom des Alains au mot signifiant 'le cerf' en vieil iranien? J'ai consulté à ce propos M. Roman Jakobson qui a bien voulu me dire qu'à son avis le mot slave pour 'cerf' (*jelen'*, en russe *olen'*) dérive de l'indo-européen *elen* qui devait faire alan en vieil iranien (*iranski pra-jazik*)".

In A.M. Kasaev's, *Osetinsko-Ruskii Slovar*, 1952, we find Os *sag* = stag, *xu'az* = doe. This latter word approaches OI *os(s)*, *ois*, *uiss*, for the male of the species. But another OI word deer is *séd*, *ség*. The unaccented forms have the meaning of 'strength', 'vigour', *Contributions*, cols 138-9. OI *seg* and Os *sag* are close to English *stag*, *New English Dictionary*, Oxford, 1919, 764, which had originally the rather indefinite meaning of 'a male animal in its prime'. This, with the varied OI meanings for *os(s)* seems to imply perhaps the concept of a cult animal representing sexual force. We recall the antlered Zeus Cernunus and the deer cults of Anatolia, Caucasia and the Altai. In this connection G. Vernadsky has sent me the comment that "in Ossetian folklore 'brave warriors' are called *sagtae* (plural of *sag*, deer). As to *yelen* = Alan, in Persian *yal* means 'a hero', 'a valiant knight' — same meaning as *sag*. Presumably *yal* had become taboo and was replaced by another word — *sag*". Here, we may note the use of the word 'stag' in modern colloquial English and American to convey the idea of essentially male characteristics.

Some Celtic proper names merit study in an Os-Alanic context. The Irish royal name Aed-Allan can mean in Os *aed-Alan*, of or from Alan. The name is recorded in Irish texts for the seventh century. The accepted derivation is from OG *aed*, fire, Black, *The Surnames of Scotland*, New York, 1946, sub. *Aed*. But where the name is recorded in conjunction with names of places or peoples (*Aed Aired*, *Aed Albanach*), the first derivation seems to make sense. There was an Aed Allan, son of Feargal son of Maelduin, monarch of Ireland, in the middle of the eighth century, and another Aed Allan son of Feargal, lord of Osraighe, in the tenth century, see *Annals*, *index*. G. Vernadsky kindly wrote me that *fyrqal* can mean proud in Os. Compare also Fergus, Ferrall, and, in Brittany, Alain Fergant. Aengus, a frequent Gaelic name, may be compared with Os *anguz*, walnut. It can have been a name originally associated with a cult tree like Gaelic Eoghann, meaning 'sprung from yew tree' and Eochaid, 'yew warrior', Black, *Surnames*, sub. *nom*. With these forms compare Alanic Eochar, the name of a chieftain who rose to power in Gaul in the mid-fifth century, Longnon, *op. cit.*, 169. G. Vernadsky, *Ancient Russia*, 140, cites V.E. Miller that *ieukhar* means millet-eater in the Os language. The name Aylward, recorded in Co. Waterford since the early middle ages, may be compared with that of the Os god Alardi, see Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, ii, 135 ff.

13. There is a formidable documentation for the dispersion of the Alans during the centuries of the *Völkerwanderungen*. Their vicissitudes as far

as China, and into the middle ages, have been well described by Bretschneider, *Oriental Researches*, ii, 84 ff. In the west, they fought and served with Goths and Huns; they hired themselves as mercenaries in the Roman armies; they took lands where they could. They seem to have been employed as heavy cavalry contingents and they were the precursors of the *lanzknechts* of the middle ages.

Djamboulat Dzanti, *Os-Alanes*, v/vi, 38, 39, has identified as Alanic the name of the Quadi who were neighbours of the Marcomanni and the Suevi. "En langue sarmato-ossète (le nom) vient de *quadas* = *qaeu*, town, village, c'est-à-dire 'lieu d'habitation', et *das*, sécurité. Qu'étaient donc les Quades ou Qacudas? C'étaient des troupes auxiliaires qui secondaient les Sarmates et servaient à protéger les habitants et les lieux d'habitation. Ce nom de Quades, en ossète Qacudas, a servi à désigner historiquement ces auxiliaires en les assimilant à un peuple particulier". A thousand years later Alans and Circassians were filling the same duties as frontier guards and 'river police' for the Khans of the Golden Horde. They were then known under the Turkish name *Kazak*, compare Allen, *The Ukraine: A History*, 1940, 69-70.

Dzanti's explanation of the Quadi might well cover the *Feine* of the early Irish kings or, in a later period, the mercenary Scottish gallowglass who, in the same tradition, served the Irish chieftains down to the end of the sixteenth century.

## II. HENI-VENETI AND BATAVI

14. There is really nothing extraordinary in traces of the Heni and their related tribes appearing at the two extremities of Europe — in the Pontus and in the islands and peninsulas of western Europe. In a reverse direction we know that the Vikings followed the same courses in a later age; and, indeed, there was doubtless a two-way traffic, with intermissions in direction, from very remote times, compare Gordon Childe, *The Danube in Prehistory*, 1929, 394. In the period covered by the classical sources, the central European rivers were free for all who could navigate them and many strange peoples, heterogenous elements surviving from the past of history, lived along their banks — "the tribes which the Hister touches in its winding course". (In the sixteenth century the Muscovites encountered comparable conditions along the Kama and the Volga.)

The names of many European rivers retain the traces of Caucasic toponymy. Often the Iranian *danu*, Os *don*, is combined with an older Caucasic form. Tanais, the classical Don, and Donets, seem to retain a fragmentary Georgian *ds* (= *ds-qali*, river). Karst, *Origines Mediterraneae*, 1931, 609, n. 1, recalls the observation of Pseudo-Plutarch, *de fluv.*, xiv, that the Tanais was "formerly called Amazonios because the Amazons bathed in it". Because of the flow of the Don into the Azov Sea, Karst suggests a derivation from Abkhaz *amšyn*, 'See, Meer'. (Compare also Latin *amnis*, which can be a word of pre-IE origin.)

In the Russian river names Syl and Psiol, Circassian *psé*, water, occurs. Classical Hypanis, for Kuban and Bugh, can be derived from the same root. In this connection, see Pokorny, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, 50-51, *sub ap* where Greek and Balkan forms are noted

“ als Spuren ven.-ill. Einwanderungen im Westen ” but no reference is made to Caucasian languages. Abaiev has derived Dnepr from Os *dan-apr* or *arf* ‘deep river’, *Osetinskii Yazik i Pholklor*, i, 1949, 242. The classical name for the Dnepr, Borysthenes, has been connected by Karst, OM, 436, with Circassian *voariüz*, *varüz*, “Sumptland, Lagune”. (Rha (Volga) was named *Oarus* by Herodotus, iv, 123.) The contrary descriptions could refer to different parts of the same river. The same writer compares the name Pruth, Scythian Porata, with this and other Caucasian roots, *ibid.*

Dnestr seems to combine Os-Iran. *danu* and *ister*. These two forms are clearly distinguished by Strabo in his description of the course of the Danube, VII, iii, 13: the upper river as far as the Iron Gates was called ‘Danuvius’; and the lower part from the Iron Gates to the Black Sea ‘Ister’. The use of the *danu* form can date from the occupation of the upper and middle reaches by Celtic and Sarmatic peoples. But Tibiscus (for the marshy Theiss where old elements can have survived until a late date) recalls a Caucasian root (Georgian *tba*, gen. *tvisa*, lake), and Danuvius can itself be the relic of a duplicated form, *danu* + *psé*.

‘Ister’ has been connected by Karst, OM, 361, with Armenian *estuer*, shadow, darkness. In the ‘Fragments’ of Strabo’s Book vii, 66, it is recorded that “the Geographer also says that Hades was much revered there”. The name Ister can indeed be a relic of the Phrygo-Moeso-Armenian period in the Balkans. In Roman times all the southern bank of the Danube west of the Drin was called *Moesia superior et inferior*, recording the presence of the Moesians (Mosokh, Meskhians) who participated in the Phrygo-Armenian penetration of Asia Minor and Caucasia. A group of Moskhs survived in the country to the west of Lake Okhrida, Desdevises-du-Desert, *Géographie ancienne de la Macédoine*, 1862, 93 and map. The ruins of Moscopol, a flourishing community until the war of 1914-18, recall their name. Their neighbours were Bryges, see Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2nd ed. in 6 vols, 1826, i, 873. I suggest that originally *Moesia* (= *m-s*), by mutation  $m < b < p$ , was a variety of the  $p-s$  root, compare *Apsu’a*.

The Periplus of Arrian preserves the name *Psilon* for the northern branch of the estuary of the Danube, *Periplus*, paras. 32, 35, text and translation in Baschmakoff, *La Synthèse des Périples Pontiques*, 1948. Here is a derivative from Circassian *psé*, water, as in the Russian rivers, Psiol, Syl. In Strabo’s ‘Fragments’ of Book vii, 65, the Geographer records that “the Ister was once called ‘the Matoas’, that is in Greek ‘Asios’” (slimy, muddy). *Matoas* suggests *Maeotis*, which has been interpreted by L.G. Lopatinski as derived from the Adighé (Circassian) words *mé*, stench, and *iate*, bog, ooze, puddle, hence, perhaps ‘stinking ooze’. (V.P. Shilov, *Sovetskaya Arkheologia*, xiv, 1950, 110, in his useful and learned paper, ‘O rasselenii meotskikh plemen’ gives an incorrect reference n. 3, to an art. by L.G. Lopatinski in *Sbornik Materialov dlya opisaniya mestnostei plemen Kavkaza*, 1896, xxi, 2, 77, which I have been unable to trace, but the words may be checked in the same writer’s “Russko-Kabardinskii Slovar” in *Sbor. Mat.*, xii, 1891, 2, 1 (bis) - 185, *sub* ‘von’ = *mej*, ‘luzha’ = *jat’e*).



15. At the beginning of the first century A.D. the raids of the Caucasian pirates round the mouths of the Danube could still provoke the complaints of Ovid: "The Heniokhian ships have done more harm to mariners"; and the Achaei, "though they roam with larger licence in the eastern lands... allow not this shore to be safe", *Ex Ponto*, iv, 10, 25-29. Lopatinski, *Sbor. Mat.*, xii, I, 3, n. 2, identifies the Caucasian Achaei as Abkhaz. The maritime tactics of the Caucasian pirates were described by Strabo, XI, ii, 12-13. They resembled those of the Vikings at the other end of Europe, eight centuries later, and they go far to explain the range of their penetration into the fluvial lands round the Euxine. "These peoples live by robberies at sea. Their boats are slender, narrow and light, holding only about twenty-five people, though in rare cases they can hold thirty in all; the Greeks call them *kamaras*... By equipping fleets of *kamaras* and sailing sometimes against merchant vessels and sometimes against a country or even a city, they hold the mastery of the sea. And they are sometimes assisted even by those who hold the (Cimmerian) Bosphorus, the latter supplying them with mooring places, with market-places, and with means of disposing of their booty. And since, when they return to their own land, they have no anchorage, they put the *kamaras* on their shoulders and carry them to the forests where they live and where they till a poor soil. And they bring the *kamaras* down to the shore again when the time of navigation comes. And they do the same thing in the countries of others, for they are well acquainted with wooded places; and in these they first hide their *kamaras* and then they themselves wander on foot night and day for the sake of kidnapping people. But they readily offer to release their captives for ransome... Such is the life of these people". This description compares in many details with that given in the eighteenth century of the Abkhazian pirates by Wakhshut, *Description Géographique*, 408-9. For discussion of the Caucasian connotations of the word *kamar*, see Marr, *o Yazike i Istorii Abkhazov*, Moscow, 1958, 75 ff.

16. In the estuary of the Danube was the island of Peuce which seems to preserve the name, of another Caucasian maritime tribe, the Ubykh (*P'ioik'* or *Peh'*). It may be noted that from the related *peig* and *peik*, Pokorny, *IEW*, 795, traces various derivatives of the concepts 'foe', 'demon'. The English 'Puck' may, perhaps, be added to his list. (In this connection, G. Vernadsky has written me: "In Manichaeic texts, Az (same thing as Yaz) is a 'demon' (called 'the evil mother of all demons' and also a 'death demon', see R.C. Zaechner, *Zurvan*, Oxford, 1955, 166-9.) The island was sacred to Achilles and was a centre of the cult of the Dioscuri, who were connected, again, with the opposite Caucasian coast, at Dioscurias, and particularly with the Heniokhi, Strabo, XI, ii, 12. The fact that birds were said to protect and purify with their wings the temple of Achilles, *Periplus of Arrian*, para 32, recalls the duck cult of the Veneti, see Brim, "Plemennoe nazvanie 'Anti'" in *Yafeti-cheski Sbornik*, v, 1927, 23-31.

South of the Danube, tribal elements of Caucasic affinities survived in the Balkan peninsula as distinct entities into the period of the Roman empire. I will not refer here to the complexities involved in the identi-

fiction of the Paeonians, the Triballi and the Odrysi. There is, however, a group of 'pairs' clearly evident in the Caucasian and Balkan areas. From the time of Herodotus onward, these tribes were mostly located in the mountainous country to the south of the main chain of the Balkans where they had been driven by the pressures of Iranian nomads, compare Strabo for the Getic pressure on the Triballi, VII, iii, 13. There was a particular concentration in the valley of the Strymon. The names Orbeli and Iori have a Georgian connotation, while the name Diger recalls that of the older branch of the Os of the central Caucasus. The Medari, Maedi, pair with the Medwa (Midawi, Madjwa), a sub-tribe of the Abaza branch of the Abkhaz, Namitok, *Histoire des Circassiens*, 17. The Bessi and the Sinti pair again with the well-known tribes of the Cimmerian Bosphorus. For all these Balkan peoples, see Desdevises, *La Macédoine*, cited above, and Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, 1926.

The Bessi or Pessoi, and also the Phatoi or Thatoi of the inscriptions of the Cimmerian Bosphorus, have been discussed in detail by Shilov, *Sov. Arkh.*, xiv, 102 ff. He derives both names from the Circassian *ps'i* (*ps'*), water, and takes the names as descriptive of people living along river banks. The difference in the form is, perhaps, only one of dialect. Karst, *OM*, 504, first suggested that the Bessi are now represented by the Bats(ebi), a christianised stem of the Chechens living among the Georgian Tush. The name *Bats-* seems to be rather nearer to *Phat-oi* than to *Psess-oi*, but phonetically there is little difference. (Compare in IE languages, Wasser, water, voda.)

According to Lopatinski, *Sbor. Mat. Kav.*, xi, I, I, the name Sinti survived in *Shindzhishve* — the Ubykh name for the Abaza, one of the most considerable of the Circassian stocks, skilled in metallurgy and the exploitation of iron. It is interesting to note that the Balkan Sinti, and the towns of Sintia and Heraclea Sindica, were located in the vicinity of the iron mines to the north-east of the Chalchidice peninsula. Strabo, *Fragments of Book vii*, 45 (a) states that "Lemnos was first settled by the Thracians who were called Sintiai". Writing of Samos, x, 2, 17, he records that "some say that the island was called Samos, after the Saioi, the Thracians who inhabited it in early times, who also held the adjacent mainland, whether these Siaoï were the same people as the Sapaïoi or Sintoi (the poet (Homer) calls them Sintiai) or a different tribe". Strabo's distinction is confirmed by Lopatinski's indication that Sinti = *Shindzhishve* was a local name between tribes. *Sai* may be equated with *Ha-i*, *sing* (= *He-i*). *Sa-p-ai-oi* represents the Georgian enclosed plural in *-p-* or *-b-* with Greek plural suffix added. Thus, I believe that *Sa-i* = *Ha-i*, *He-i*; and *Sa-p-ai-i* = *He-n-i*, compare *Sani*. It is tempting, again, to connect the Hellenised Thasians, a mining and shipowning community, occupying the island of Thasos and mines in the mountains between the Strymon and the Nestos, with the Phateans or Thateans, neighbours of the Bessi and Sindi on the Cimmerian Bosphorus. 17. A characteristic toponym along the Caucasian coast which seems to derive from the root *psé*, water, is Phasis > Bata. (An example of the sequence of phonetic change is Colchian Phasis, Greek Bathys, med. Italian Fasso, modern Poti, compare also neighbouring Batum.) In the

sixth century B.C. Scylax of Caryander, para. 72, recorded the port of Patous on the Sintic coast of the Caucasus, Strabo, XI, xii, 14, gives Bata.

The root *psé*, water, is onomatopoeic. Compare English *piss*. According to the *New English Dictionary*, it corresponds to Old Fr. *pisser* = Provençal, *pissar*; Rhaetian, *pischar*; Italian, *pisciare*; Roumanian, *pisà*; Old Frisian, *pissia*; Welsh, *piso*: "origin uncertain". With *psé*, also, the various words for 'fish' can be connected — root *peisk*, *pisk*. For the IE derivatives, compare Pokorny, *IEW*, 796. According to Pokorny, again, the root *pet*, *pete*, *ptô* (Greek *ptâ*), has the meanings "auf etwas los- oder niederstürzen, fliegen, fallen". Hence Greek *potamos*, river, really "waterfall", *IEW*, 825-7. *Bata* would seem then to have the meaning of 'port at a river mouth', the point of fall of a river into the sea, or of a tributary into the main stream. Compare Marr, *O. Yazike... Abkhazov*, 47, note 3, Ubykh *bdā*, Abkhaz *adā*, water; also place-names Bedia, Vitse.

Cellarius, i, 1067, 1074, cites several sources for the river Bathynias or Bithyas, falling to the Melas (mod. Ergene-su), a tributary of the Hebros (Maritsa) which reaches the sea at Ainos (Enos) in Thrace. Casson, *Macedonia*, 126, found this area to be rich in mounds which he believed to belong to pre-Mycenean times. Where the Maritsa enters the sea Scylax described a town and port "and also the fortifications of the Eneans in Thrace", para. 1. Other settlements belonged to the Heni in this region: there was Phinopolis on the Euxine coast of the Thracian Chersonese, Cellarius, 1076 for refs.; and Aenyra (? Heni-uri = 'walled town of the Heni') on the island of Thasos, Herodotus, vi, 47. In Strabo's Fragments of Book vii, 51 a, we find "Aenus, a city of Thrace, also called Absynthus", recalling the Apsné.

Along the Illyrian coast, the name *Batua* or *Butua* (mod. *Budua*) is found with *Aenona*, *Onaeum*, the Colchian forms *Rhizinium*, *Olchidium*, and the Circassian form *Anapus*, for sources see Cellarius, i, 492 ff. For *Aenona*, *Onaeum*, in a Venetic context, compare Irish *oenach*, a fair or assembly at which horse races were held, *Cormac's Glossary*, 127. From this word, a number of Irish place-names are derived, Hogan's *Onomasticon Goedelicum*, 558 ff., e.g. Enagh, Nenagh. See, too, Rhys, *Inscriptions*, 319; *CDIL*, 103. The (V)eneti, were devoted to the breeding and training of horses and mules as Strabo remarked, V, i, 4-5. Compare also Pokorny, *IEW*, 51, quoting Kretschmer for Akkadian form *anûpa* = "am Wasser gelegen".

Derivatives of *bata* are common in the Venetic area in Italy, compare Cellarius, i, 505 ff. The name *Padus* (Po) resembles closely the *Sindic Patous* of Scylax. In Italy, the greatest city of the Veneti was *Batavium Antenoris* (Padova). North of the Alps, the name occurs again in *Batavium Vindellicorum* (? 'of the Veneti-Leki'), modern Passau, where the route from Venetia went north along the valleys of the Athesis and the Atagis (mod. Adige) to the river Aenos (mod. Inn). From *Batavia Vindellicorum* one route led across Germany to the Ems basin (ancient *Amisus*) and to the mouths of the Rhine. Here lay the *Insula Batavorum*, celebrated in the classical writers: "*Batavorum nobilissima gens... extrema Rhenarum, ad Oceanum et ostia pertingens*", Cellarius, i, 275. In the first century B.C., the *Batavi* lay between the maritime confederacy which

had been organised by the Veneti of the Armorican peninsula and the active Frisian communities who were themselves in touch with the Baltic Veneti. Are the Batavi to be connected with the Bessi of Macedonia and the Pssoi of the Cimmerian Bosphorus? In view of the suggestions made by scholars that Pssoi = Batsbi (sing. Batsaw), it is a tempting hypothesis.

18. There is not space here to do more than draw attention to some names which occur in the region of the lower Rhine in proximity to the Batavian area. These names appear to have Caucasian connotations. Above the Batavi, on the lower Rhine, were the Gugierni and the better known Ubii who are described in the works of Julius Caesar and Tacitus. Transferred from the right to the left bank of the Rhine by Octavian, the Ubii had a capital which they called *Aram Ubiorum*. Cellarius remarks on the unusual form of this name, i, 263. It recalls the Asianic *uri, uria*, with the meaning of a 'walled town' or fortress, as in *Arma-uria* (Armavir), *Gaziura*, capital of Cappadocia, *Isaura*, a fortress of Isauria; on the forms of *-uri, -uria*, compare lengthy note by Karst, *OM*, 419 ff. The names of another town, *Gelduba*, and of the tribe, *Gugierni*, seem to have Caucasian connotations. The *Gugierni* (? 'Gug people') were said to have formerly belonged to the *Sicambri*, Cellarius, i, 267, 269 for refs. The river name *Amisus* (Ems) has a pair in *Amisus*, a town near the mouth of the *Halys* in Cappadocia. Both names seem to be connected with *Abkhaz amšyn*, 'See, Meer', see Karst, *OM*, 610, for this derivation.

Tacitus, *Histories*, v, 25, refers to two Roman camps at *Grinnes* and *Vada* (? *Bata*). This was the territory of the *Grinnes* tribe on the right bank of the Rhine opposite *Batavorum Insula*. The name is widespread. There were *Groui* or *Gronii* on the *Minho* in Galicia, for discussion Cellarius, i, 82, 84. The root *g-r-n* appears in *Grinario*, a place on the upper Danube between the rivers *Guntia* and *Licus* in *Vindelicia* some distance to the east of *Batava-castra* at the junction of the *Aenus* with the *Danube*, Cellarius, i, 417. *Strabo*, XIII, iii, 5 record an altar of *Apollo* at *Grynium* in *Aeolia*, and see Cellarius, ii, 55, for other refs. There was a *Grunium-castrum* in *Phrygia*, Cellarius, ii, 44; and *Grinaei Scythae* near *Mount Imaeus*, *ibid*, ii, 44. There was a cape *Crunae* on the *Circassian coast* in the country of the *Toretai*, *Namitok*, *Circassiens*, 40, n. 2, citing *Pliny*, vi, 5. It was not far from *Bata* the port of the *Sinti*. Until they were dispersed by *Ukrainian Cossacks* at the end of the eighteenth century, the *Grouun*, a sub-tribe of the *Kiakh*, the principal group of the northern *Adighé*, occupied the peninsula between the bays of *Eisk* (this name *Ei-sk* is perhaps a fossil of *He-i, Heni*) and *Beisug*, which covers the southern approach to the estuary of the *Don*. I think that the *Grouun* were the last survivors of the *Grynean* name. It was very old. *Gryneus* was one of the centaurs who fought against the *Lapithae* and was killed by the horns of a stag after he had crushed to pieces *Broteus* and *Orion* with a ponderous altar. According to *Robert Graves, The Greek Myths*, Penguin, 1955, i, 361, "both *Lapiths* and *Centaurs* claimed descent from *Ixion*, an oak hero, and had a horse cult in common. They were primitive mountain tribes in Northern Greece, of whose ancient rivalry the *Hellenes* took advantage by allying themselves first with one, and then with the other.

*Centaur* and *Lapith* may be Italic words: *centuria*, 'war-band of one hundred', and *lapicidae*, 'flint-chippers'... Members of this neolithic race survived in the Arcadian mountains, and on Mount Pindus, until classical times, and vestiges of their pre-Hellenic language are to be found in modern Albanian". Something of Gryneus survived, perhaps, in the Welsh Gronow. 19. To return to the Batavi, I suggest that the forms *Apsné*, *Phasianoi*, *Batavi*, are all derivatives from the Circassian word *psé*, water, and have the sense of 'watermen'. In the form *Phasianoi*, Xenophon, *Anabasis*, iv, 6, we have the enclosed Georgian plural in the *-n-* form. *Batavi* can represent the variant with enclosed *-b-* (*Bata-b-i*, *Bats-b-i*). In Celtic the comparable form is *Morini*, neighbours between the Armorican Veneti and the Rhenish Batavi. Compare also Pomorians (for the Slavicised Wends); *Vikinger* which may be rendered as 'vik-men', 'men of the creeks'; and Irish *Lochlannach* for the Norwegians — 'men of the lochs'. (The last again may be compared with *Tubal*, *Tibareni*, 'lake-men' from Georgian *tba*, lake, for the people located in the region of the Meskhian lakes.)

Historically, the survival of 'watermen' in enclaves surrounded by older or more recently arrived populations is not unusual. Recently, T.C. Lethbridge, in *Boats and Boatmen*, has commented on the tendency of coastal communities of sailors and fishermen to avoid intermarriage with neighbouring farming communities. An example of the long-term survival of groups of 'watermen', who retained personal and topographical names, long after the original language had been forgotten, is to be noted in the enclaves of *Ostmen* in Dublin, Wexford and Waterford. These preserved their individuality for several centuries after the Viking invasions of Ireland but spoke successively the Gaelic, Norman-French and English languages. On the south-east coast of Ireland, the fishermen of Helvick, of remote Viking descent as the name of the village records, with possibly some small Algerine admixture in the seventeenth century, now remain the only natural Gaelic speakers in Co. Waterford. The inhabitants of the *Claddagh*, by Galway City, were an even more 'peculiar people' whose origins remain obscure.

## EIGENART UND BEDEUTUNG DES ALTGEORGISCHEN HADISCHI-TETRAEVANGELIUMS

Mit der Materialsammlung für ein in absehbarer Zeit im CSCO erscheinendes Glossar zum altgeorgischen Tetraevangelium und der Apostelgeschichte beschäftigt, galt unsere besondere Aufmerksamkeit dem Wortschatz und der Textgestalt des Hadischi-Tetraevangeliums. Geschrieben im Jahre 897 im Kloster von Schatberd in der georgisch-armenischen Grenzlandschaft Tao-Klardjethien, verdankt es seinen Namen dem Umstand, dass es im Dorfe Hadischi in Swanetien wieder aufgefunden wurde (auch Adysh-Codex genannt). Nach dem Urteil von A. Schanidze sind die Schatberdtexte „als Denkmäler der ältesten Periode georgischer Schriftsprache zu betrachten“ und „stellen, ungeachtet nachträglicher Umarbeitung, in ihren Grundzügen die Sprache des 4./5. Jahrhunderts dar“ (1). Auf keinen Fall sind die bereits in „Bedi Karthlisa“ (2). besprochenen Chanmetifragmente textgeschichtlich gesehen älter als das Hadischi-Tetraevangelium, das selbst noch Spuren von Chanmetilesarten und den sprachlich noch jüngeren Haemetilesarten enthält. Wie ursprüngliche Chanmetitexte später „korrigiert“ wurden, zeigt die phototypische Ausgabe des Grazer Sinailektionars (3), wo die Chanmetipräfixe entweder ganz (bzw. halb) ausradiert wurden oder auch „versehentlich“ stehen blieben (4).

Aus der Fülle der Hadischi-Sonderlesarten sollen hier wegen Raum Mangels nur die wichtigsten aus dem *Johannesevangelium* (5) herausgestellt werden. Wir wollen mit auffallenden Uebersetzungsfreiheiten beginnen und dabei zusehen, ob sie nicht etwa auf ein armenische oder gar syrische Vorlage zurückzuführen sind. Dann werden wir uns bemühen, reine Armenisten zu ermitteln, um schliesslich zum wichtigsten Ergebnis unserer Untersuchungen vorzustossen, nämlich, dass auch eine altarmenische Zwischenschicht unverkennbar zu einer altsyrischen Textgestalt zurückführt.

### 1. UEBERSETZUNGSFREIHEITEN.

Schon auf den ersten Blick zeigt sich, dass das Hadischi-Tetraevangelium ein sehr eigenwilliger Zeuge ist. Schauen wir uns zunächst einmal Lesarten aus dem Johannesevangelium an, die bei Op und Tb (5) nicht zu finden sind und auch sonst nicht bezeugt werden :

7,37 statt in novissimo autem die (6) : *in-termino* (= *in fine*) *in-illo* die. — 9,21 + 23 statt *actatem habet : exconsummatus est.* — 12,25 statt *in vitam aeternam custodiet eam :* *in - vitam illam aeternam hereditabit illud* (scil. *caput = semetipsum*). — 13,11 statt *tradentem eum : qui* (= *quis*) *ad-tradendum ibat* (= *iret*) *illum.* — 13,17 statt *beati eritis : beatiores* (oder

beatissimi) eritis, vielleicht im Anklang an maior (Vers 16). — 16,2 statt obsequium praestare Deo : sicut ministratorium coram Deo. — 16,6 statt sed quia haec : hoc autem adhuc (= quidem); Op Tb dagegen : sed hoc cum. Die Lösung der Diskrepanz liegt wohl darin, dass unser Hadischi-Evangelium ga (adhuc) statt ra(J) (cum) gelesen hat. — 16,32 statt venit hora der seltsame Plural : venient tempora (= horae). — Auffällig ist auch der Tempuswechsel 17,18 statt misi : emittam (emitto Op Tb). — 12,24 scheint ein Uebersetzungsfehler aus dem Griechischen vorzuliegen, also eine Uebersetzung des ursprünglichen (von griech. Einfluss freien) Textes : Statt dilexisti me steht dilexi ego (agapesas statt egapesas ?). — 18,21 statt interrogas : interrogatis. — 19,11 statt peccatum : culpam. — 20,9 statt nondum enim noverant : quia nondum cognitor fuit. — 20,11 statt abierunt ergo iterum ad semetipsos discipuli : congregati-sunt in-unum deinde (= iterum) discipuli illi. — 20,15 statt posuisti eum : collocaverunt (= posuerunt). — 21,3 statt prendiderunt nihil : nec unum prendiderunt.

Dabei bleibt es aber nicht. Eine Reihe von Stellen sind durch Zusätze oder Verdoppelungen gekennzeichnet. Wir bringen zunächst die Zusätze im Johannesevangelium : 8,19 statt si me sciretis : si me noveritis quis scit ; vielleicht dient dieser Zusatz zur Uebersetzung von armen. therevs (forsitan). — 10,10 statt fur non venit : fur ad - aliud non veniet. — 11,57 statt nuntiabit : nobis - nuntiet. — 13,33 statt sicut dixi : sicut dixi + ego. Freilich ist im folgenden Vers 34 ein weiteres + ego (dilexi + ego) in der syrischen und armenischen Version bezeugt ! — 18,35 statt tradiderunt te mihi : mihi - commendaverunt (=tradiderunt) te + in - manus meas. — Zweimal erscheint auch eine eigenartige und unbelegte Verdoppelung : 18,15 statt et introivit cum Iesu in atrium : intravit cum Iesu, intravit in - aulam illam. — 20,19 statt et portae erant clausae ubi erant discipuli propter metum Iudaeorum, venit Iesus : intravit Iesus in - portas clausas, ubi congregati fuerunt discipuli propter timorem Iudaeorum, venit Iesus.

Am interessantesten sind bei den Uebersetzungsfreiheiten ausgesprochene Altertümlichkeiten : 8,20 statt in gazophylacio : in domo valoris klingt recht unbeholfen. Die folgenden Stellen sind noch bedeutsamer : 8,33 statt liberi eritis : capitibus (= sui) domini fietis, aber Vers 36 liberi eritis (also überarbeitet nach dem griech. Text !), während Op wenigstens hier domini uns erhalten hat. — 11,48 statt et venient Romani : et venient Graeci (auch Op Tb) versetzt uns in die Zeit des oströmischen (griechischen) Reiches. — 12,7 statt in diem sepulturae meae : in - diem illum propter mortualis (= mortui) - convestiendum meum d.h. „wegen meiner Totenbekleidung.“ Das griech. entaphiasmos „Bestattung,“ von Tb und Op. mit sepultura bzw. sepelire wiedergegeben, wird also im Hadischi-Tetraevangelium ganz eigenartig als „Herrichtung und Einwickelung des Toten“ aufgefasst (ähnlich Markus 14,8 „Totenkleid“). Für das griech. entaphiazein „bestatten“ gebraucht Hadischi Johannes 19,40 cura - afficere mortuales (= mortuos) d.h. „die Toten (oder „die Totenstätte“), besorgen,“ Matthäus 26,12 dagegen das Substantiv „Totenbekleidung, Totengewand.“ — 19,29 statt hyssopo circumponentes : et florem collocaverunt (= imposuerunt), während die späteren Georgier usupi oder usopi als Lehnwort bringen genau wie die Armenier (zopaj) und die syrische Peschittha d.h. Vulgata (zupa), während

die Altsyrrer (7) hier eine Lücke aufweisen. Wir haben hier einen typischen Fall alter Uebersetzungstechnik vor uns : Zunächst versucht man den Fremdausdruck in die eigene Sprache zu übersetzen und erzielt nur eine ungenaue Wiedergabe ; die Späteren gehen dieses vergebliche Unterfangen auf und übernehmen einfach den Fremdausdruck als Lehnwort.

Noch sind wir nicht am Ende. Es gibt auch eine Reihe von Uebersetzungsfreiheiten, die in Wirklichkeit keine sind, sondern schon mehr oder weniger deutlich auf die syrisch - armenische Vorlage hinweisen :

So steht 7,38 statt *aquae vivae* der Plural *aquarum vivarum* ; das erinnert sehr an die armenische Vulgata (8) : *aquarum vivacitatis*, aber auch an das syr. *maja*, das nur im Plural vorkommt. — Die gleiche Situation ergibt sich aus 8,46 statt *de peccato* : *propter peccata* (= *de peccatis*) : Im Armenischen ist *peccatum plurale tantum* ; aber der Plural wäre auch aus Verlesung des syrischen Textes verständlich, wo *peccatum* und *peccata* zufällig die gleichen Konsonanten haben. — 13,38 kann die Auslassung von *donec* (griech. *heos hu „bis dass“*) auf die syrische Vorlage zurückgeführt werden : Der Sinaisyrrer (*sys*) liest im Gegensatz zur Peschittha (*sy*) ein einfaches *de* („dass“), das auch im Sinne von griech. *hoti* als Doppelpunkt aufgefasst werden kann. — Wenn 14,5 statt *possumus viam scire* : *viam illam sciemus* erscheint, so erinnert das in etwa an die Wendung des arabischen Diatessarons (9) : *erit nobis via ad hoc cognoscendum*. — 18,11 kann der seltsame Vokativ *Pater (mamao)* aus syrischem *abi* (*Pater meus*) entstanden sein, das auch als Vokativ (*Pater mi* oder bloss *Pater*) Verwendung findet. — 18,26 statt *unus ex servis pontificis* : *unus sacerdotum-magistri servus* ; hier kann eine Verwechslung von syr. *men* (*ex*) mit *man* (*quis*) vorliegen, das in einem unvokalisierten syrischen Text beides durch *mn* wiedergegeben wird. — 19,19 könnte das sonderbare *in-tabella* (= *in titulo*) statt *titulum* aus einer Doppellesung des Anfangsbuchstabens (1) des syr. Wortes *lelucha* (*tabella*) entstanden sein. — 20,27 steht statt (*in*) *Fer digitum tuums huc* vielmehr : *infer digitos tuos et me-attinge hic* ; das ähnelt dem Wortlaut der armenischen Vulgata : *infer digitos tuos et iace huc*. — 21,19 lesen wir endlich statt *significans* die erweiterte Wendung : *quia edocebat*. Hier könnte eine Fehlübertragung von syr. *de* vorliegen, das kausale Bedeutung (*quia*) haben kann, hier aber bei nachfolgendem Imperfekt finalem Sinn hat : *ut ostenderet*.

## 2. ARMENISMEN.

Unser Hadischi-Tetraevangelium hat auch von der armenischen Zwischenschicht, die ihr das ursprünglich altsyrische Original mehr oder weniger gut vermittelt hat, manche charakteristischen Züge behalten, zum Teil sogar in Gestalt von armenischen Lehnworten.

Im Johannesevangelium kommen folgende Belege vor : 1,40 statt *sequantur illum* (*Op Tb*) : *secuti - sunt vestigia eius* ; das ist armenischer Bibeltext (8), der aber auf die syrische Wendung *ierunt post eum* (*Peschittha* ; die Altsyrrer lassen diese Partie aus) zurückgeht und damit seinen Eigenwert verliert. — 2,8 + 9 haben wir eine komplizierte und teilweise armenisch infizierte Wiedergabe von griech. „*architriklinos*“ vor uns. 2,8 bietet das Hadischi-Tetraevangelium statt *architriclino* die Doppelübersetzung : *panis domino* (ursprünglicher Uebersetzungsversuch !) *et principi huius templi*



(georg. tadzari = aedes), die wörtliche Wiedergabe von tatschara - petid der armenischen Bibel. Panis domino steht auch bei Op und Tb, aber allein, ohne den mit et eingeleiteten Zusatz aus der armenischen Tradition : *principi huius templi* (= aedis). Nun zum Einzelnen : Das georg. puri „Brot“ wird in den Evangelien in vielfältiger Bedeutung verwendet. So steht es Lukas 20,46 (auch Op Tb) für griech. deipnon „Mahl“ sowie Lukas 5,29 (auch Op Tb) für griech. doche „Gastmahl“, ferner in *Zusammensetzungen* 1) als „Brotessen“ für griech. deipnon Markus 12,39 (nur Op Tb) und 2) als „Brotgemeinschaft“ für griech. symposion „Trinkgelage, Tischgesellschaft“ Markus 6,39 (nur Op Tb) sowie für griech. klisia „Liegen bei Tisch, Tischgemeinschaft“ Lukas 9,14 (auch Op Tb). Neben diese alte echt georgische Uebersetzung „Brother“ trat dann (nur beim Hadischi-Tetraevangelium, anfänglich nur als Glosse ?) das anscheinend ebenso echt armenische „princeps huius aedis.“ Aber auch diese armenische Wendung kann ihren syrischen Ursprung nicht ganz verleugnen ; liest doch noch heute die Peschittha (die Altsyrer *sys syc* haben eine Lücke !) für *architriclinus* : *caput* (= *princeps*) *accubitus* (= *convivii*) ! In Vers 9<sup>a</sup> ist das armenische *tatscharapetn* bei Hadischi vollends zum Siege gekommen : „princeps *ille*“ (armenisches - n) ohne aedis, während Op und Tb ihrer heimischen Tradition treu bleiben : „panis dominus.“ Vers 9<sup>b</sup> finden wir dann bei Hadischi ganz emphatisch als wortwörtliche Uebersetzung von armen. *tatscharapetn* : „princeps *ille illius templi* (= aedis)“, während Op Tb getreulich wieder „panis dominus“ bringen und somit hier einmal die ältere Textform haben ! — 2,15 *nummulariorum* (griech. *ton kollybiston*) : *seminis* - *venditorum* ist wie an der Parallelstelle Matthäus 21,12 (bei Markus 11,15 ist Hadischi unlesbar) eine nur aus dem armen. *hatawatschar* verständliche Fehlübersetzung (10). Der georgische Uebersetzer hat bei armen. „hat“ (*hata* - *watschar* Geldverkäufer, Geldwechsler) „Stück“ unglücklicherweise auf die an unserer Stelle nicht zutreffende Nebenbedeutung „granum“ (Korn, Samenkorn) zurückgegriffen. — 7,49 erscheint statt *sed turba haec* (nur) bei Hadischi : *illa autem turba agitata*, mit Ausnahme von *autem* (armenisch : *sed*) eine wörtliche Wiedergabe des armenischen Bibeltextes. Dabei ist georg. *ambocheba tumultuatio* = *turba* armen. Lehnwort (arm. *amboch*) (11). — 8,31 statt *vere discipuli* : *veri discipuli*, nur durch das Armenische bedingt, wo (wie an dieser Stelle) die Nominativform des Adjectivis (ohne Pluralaffix) auch als Adverb gebraucht werden kann. — 8,57 statt *quinquaginta annos nondum habes* : *quinquaginta anni nondum sunt tui* (= *tibi*) entspricht wortwörtlich der armenischen Vulgata. — 9,22 statt *quis peccavit : cuius culpa est* ist ebenso wie 9,3 statt *neque hic peccavit : non istius culpa est* einfach ins Georgische übersetzter armenischer Bibeltext ! — 9,41 statt *peccatum vestrum manet : peccatum vestrum vobiscum confirmatum est* (Op Tb *peccata vestra manent*) ist ein typisches Beispiel armenischen und schliesslich doch syrischen Einflusses : Die Zohrabbibel liest fast genau wie Hadischi : *peccatum vestrum in vobis confirmatum est* ; *confirmatum est* entspricht aber wieder syrischem *qajama* (h) *i* (*stabilis est*), während der Sinaisyrer den Plural hat : *peccata vestra stabilia sunt* (12). — 11,6 statt *tunc quidem mansit in quo erat loco : locumprehendit* (= *cepit*) *ibi ubi* (Hadischi) = *locum tenuit* (= *cepit*) *ibi*(dem) *ubi* (Zohrabbibel). Die Aus-

lassung von tunc quidem hat schon der Sinaisyrer (sys) und die Peschittha (syp), und so ist sie durch den Armenier in die gesamte georgische Bibel (auch Op Tb usw.) übergegangen. Was aber noch wichtiger ist, auch die merkwürdige Uebersetzung von „manere,“ mit „locum capere“ geht auf die syrische Vorlage zurück, und zwar bringt sys : mansit super *locum* und syp : prestitit (= mansit) in *loco* (13). — 11,31 statt cito surrexit : surrexit *cito cito* entspricht in Stellung und Form der armenischen Bibel ; durch cito cito versucht das Hadischi-Tetraevangelium (und nicht nur hier !) das armenische wagh-waghaki genauer wiederzugeben (14). — 11,38 spelunca + *una* und saxum + *unum* ist, obgleich sprachlich durchaus möglich, im Syrischen nicht zu belegen, findet sich aber in der armenischen Vulgata ; ebenso ist 11,54 in civitatem + *unam* nur durch den Armenier bezeugt. — 11,55 erscheint für „Pascha“ das armenische Lehnwort *zatic*, ebenso 18,28 und 19,14, während 18,39 für „in Pascha“ ganz abweichend *in - die - festo* auftaucht. — 13,15 lesen wir wieder exemplum + *unum* wie in der armenischen Bibel, dagegen nicht bei den Syrern. — 13,18 statt levavit contra me calcaneum meum : ille peregit (= *confecit*) *mecum vaniloquentiam* (= *fraudem*) entspricht wörtlich dem armenischen Bibeltext : fecit mihi fraudem. Dieses Psalmenzitat wird bei den Syrern nicht an unserer Johannesstelle, wohl aber von der Peschittha im Psalmenbuch (40,10) mit den Worten beschlossen : multum fraudavit me (15). — 12,23 lässt das Hadischi-Tetraevangelium mit dem Armenier gegen die Syrer *in sinu* aus, ebenso 13,26 Simonis. — 14,1 + 27 erscheint wie in der armenischen Bibel der Plural corda. — 15,4 + 5 + 7 + 9 kommt noch einmal (vgl. 9,41) das ganze Problem der Uebersetzung von griech. *menein* zur Sprache. 15,4<sup>a</sup> steht auch im Hadischi-Text *manete*, im Armenischen aber *state* und bei den Syrern *permanete* (qeva). — 15,4<sup>b</sup> finden wir statt manserit : *confirmatus* est (= sit), d.h. wörtwörtlich Zohrabtext gegen Peschittha (permanere) ; der Sinaisyrer gebraucht aber das Verb sam : ponere (= constituere) ! 15,4<sup>c</sup> erscheint statt manseritis : confirmati eritis (= Zohrabibel) gegen Peschittha (permanebitis) ; sys hat ein anderes Versende. 15,5 hat das Hadischi-Evangelium statt qui manet : qui *confirmatus* erit (= Armenier), dagegen die Peschittha permanere und der Sinaisyrer esse. 15,7 hingegen steht statt manseritis... manserint : *permanseritis... permanserint* (Hadischi), während der Armenier stare bringt, die Syrer aber *permanere*. Und schliesslich 15,9 hat unser Tetraevangelium stat manete : *firmiter manete* wie die armenische Vulgata ; die Syrer bringen auch hier unverändert manete (qeva). Bei der Uebertragung von „bleiben“ ist somit der armenische Einfluss durchaus nicht einheitlich und eindeutig sui generis, sondern vielfach von der syrischen Ueberlieferung her bestimmt. — 16,21 entspricht tristitia est ei statt tristitiam habet genau dem Wortlaut der armenischen Bibel, die freilich von dem unpersönlichen syrischen „doluit ei“ abhängig sein kann. — 17,11 statt Pater sancte, serva eos : Pater, sanctos percustodi hos ist keine Uebersetzungsfreiheit des Hadischi-Evangeliums. Die armenische Tradition ist nach dem Zeugnis der Zohrabibel in diesem Vers nicht einheitlich : Mehrere Handschriften, darunter auch die für Zohrabs Ausgabe massgebliche, haben die Interpunktion : Pater, sanctos (armen. surb) serva eos, die meisten allerdings : Pater sancte (unverändert surb !), serva eos (16). Mit dem Zusatz sicut nos + *unum*

*sumus* am Versende steht unser altgeorgischer Zeuge wieder an der Seite des Armeniers gegen die Peschittha, während der Sinaisyrer den Vers schon mit der ersten Hälfte (in nomine meo) schliesst. — 18,25 statt erat stans : stetit + *ibi* ist ein nur vom Armenier bezeugtes Plus. — 18,33 statt intravit ergo iterum in praetorium Pilatus : intravit secundo in-templa (= aedes) illa Pilatus bringt uns wieder genauen armenischen Text gegen die Peschittha (die Altsyrer haben hier eine Lücke). — 18,35 haben wir statt vultis ergo dimittam : vultis *ut* (di)mittam wieder nur mit dem Armenier gegen den Syrer (syp). — 19,1 begegnet uns statt tunc : in-illo tempore, eine sklavische Uebersetzung des armenischen Aequivalents für tunc ! — 19,14 hat unser Tetraevangelium ausschliesslich mit dem Armenier die Erweiterung : ecce rex vester *ad* - vos (= vobis). — 19,15 statt illi autem clamabant : *et* illi clamabant ist Zohrabtext gegen die Peschittha. — 19,26 statt stantem : *quia* stetit (ut-) propinquus zur Bezeichnung des griech. *parhestota* ist wieder typisch armenisch gegen syp (syp fehlt). — 19,30 acetum *una* - *cum* *felle* und ebenso die Wendung *omne* consummatum est bringen unser Hadischievangelium wieder an die Seite des Armeniers gegen die Peschittha bei gleichzeitigem Fehlen der Altsyrer (17). — Dasselbe gilt von 19,39 : statt mixturam myrrhae et aloes : myrrham *permixtam una* - *cum* *aloe* (haloj) = arm gegen syp. — 20,7 statt sudarium (die anderen Georgier sudari) hat allein Hadischi das armenische Lehnwort *warschamak* (18). — 20,15 lesen wir statt illa existimans : illa *sic* existimans mit der armenischen Ueberlieferung gegen die syrische. — 20,20 + 25 bringt unser Tetraevangelium (aber nicht 19,34) mit der Zohrabibbel gegen den Sinaisyrer und die Peschittha den Plural *latera* statt *latus* (19). — Die gleiche Zeugenlage haben wir 20,29 : für griech. *pisteusantes* *credent* statt *crediderunt* = arm gegen sys, syp. — 20,31 statt *vitam* habeatis : *vitam recipiatis*. Die Wiedergabe von *habere* mit „*recipere*“ (schon 6,47) oder mit „*accipere*“ (z.B. 3,15 ; 5,24 ; 6,40) ist typisch armenisch (= endunim der Zohrabibbel) (20). — 21,17 statt *tu scis quia* amo te : *tu omne* agnoscis *et quia* amo te ist wieder wortwörtlich armenischer Bibeltext gegen das Zeugnis der Syrer. — 21,20 lässt wiederum nur das Hadischi-Tetraevangelium *in cena* aus mit dem Armenier gegen die beiden Syrer (sys, syp).

Zusammenfassend lässt sich sagen : Während bei dem Grossteil der Stellen auch durch das armenische Sprachkleid die syrische Unterschicht nicht ganz überdeckt werden kann, wird etwa vom 17. Kapitel des Johannes-evangeliums an gleichzeitig die Uebereinstimmung mit dem armenischen Vulgatatext derartig stark, dass wir hier unbedingt eine eingehendere Revidierung nach der armenischen Vulgata annehmen müssen ; freilich sind davon noch manche altsyrische Lesarten verschont geblieben, wie es sich im jetzt folgenden Abschnitt zeigen wird.

### 3. ALTSYRISCHE TEXTTRADITION.

Das wichtigste Ergebnis, das zugleich noch deutlicher die unauflöbliche Verflechtung der altarmenischen mit der syrischen Textüberlieferung dartut, steht noch aus. Wieder beschränken wir uns auf Belege aus dem Johannes-evangelium ; Stellen aus den Synoptiken würden unser Bild nur abrunden, aber keinesfalls wesentlich verändern. Für die syrischen Versionen kommt

von den beiden Altsyren (Curetonianus und Sinaiticus) mit einer einzigen Ausnahme gleich zu Anfang praktisch nur der Sinaisyrer (sys) in Frage. Lassen wir nun die einzelnen Stellen selbst zu uns reden :

4,46 statt *quidam regulus : regalis - famulus unus = syc* (sys fehlt !), syp, arm.

8,21 statt *dixit ergo iterum eis ego vado : dixit illis ego sum Iesus ego abeo* ist nur erklärbar durch ein Missverständnis bei der Uebertragung aus dem syrischen Original : sys syp lesen nämlich : *Dicit (dicens) illis iterum Iesus ego vadens ego ;* ego wurde in echt semitischem Sinne als Kopula aufgefasst : *ego sum Iesus.*

8,41 statt *unum patrem habemus Deum : unus est Pater noster Deus* ist zwar armenischer Bibeltext, entspricht aber dem Wortlaut des Sinaisyrers : *unus est Pater nobis Deus* und (nur in etwa) der Peschittha : *unus Pater est nobis Deus.*

9,1 *hominem + unum = sys + arm* gegen syp !

11,12 statt *salvus erit : vivet* (auch Op Tb) = sys gegen syp, arm !

13,30 statt *exivit continuo erat autem nox : exivit foras et fuit nox.* Die armenische Vulgata liest : *exivit foras continuo, et erat nox ;* *foras* und gleichzeitige Auslassung von *continuo* stammen aber aus dem syrischen Archetyp, wie sys und syp bezeugen !

13,34 *dilexi + ego = sys, syp, arm.*

15,16 statt *fructum afferatis : fructus-proferentes (= fructiferi) sitis = arm* aus sys (gegen syp !) *afferentes fructus !*

18,4 statt *sciens : ut vidit* (Verlesung aus griech. *eidos (idos) in idon*) = sys + arm gegen syp !

18,17 statt *non sum* einfach *non = sys + syp* gegen arm !

18,29 statt *exivit ergo Pilatus foras ad-eos : prodivit ad-eos Pilatus* quoque entspricht mehr sys : *et exivit Pilatus ad eos* (während syp bereits liest : *exivit autem Pilatus foras ad eos*) als arm : *exivit ad eos Pilatus foras.*

18,37 statt *veritati : propter veritatem (= de veritate) = syp* (sys fehlt) gegen arm.

19,12 statt *contradicit Caesari : hostis (= adversarius) est ille Caesaris = syp* (sys fehlt) + arm.

20,1 statt *cum adhuc tenebrae essent : quia mane crepusculum - matutinum tantum ;* die Auslassung von *essent* (griech. *uses*) wird von sys + syp + arm gegen die etwas jüngeren griechischen Zeugen (Op, Tb, georg. Sinai-*lektionai*) vertreten.

20,6 statt *posita : quia posita - sunt.* Der Sinaisyrer lässt *posita* ganz aus, die Peschittha liest : *dum posita - sunt* und die Zohrabibel : *quia sunt ibi (!).*

20,12 statt *sedentes : quia sederunt = syp + arm* (sys : *dum sedent*).

20,17 statt *vade autem : sed vade = sys + arm* gegen syp !

20,18 statt *annuntians : et evangelizat* (noch besser Tb : *et evangelizavit*) = syp gegen sys + arm.

20,19 + 21 + 26 erscheint statt *pax vobis* regelmässig *pax vobiscum = sys + syp + arm.*

20,23 statt *remittantur eis : (re)mittentur (= remittantur) peccata eorum*



nur verständlich aus einer syr. Vorlage, die wie sys die Wortfolge *remittetis peccata eorum remittentur* (ohne Interpunktion!).

20,31 statt *haec autem scripta sunt : quantum autem descriptum est* (= *quaecumque autem scripta sunt*) ist nur aus einem syrischen Original verständlich ; sys liest : *haec autem quae scripta sunt* und *syp : etiam haec autem quae scripta sunt* (gegen arm!).

21,7 statt *misit : cecidit* = sys gegen *syp + arm*.

21,8 + 9 + 11 steht jedesmal statt „terra“ das in altsyrischer Uebersetzung (sys + arm gegen *syp*) bezeugte „arida.“

21,13 statt *venit Iesus et accepit panem : recepit panem illum Iesus* = sys et accepit Iesus panem (Auslassung von *venit*!) gegen *syp + arm*.

21,14 statt *expergefactus* (griech. egertheis) : *ex - quo* (seitdem) *surrexit* = sys (*postquam surrexit*) gegen *syp* (*cum surrexisset*) und *arm* (*expergefactus*).

21,18 statt *cum esses iunior : quia dum puer fuisti* = sys + *syp + arm*.

21,20 statt *sequentem : quia sequebatur* = *syp + arm* (*quia ibat post eum*) und *sys* (*dum ibat post eum*).

21,23 statt *exiit ergo : et egressum - est* = sys + *syp + arm*.

21,25 statt *nec ipsum arbitror mundum capturum esse : non mundus haec cepisset ; arbitror* wird also ganz (gegen *syp, arm*) ausgelassen : Der Sinaisyrer (sys) liest ganz ähnlich wie unser Hadischitext : *mundus non comprehenderet haec* !

Bedi Karthlisa, le destin de la Géorgie ! War es nicht auch die „Bestimmung Georgiens,“ der neutestamentlichen Textkritik einen so überaus wertvollen Zeugen für die Geschichte der syrisch-armenischen Evangelienübersetzung in der Abgeschlossenheit der heimatlichen Gebirgslandschaft uns bis heute zu erhalten in der Gestalt des Hadischi-Tetraevangeliums ? An den altgeorgischen Evangelientexten kann heute kein Bibelwissenschaftler mehr achtlos vorübergehen !

Joseph MOLITOR.

#### ANMERKUNGEN

- (1) Zitiert nach M. Tarnischwili, Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Rom 1955), S. 318.
- (2) N° 26-27 (N.S.), 1957, S. 23-26.
- (3) Herausgegeben von A. Schanidze (Tiflis 1945), 54 Blätter.
- (4) Vgl. J. Molitor, Monumenta Iberica antiquiora, CSCO, vol. 166 (Subsidia 10), Louvain 1956, S. XV.
- (5) Herausgegeben von R.P. Blake und M. Brière = PO 26,4 (Paris 1950). Die Ausgabe bietet den Volltext des Hadischi-Tetraevangeliums, während im Apparate die Varianten der auch textgeschichtlich etwas jüngeren Tetraevangelien von Opiza (= Op) und Thethi (= Tb) verzeichnet sind.
- (6) Aus technischen Gründen bringen wir statt des griech. Textes eine wortwörtliche lateinische Uebersetzung, die sich möglichst an die Vulgata anschliesst.
- (7) Die altsyrischen Evangelien werden zitiert nach A. Smith Lewis, Old Syriac Gospels (London 1910) ; diese Ausgabe bringt im Volltext den Sinaisyrer (Sinaiticus = sys)

und im Apparat den Curetonianus (= syc). — Der Text der syrischen Vulgata (Peschittha = syp) wird entnommen der Ausgabe der Bibelgesellschaft, *The New Testament in Syriac* (London 1905-1920), die ihrerseits ein Abdruck der Edition von G. Gwilliam, Oxford 1901 (Clarendon Press) ist.

- (8) Die armenische Vulgata wird zitiert nach J. Zohrab, *Die Hl. Schrift des Alten und Neuen Testamentes I-IV* (Venedig 1805).
- (9) Ed. Ciasca (Rom 1888), zitiert nach A. Smith Lewis a.a.o. S. 252.
- (10) Vgl. St. Lyonnet, *Les origines de la version arménienne et le Diatessaron = Biblia et Orientalia* 13 (Rom 1950), S. 149.
- (11) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 155.
- (12) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 137/38, wo in einer Tabelle die Wiedergabe von griech. menein (manere) im Johannesevangelium durch das Hadischi-Evangelium, durch die Zohrabbibel und durch die Syrer dargestellt ist.
- (13) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 156, 158, 163.
- (14) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 152.
- (15) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 156/57.
- (16) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 157.
- (17) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 241.
- (18) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 163.
- (19) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 214/15.
- (20) Vgl. St. Lyonnet, a.a.O., S. 167.

# SKANDINAVIER UND GEORGIER AUF DER PONTISCH-BALTISCHEN LANDBRUECKE.

von

ALEXANDER NIKURADSE

## Inhalt :

1. *Zur Problemstellung.*
2. *Griechen und Georgier am Pontus Euxinus und auf der pontish-baltischen Landbrücke.*
3. *Skandinavier um Suevicum mare und auf der pontisch-baltischen Landbrücke.*
4. *Goten auf der pontisch-baltischen Landbrücke und am Pontus Euxinus.*
5. *Schweden auf der pontisch-baltischen Landbrücke.*
6. *Georgien bzw. Kaukasien in der nordischen Saga.*
7. *Schlussbemerkungen.*
8. *Quellenverzeichnis.*

### 1. *Zur Problemstellung.*

Die vorangegangene Untersuchung „Zur Frage der georgischen Baukunst im europäischen Osten im Mittelalter“ (1) versuchte die georgische Kunstbewegung im Osten Europas bis in die nördlichen Gegenden hinein aufzuzeigen. Zur Unterstützung des Gedankens, dass es sich dabei um kein für sich isoliertes historisches Geschehen handelt, wurden einige Funde der georgischen Münzen im europäischen Osten und Norden als Spuren der Wirtschaftsbewegung zwischen den mittelalterlichen Königreich Georgien und den entferntesten Gegenden Nordeuropas angeführt. Wir haben dabei erkannt, dass diese Wirtschaftsbewegung die Gegenden : Osteuropa (Ukraine, Russland, Weissruthenien, Baltische Länder), Nord-Deutschland, Skandinavien, England, Irland erfasst haben dürften.

Diese Bewegung kann naturgemäss keine einseitige gewesen sein, denn es musste ja ein Warenaustausch stattgefunden haben. Den Waren-Strömen in einer oder anderen Richtung folgten sicherlich politische und kulturelle Bestrebungen und Bewegungen. Verfolgte die vorangegangene Arbeit die von Georgien, d.h. vom Kaukasus und Schwarzen Meer ausgehenden und nach dem Norden Europas hin gerichteten kulturellen und wirtschaftlichen Bewegungen, so soll diese Adhandlung ähnliche Bewegungen in umgekehrter Richtung, d.h. die vom Norden, insbesondere vom Suevicum mare

(Ostsee) ausgehenden und zum Pontus Euxinus insbesondere nach Kolchis-Iberien (Georgien) strebenden, ins Auge fassen. Es soll von vornherein hervorgehoben werden, dass die von Skandinavien getragene und nach Osteuropa und zum Schwarzen Meer hinstrebende Bewegung bereits in frühen Zeiten des Altertums feststellbar ist, eine Bewegung die sich bis zur neueren Zeit verfolgen lässt. Wir denken an die Ausbreitung von Bernstein, dann aber die der Goten von Skandinavien bis zum Kaukasus, an die Gründung des Gross-Gotenreiches, welches aus den Gegenden Kaukasiens und der Krim ausgehend bis in die nördlichen Gegenden Osteuropas ausgebaut wurde. Das Reich erstreckte sich vom Schwarzen Meer bis zur Ostsee. Zwar wurde das Reich durch die Hunnen zerstört und die gotische Macht zum Rückzug nach dem Westen gezwungen, aber ein nicht unbedeutender Teil der Goten blieb hier zurück, wenn auch unter der hunnischen Herrschaft. Man denke an die Krim- und Kaukasus-Goten, die sich viele Jahrhunderte hindurch behauptet hatten.

Wir denken aber auch an die Bewegung, die als schwedische oder Warjäger-Bewegung bezeichnet wird und die sich auf der pontisch-baltischen Landbrücke im Mittelalter befruchtend und lebensgestaltend ausgewirkt hatte. Es erhebt sich die Frage, ob und welche Spuren diese politische, wirtschaftliche und nicht zuletzt kulturelle Kommunikation zwischen dem Norden und dem südlichen Ost-Europa in der nordischen Saga hinterlassen hat, Spuren, die auf Georgien und Kaukasien Bezug nehmen. Dieses umfangreiche Thema soll hier nur auf einige wenige Punkte beschränkt bleiben.

Die Ausführung dieses Vorhabens legt nahe zuerst auf die Stellung Kolchis (West-Georgien) im Schwarzen Meer im Altertum und auf seine Beziehung zu den Griechen einzugehen. Hierbei erscheinen kolchische Bestrebungen an der Nordküste des Schwarzen Meeres von besonderem Wert, von wo aus die Kommunikation zwischen den Kolchern und Skandinavien intensiv gestaltet werden konnte.

Beleuchtet dieser erste Abschnitt in Kürze die Kolcher und Griechen im nördlichen Pontus Euxinus und auf der pontisch-baltischen Landbrücke (für das Mittelalter denke man an den vorangegangenen Aufsatz), so sollen die nächsten Abschnitte ausführlicher das Wirken der Skandinavier um Suevicum mare und auf der pontisch-baltischen Landbrücke darstellen.

Diese Darlegungen machen verständlich, dass die Ansicht und Absicht nicht ohne weiteres von der Hand zu weisen wäre, in der nordischen Saga Spuren von Kaukasien und speziell auch von Georgien zu suchen. Der letzte Abschnitt bringt einen Versuch hierfür. Er dürfte eventuell als Anregung für Spezial-Forscher dienen.

## *2. Griechen und Georgier am Pontus Euxinus und auf der pontisch-baltischen Landbrücke.*

Die Beziehungen zwischen Griechenland und Kolchis sind uralt. Seit frühester Zeit war die kolchische Entwicklung mit der griechischen eng verflochten. Das Schwarzmeerbecken war der Raum, in dem die Bestrebungen der Griechen und Kolcher ineinandergriffen.

Die kolchischen Stämme schoben sich an der Südküste des Schwarzen Meeres weit nach dem Westen vor und umfassten Gegenden, die westlicher



als Sinope lagen. Auf der anderen Seite, im Nordgebiet des Schwarzen Meeres, reichten ihre Machtbestrebungen bis nach der Krim hin. Griechische Ueberlieferungen besagen, dass die Kolcher auf der Krim die Monarchie Panticapaea mit kolchischer Dynastie gründeten (2). Wie weit die Kolcher die vom Norden her in das Schwarze Meer mündenden Flüsse aufwärts gedungen sind, lässt sich nicht genau feststellen. Zieht man jedoch die beherrschende Stellung der Krim hinsichtlich aller zum Schwarzen Meer vom Norden her kommenden Verbindungen in Betracht, so leuchtet einem ein, dass die Gründung dieser Monarchie für Kolchis nur den Zweck haben konnte, sich Anschlussstellen für die Beziehungen zu Nord- und Osteuropa zu sichern (3).

Wir wollen einen Blick auf diese Anschlussmöglichkeiten für die Beziehungen zu Nord- und Osteuropa werfen. Bei der Gründung des Regnum Bosporanum handelte es sich um ein Staatswesen auf den beiden Ufern der Meerenge des kimmerischen Bosporus (heute Meerenge von Kertsch) um einen Krim-kaukasischen Staat. Im Laufe der Geschichte veränderten sich seine Grenzen; sie umfassten auf der Krim zuweilen die Gebiete bis Chersonesus und noch weiter liegende (Gebirgsgegenden der Krim) und in Kaukasien, Ostufer des Maetis palus (Asowsches Meer) und das nord-östliche Ufer des Pontus Euxinus. Die Hauptstadt des Königreichs war Panticapaeum; sie lag auf der Krim am West-Ufer der Meerenge des kimmerischen Bosporus. Am Ostufer der Meerenge, der Hauptstadt gegenüber, auf der kaukasischen Seite lag Phanagoria, die als zweite Hauptstadt angesehen werden dürfte (gemessen an ihrer handelspolitischen Bedeutung und Grösse). Macht- bzw. Einfluss-Bereich des Königtums reichte zuweilen bis zur Stadt Tanais an der Mündung des gleichnamigen Flusses Tanais (heute Don). Die Stadt Tanais (heute Rostow am Don), galt als wichtigster Waren-Umschlagplatz des Handels mit den Ländern, die durch den Fluss Rha (heute Wolga) und seine Nebenflüsse erfasst waren.

Eine ähnliche Bedeutung wie die Stadt Tanais im Osten hatte im Westen die Stadt Olbia (heute Odessa) die praktisch an der Mündung zweier verkehrstechnisch wichtiger Flüsse lag: Hypanis (heute Bug) und Borysthenes (heute Dnjepr), welche bedeutendste und kürzeste Verbindungen zum Suevicum mare (Ostsee) darstellte. Zwar lag Olbia nicht im Einflussbereich des Regnum Bosporanum, aber Olbia war mit den Waren-Umschlagplätzen des bosporanischen Reiches (Krim-Umschlagplätze) eng verbunden. In ähnlicher Lage befand sich auch die Stadt Tyrus an der Mündung des Flusses Tyrus (Dnjestr), von der der Handel über die Tyrus-Vistula-Wege (Dnjestr-Weichselwege) zur Ostsee führten.

Welches waren die politischen und ökonomischen Zustände der georgisch-scherkessischen Stämme, die am nördlichen Ostufer des Schwarzen Meeres wohnhaft waren und die die Voraussetzung für die Gründung der Bosporus-Monarchie bildeten?

„Obgleich diese Stämme unter der Gewalt der Skythen standen, genossen sie doch hunter der skythischen Herrschaft eine verhältnismässige Selbständigkeit, die immer stärker wurde... Schon seit langem hatten sie eine stabile, sesshafte Lebensweise, standen sie in ständigen Handelsbeziehungen zu den südlichen (4) und östlichen Nachbarn und lebten in verhältnismässig entwickelten wirtschaftlichen Verhältnissen als Ackerbauer, Viehzüchter

und Fischer. Die griechischen Kolonien haben in ihnen sofort die fertigen Klienten für ihre Waren und Vermittler für die Beziehungen nach dem Süden und Osten (5) gefunden... Es ist natürlich, dass die Zeit des politischen Aufstieges der Tamanhalbinsel (6) auch die Zeit der grössten Blüte der griechischen Kolonie an der Meerenge von Kertsch war... Die Nekropole von Panticapaea und deren erste reiche Prägung silberner Münzen zeigen, dass das Ende des 5. und der Anfang des 6. Jahrhunderts v. Ch. eine Epoche hohen Aufschwunges dieser Stadt und ihrer grossen wirtschaftlichen Blüte gewesen ist" (2, 7).

Vom 6. bis zum 3. Jahrhundert v. Chr. erlebte Olbia seine Blütezeit. In dieser Zeit hatte sich auch das Skythenreich gefestigt. Olbia verband die skythischen Dnjeprgebiete mit der übrigen Welt des Pontus Euxinus. Im 3. Jahrhundert v. Chr., als das Skythenreich zu zerfallen begann, ging der Wohlstand der Stadt Olbia zurück.

In glücklicherer Lage befand sich Panticapaea am Kimmerischen Bosphorus. Die kolchisch-griechische Stadt stieg zur Monarchie empor, die die wichtigsten Städtegründungen der Meerenge und des Asowschen Meeres jahrhundertlang unter sich vereinigte. Die Nekropole von Panticapaea, besonders die hier zutage geförderte erste reiche Prägung silberner Münzen, legt Zeugnis dafür ab, dass die Stadt am Ende des 6. und Anfang des 5. Jahrhunderts v. Chr. eine hohe kulturelle und wirtschaftliche Entwicklung erreicht hatte. Im 4. Jahrhundert v. Chr. steht der Bosphorusstaat unter dem starken Einfluss der hellenischen Kultur. Die Stadt selbst erlebte einen hohen Kulturstand. Theater, Tempel, Statuen, künstlerische Anlagen verschönerten sie; Kunst und Wissenschaft blühten. Die mächtige Flotte des Staates am Kimmerischen Bosphorus sicherte den Absatz der Waren und einen freien Handel (8).

Auf die Frage über die Georgier auf der pontisch-baltischen Landbrücke im Mittelalter soll hier nicht eingegangen werden. Der Aufsatz in der vorherigen Nummer der "Revue de Karthvelologie" schildert die Frage befriedigend.

### 3. *Skandinavien um Suevicum mare und auf der pontisch-baltischen Landbrücke.*

Die Verbreitung des Bernsteins vermittelt ein Bild von den Bewegungen, die von der Ostsee ausgingen und sich über Osteuropa und weit darüber hinaus erstreckten. Zu Anfang der Bronzezeit findet man den Bernstein über den ganzen osteuropäischen Raum verbreitet: an der Küste des Bottnischen Meerbusens, am Ladogasee und Bjeloosero; an der Wolga; im Mündungsgebiet der unteren Düna und des mittleren Dnjepr; längs der Weichsel und im Gebiet des oberen Dnjepr; im Mündungsgebiet der Donau. Reiche Bernsteinfunde zeigen auch die Mykänegräber, die in das 15. und 16. Jahrhundert zu datieren sind. Die grosse Menge des hier gefundenen Bernsteins und seine Verbreitung über ganz Griechenland (Menidi, Nauplia, Petamidi, Rhodos) beweisen, dass er auch hier lange vor dem 15. und 16. Jahrhundert v. Chr. eingeführt wurde. Es ist nachgewiesen, dass der in den Mykänegräbern gefundene Bernstein baltischen Ursprungs ist. Durch diese Tatsache wird erhärtet, dass der Handel zwischen dem Schwarzen Meer und der Ostsee, der durch die auf Samland im Küstengebiet der Ostsee zwischen der

Weichsel- und Dünamündung und auf Oesel gefundenen griechischen Münzen bezeugt wird (die Münzen reichen bis in die Mitte des 1. Jahrtausends zurück), uralt ist.

In Gräbern, die der Hallstattzeit entsprechen, ist Bernstein nordischer Herkunft auch im Kaukasus und speziell auch in Georgien gefunden worden, beispielsweise unter Funden in Koban und Samthawro (9).

Wir fragen nach der Stellung Skandinaviens in Osteuropa (10). Von der Ostsee führen zum Schwarzen Meer einige Verbindungswege längs der Flüsse Weichsel-San-Dnjestr und Düna-Dnjepr bzw. Newa-Lowat-Wolchow-Dnjepr und der Weg vom Finnischen Meerbusen bzw. von der Düna über die Wolga zum Kaspischen Meer bzw. von der Wolga über den Don zum Schwarzen Meer. Wenn diese Wege auch alle uralt sind, so herrschte in der Zeit vom Grossgotenreich bis zur Kiewer Staatsgründung für den Norden doch jeweils nur einer von ihnen vor. Die Bedeutung, die diese Wege im einzelnen im Verlauf der Geschichte bekamen, hing mit der germanischen Besiedlung Skandinaviens und dessen machtpolitischer Konsolidierung wie mit den Staatenbildungen, die aus dem Süden Osteuropas, aus dem heutigen Kaukasus und der heutigen Ukraine ausgingen, zusammen. Die Beziehungen zwischen Skandinavien und Osteuropa sind sehr alt; angebahnt haben sie sich über die finnischen und litauischen Völker.

Die Finnen bezeichnen die Schweden bis auf den heutigen Tag mit dem Namen Ruotsi. Nach dem Urteil des Forschers *Kunik* ist diese finnische Bezeichnung für Schweden schon vor dem 2. Jahrhundert entstanden. Eine Fülle archäologischer Funde erweist, dass zwischen Skandinavien und Finnland, insbesondere dem Südufer des Finnischen Meerbusens bereits in der Steinzeit und in noch grösserem Umfange in der Bronze- und Eisenzeit lebhaft Handelsbeziehungen bestanden haben. Bronzezeitgeräte skandinavischer Herkunft sind über Finnland bis in den Oberwolgaraum und in das Oka- und Kamagebiet und, umgekehrt, Gegenstände der Kamabronzekultur über Finnland bis nach Skandinavien gelangt. Skandinavische Kultureinflüsse lassen sich durch archäologische Funde auch für sehr frühe Zeiten im Gebiet des oberen Dnjepr, des Wolchow, der Düna und der Weichsel belegen.

Ueber die am Ost- und Südostufer der Ostsee sitzenden finnischen und litauischen Völker sind die Skandinavier auch mit den slawisch sprechenden Völkern Osteuropas in Beziehung getreten. Die Kunde von der Vortrefflichkeit der schwedischen Seefahrer ist schon zu Tacitus (55-118) gelangt. Leider muss sich unser Wissen über das Erscheinen der Schweden in Osteuropa lange Zeit allein auf linguistische und archäologische Zeugnisse stützen, da die Schweden im Gegensatz zu den Norwegern und Dänen bis zum 13. Jahrhundert über keine schriftlichen Quellen hierüber verfügen. Ähnliches gilt von ihren östlichen Nachbarn, den finnischen, litauischen u. a. Völkerschaften.

Eine wichtige Etappe bildet in den skandinavisch-osteuropäischen Beziehungen die Ausbreitung der Goten im Raume zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer. In dem lebhaften Handel zwischen Skandinavien und Osteuropa hatte die Insel Gotland einen hervorragenden Anteil. Sie ist, bevor sich die Goten noch an der Weichselmündung festsetzten, von

der Ostküste Skandinaviens aus besiedelt worden und nahm zu der Zeit, als die Goten an der unteren Weichsel sassen, im baltischen Handel schon eine beherrschende Stellung ein. Interessant sind in diesem Zusammenhang die Funde an römischen Münzen in Südkandinavien, die nicht weiter als in das 2. Jahrhundert zurückreichen. Mehr als 4200 römische Münzen sind auf der Insel Gotland gefunden worden, 500 auf Oeland und Bornholm, 650 auf Skane, weniger als 100 im übrigen Schweden, 600 in Dänemark und nur 5 in Norwegen (11).

#### 4. *Goten auf der pontisch-baltischen Landbrücke und am Pontus-Euxinus.*

Um die Zeitwende hatten die Goten die Weichselmündung und damit die Ausgangspunkte der Handelswege (der „Bernsteinwege“) inne, die von der Ostseeküste ins Innere des Kontinents führten und die schon den Phöniziern bekannt waren. Von der Weichselmündung aus trieben sie mit dem Südosten Schwedens, mit Gotland, Oeland, Bornholm und über Weichsel, San, und Dnjestr, Schwarzes Meer und Mährische Pforte mit dem Römischen Reich einen lebhaften Handel. So bildeten die Goten das Bindeglied zwischen dem germanischen Norden und dem westeuropäischen Süden einschliesslich der Schwarzmeerländer.

Die Beziehungen längs der Linie Weichsel-San-Dnjestr scheinen eine solche Bedeutung bekommen zu haben, dass sie der gotischen Entwicklung den Weg zum Schwarzen Meer wiesen. Um die Mitte des 2. Jahrhunderts begannen sich die Goten in Richtung auf das Schwarze Meer zu in Bewegung zu setzen und erreichten es Anfang des 3. Jahrhunderts. Sie erlangten die Stellung einer Grossmacht in Osteuropa.

Als die Goten am Schwarzen Meer Fuss fassten, trat der Schwarzmeerraum mit seiner politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Problemen in ihren Gesichtskreis. Durch die Unterwerfung der Monarchie von Panticapaea und die Uebernahme ihrer Schwarzmeerflotte errangen die Goten nicht nur die Vormachtstellung im Schwarzen Meer, sondern gewannen auch die Schlüsselstellungen zu den Gebieten nördlich des Schwarzen Meeres (Don und Wolga) und zum Kaukasus. Von hier aus gestalteten die Goten ihre Beziehungen einerseits zu Trapezunt und Phasis (heutiges Poti) und andererseits zum Mittelländischen Meer hin aus.

Die Goten hatten die Handelsbeziehungen, die zur Zeit der Kolchisch-griechischen Bosphorus-Monarchie und zur sarmatischen Zeit bestanden, aufgegriffen und erweiterten das Gebiet des Schwarzmeer-Dnjestr-Handels über ihren gesamten Herrschaftsbereich. Sie breiteten den von den Römern übernommenen Geldhandel über ihr ganzes Machtgebiet aus.

Seine höchste Machtentfaltung und seine grösste territoriale Ausdehnung erreichte das Reich der Goten um 370 unter dem tatkräftigen ostgotischen König Ermanrich aus dem Geschlecht der Amaler, den, wie Jordanes sagt, „nicht mit Unrecht... einige unter den früheren mit Alexander d. Gr. verglichen (haben)“ (12). Es reichte von der Theiss bis zum Kaukasus, vom Pontus bis zur Ostsee und zur mittleren Wolga. Ausser den eigentlichen Goten gehörten seinem Herrschaftsbereich an: die Heruler, die Rugier, Skiren, Turkilinger, Vandalen, Gepiden, Slawen u. a. Ihre Kriegsfahrten zur See unternahmen die Goten mit Hilfe der unterworfenen

Schwarzmeerflotte mit ihrer Mannschaft am Ostufer des Schwarzen Meeres entlang nach den Städten Pityus (jetzt Pitzunda), Phasis (Poti), Trapezus (Trapezunt), weiter — längs des Westufers des Schwarzen Meeres und von hier aus tief in das Innere des Landes (Sofia, Nisch...); vom Marmarameer griffen sie Nikomedia, Nikäa, Brussa an, erreichten die kleinasiatische Küste (Belagerung von Ephesus), die Inseln des Aegäischen Meeres (Belagerung von Solun), die Inseln Kreta, Cypern, Rhodos und belagerten Athen.

Diese grosse gotische Zeit hat auch die Kultur Osteuropas beeinflusst. Spuren davon haben sich in der finnischen, litauischen und slawischen Sprache erhalten.

Nach der Zerstörung des grossgotischen Reiches durch die Hunnen zog ein grosser Teil der Goten nach dem Westen ab. Teile von ihnen waren zurückgeblieben und bildeten unter der Oberherrschaft der Hunnen gotische Fürstentümer. Es fehlte auf Seiten der Goten nicht an Versuchen, sich von der Oberherrschaft der Hunnen zu befreien. Wenn dies auch nicht gelang, so hörte das gotische System der Beziehungen zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer doch nicht auf zu bestehen, sondern wurde von den zurückgebliebenen Goten weiter aufrechterhalten. Unter dem Druck der Hunnen zog sich ein Teil der Goten in die Gebirgsgegenden der Krim zurück. Sie bauten Festungen, um sich von hier aus der Hunnen zu erwehren. Es hat den Anschein, dass die Hunnen, die die Krim eroberten, nicht sehr zahlreich waren und bald nach dem Westen weiterzogen.

Die sogenannten Kaukasusgoten sind der Teil der Goten, die vor den Hunnen Schutz auf der Halbinsel Taman und am Ostufer des Asowschen Meeres suchten. Bei der Beschreibung der Völker am Ostufer des Schwarzen Meeres erwähnt Prokopius neben den Abchasen und den Anten (Wohnsitze bis zum Don) auch die Goten (13).

Die Hauptbefestigung der Krim scheint Doros (auf Mankup) (14) gewesen zu sein, Sitz der militärischen und staatlichen Macht, der kulturellen Kräfte, der wirtschaftspolitischen Führung und des Staats und Kirchenhauptes der Krimgoten. Hier konnten sich die Goten, wenn auch meist wohl unter fremder Oberhoheit, noch jahrhundertlang halten. Sie kamen zunächst in Abhängigkeit vom Byzantinischen Reich. Im 7. Jahrhundert eroberten die Chasaren einen grossen Teil der Krim; die Gebiete der Goten sollen hierbei noch nicht in ihre Hände gefallen sein. Erst Ende des 8. Jahrhunderts vermochten die Chasaren Berggoten mit der Festung Doros zu erobern. Als im 10. Jahrhundert inner- und ausserpolitische Krisen das Chasarenreich erschütterten, lockerten auch die Goten ihre Abhängigkeit von ihm. Im 10. Jahrhundert breitete auch Kiew seine Macht nach Süden bis zum Schwarzen Meer aus und kam mit den Goten in Berührung (15).

Frühzeitig haben die Goten am kulturellen Leben des Schwarzmeer- raumes teilgenommen. Nach griechischen, georgischen und slawischen Quellen wurde das Christentum unter den Goten zur Zeit Konstantins d. Gr. verbreitet (16). Es sind Anhaltspunkte vorhanden, dass sie bereits 283 Christen waren. Auf jeden Fall muss das Christentum zu Anfang des 4. Jahrhunderts auf der Krim schon bestanden haben, denn in Kertsch wurde ein mit einem Kreuz verziertes Grabmal gefunden, das die Aufschrift

trägt: „Hier ruht Eutropius, 601“, was unserer Zeitrechnung nach dem Jahre 304 entspricht.

Unter den Teilnehmern am Konzil von Nikäa befand sich auch der kringotische Bischof Theophilus. Im 5. Jahrhundert kämpfte das Episkopat von Chersones um seine Autokephalie. Aus der Tätigkeit des Johannes Chrysostomus kann man die Schlussfolgerung ziehen, dass um das Jahr 400 durch ihn ein Bischof Unila gesalbt und zu den Kringoten geschickt wurde. Chrysostomus erwähnt in seinen Schriften die Bitte eines gotischen Fürsten um Entsendung eines neuen Bischofs. Nach Löwe sind unter diesen Goten die Kaukasusgoten zu verstehen, die das Nordostufer des Schwarzen Meeres, die Halbinsel Taman und das Ostufer des Asowschen Meeres bewohnt haben (17).

Die in der Krim und in Nordkaukasien sesshaft gewordenen Germanen nahmen frühzeitig am kulturellen Leben des Schwarzmeerraumes teil. Es knüpften sich zwischen Kaukasus und den Goten vielseitige Beziehungen an, die ihren Niederschlag in kaukasischen wie auch in germanischen Quellen gefunden haben (18).

Aus den von Schora Bekmursin gesammelten Sagen und Liedern geht hervor, dass der König des Antenvolkes (der Tscherkessen) Baksan im Kampf gegen die Guts fiel. Nach Axel Olrik entspricht Gut dem Namen Gutans, den die Goten sich selber gaben, und der Name des gefallenen Helden Baksan dem von Jordanes überlieferten Namen des Antenkönigs Boz. Nach dem Zusammenbruch des gotischen Reiches wurde ein Grossteil der Goten nach dem europäischen Westen abgedrängt.

Die Goten der Krim und des Kaukasus behaupteten ihr politisches Dasein jedoch noch mehrere Jahrhunderte hindurch. Sie führten die Kämpfe gegen die Hunnen weiter fort. Als Führer dieses Kampfes wird in den Quellen der Amale Vinithar genannt. Zwei grosse Schlachten hatte Vinithar gewonnen. Die dritte und entscheidende Schlacht zwischen den Ostgoten und den Hunnen fand im Kolcherlande am Flusse Erak (19) (Rion) statt. Ueber diese letzte Schlacht des Vinithar berichtet Jordanes (Getica, K. 48): „In der dritten Schlacht aber, da beide Parteien sich am Flusse Erak getroffen hatten, tötete Balamber ihn durch Ueberrumpelung, indem er Vinithar durch einen Pfeilschuss in den Kopf verwundete. Danach nahm er dessen Nichte Vadamerka zur Gemahlin und beherrschte nunmehr das ganze Gotenvolk, das in Frieden und Untertänigkeit lebte, jedoch so, dass sie immer unter einem eigenen Oberhaupt, wenn auch nach der Wahl der Hunnen, standen.“

Wie ist die Tatsache zu erklären, dass der Kampf zwischen Vinithar und Balamber in Georgien (Kolchis) am Flusse Rion, also auf fremdem Boden, stattfand? Denn weder georgische noch andere Quellen geben uns Anhaltspunkte dafür, dass die Hunnen oder die Goten um jene Zeit im Besitze der kolchischen Gebiete waren.

An eine Bundesgenossenschaft zwischen Kolchern und Hunnen kann auch nicht gedacht werden. Aber umgekehrt: an ein gotisch-kolchisches Bündnis gegen die Hunnen; denn sie bedeuteten für beide Teile eine gleiche Gefahr. Versuchten doch die Hunnen immer wieder — bald über den Kreuzpass (Darial), bald über Derbent in Georgien einzubrechen (20).

## 5. Schweden auf der pontisch-baltischen Landbrücke.

Nach dem Zeugnis der Guta-Saga ist der Weg von Gotland zum Schwarzen Meer auch über die Düna und den Dnjepr eingeschlagen worden. Dieser Gotländischer Weg zwischen Skandinavien und Byzanz erlebte den regsten Verkehr im 5. bis zum 9. Jahrhundert. In dieser Zeit erhielt die Stelle am Dnjepr Bedeutung, an der Kiew entstand, und die nach dem Bericht des Kaisers Konstantin VII. Porphyrogenitus (912-959) auch *Sambatas* genannt wurde (21, 22).

Mit dieser Bewegung von Skandinavien nach dem Schwarzen Meer verbindet man auch den von den Gotländern auf das Ostbaltikum ausgeübten Einfluss, der an archäologischen Funden, die in die Zeit um 475 zu datieren sind, erkennbar ist (23).

In das 7. Jahrhundert werden die in der *Ynglinga-Saga* erzählten schwedischen Kriegszüge gegen die Esten verlegt (24). Weitere Beziehungen zwischen Skandinavien und Osteuropa deutet die *Skioldungen-Saga* an, die auf Ereignisse zurückgreift, die in den Anfang des 8. Jahrhunderts fallen (25).

Einen neuen Impuls erhielten die skandinavisch-osteuropäischen Beziehungen durch das grosse Handelssystem der Araber, das auch den gesamten osteuropäischen Raum mit erfasste. Der von ihnen bevorzugte Handelsweg bildete die Wolga. Davon zeugt die Verbreitung der arabischen Münzen (*Dirhemen*) in Osteuropa, deren älteste Prägung bis in das Jahr 699 zurückreicht, also in die Anfänge der arabischen Münzprägung überhaupt, die erst Ende des 7. Jahrhunderts begann. Da die arabischen Münzen beim Regierungsantritt jedes Kalifen umgeprägt wurden, gilt ihr Prägungsjahr auch als Leitfaden für die zeitliche Bestimmung der Handelsvorgänge. Dieser durch die arabischen Münzen bezeugte Handel Osteuropas lag — wie noch gezeigt werden wird — vorwiegend in den Händen schwedischer Kaufleute. Er hat bei den arabischen Schriftstellern des 9.-10. Jahrhunderts einen umfangreichen Niederschlag gefunden.

Das übliche Ziel der schwedischen Handelszüge war *Itil*, die chasarische Hauptstadt an der unteren Wolga. Einige schwedische Krieger-Kaufleute stiessen bis nach *Berdaa* im Südkaukasien und von hier bis nach Bagdad vor. Auf dem *Itiler* Markt dürften sie auch an den byzantinischen Handel und den Handel des Schwarzen Meeres und Georgiens Anschluss gefunden haben. Mit ihrer Anwesenheit am Schwarzen Meer ist schon für das Ende des 8. Jahrhunderts zu rechnen. Auf jeden Fall sind sie, wie aus dem vor 842 geschriebenen Heiligenleben des Georg von *Amastris* hervorgeht, in der ersten Hälfte des 9. Jahrhunderts ein am Südufer des Schwarzen Meeres unter dem Namen *Rhôs* wohlbekanntes Volk. Einen Hinweis auf die Anwesenheit der Schweden am Nordufer des Schwarzen Meeres bringt aus der ersten Hälfte des 9. Jahrhunderts auch das Heiligenleben des Stephan von *Surosch*, der über einen kriegerischen Einfall der *Rhôs* in das Küstengebiet der Krim um die Wende des 8. Jahrhunderts berichtet (26). Dass es sich hierbei tatsächlich um Menschen schwedischen Ursprungs handelt, bezeugen die *Bertinischen Annalen*. Diese berichten, dass im Jahre 839 zu Kaiser Ludwig dem Frommen (814-840) mit einer griechischen

Gesandtschaft des byzantinischen Kaisers Theophilos (829-842) Gesandte der Rhôs kamen, die ihren Heimweg von Byzanz nach Schweden über Deutschland einschlugen, um nicht die Gebiete roher und barbarischer Völkerstämme durchqueren zu müssen (27). Kaiser Ludwig der Fromme, der sich selber nach ihrer Herkunft erkundigte, erfuhr, dass sie, die Rhôs, schwedischer Herkunft waren : „gentis esse Sueonum“. Von schwedischen politischen Gründungen aus erfolgte auch im Jahre 860 jener mit einer Flotte von 200 Segeln unternommene Kriegszug der Rhôs, der zur Einschliessung von Konstantinopel führte. Ueber diese Vorgänge berichtet uns der Patriarch Photios (28). Der Sitz dieser Rhôs ist am unteren Don bzw. im Gebiet von Taman (Kaukasien) zu suchen. Ueber ihren Angriff auf Byzanz handelt auch ein Bericht des venezianischen Chronisten des 9. Jahrhunderts Johannes Diaconus (29). In diesem Bericht werden die Angreifenden als Normannen bezeichnet. Die Rhôs stiessen vom Asowschen Meer aus über Don und Wolga auch zum Kaspischen Meer vor, zuerst anscheinend um 880. Der arabische Schriftsteller Masudi berichtet, dass sie im Jahre 913 mit einer Flotte von 500 Schiffen zu je 100 Mann dort erschienen (30).

Die schwedischen Handels- und Kriegszüge des 8. und 9. Jahrhunderts nach dem Osten Europas waren, wie die archäologischen Funde zeigen, auch von einem starken Kolonisationsstrom begleitet.

Eine besondere Bedeutung haben in diesem Zusammenhang die Gräberfunde, die von der gleichen Begräbnisart zeugen, wie sie in Skandinavien heimisch war; ausgegrabene Siedlungen, die die Lebensweise Skandinaviens bekunden, und Gegenstände, die schwedischen Charakter tragen.

Die Schweden hatten von Mälär aus über den Oelandarchipel nach Finnland übergesetzt und an den Nordufern des Finnischen Meerbusens Fuss gefasst (31). Von hier aus schoben sie sich weiter in den osteuropäischen Raum vor. Die Skandinavier nannten ihn Gardar oder Gardariki. Den Weg dorthin bezeichneten sie als Austrvegr, als den Ostweg. Die Orte aus Osteuropa, die in den Sagas vorkommen, sind in erster Linie die dicht um den Finnischen Meerbusen gelegenen (32).

Besonders reich an skandinavischen Funden ist das Gebiet um den Ilmensee und den Ladogasee (skandinavisch Aldegja-See). Ein dichtes Netz von Ueberresten skandinavischer Siedlungen, die in die Zeit vom 9. bis 11. Jahrhundert zu datieren sind, bedecken das ganze Gebiet südlich vom Ladogasee längs der Flüsse Wolchow, Sjas, Pascha, Woronega bis zum Ilmensee und südlich darüber hinaus. Ein weiteres Gebiet, in dem sich die skandinavischen Funde häufen, ist das von der Wolga und Oka umschlossene Viereck, d.i. das Gebiet von Rostow, Perejaslaw, Susdal und Murom. Die Namen Rostow, Susdal und Murom sind auch in den skandinavischen Sagen bekannt (33).

Die Zusammenstellung der Funde an arabischen Münzen mit den Funden skandinavischer Gegenstände erweisen eindeutig ihre Zusammengehörigkeit. Die Funde von arabischen Münzen treten nur dort in grosser Fülle auf, wo auch die Spuren skandinavischer Siedlungen festzustellen sind, d.h. dass der weiträumige sogenannte „arabische“ Handel von Skandinavien abgewickelt wurde und dass wir es bei den durch die arabischen Münzen bezeugten Handelswegen auch mit Wegen skandinavischer Siedlung zu



tun haben (34). Das Gleiche dürfte eventuell auch in Bezug der georgische Münzen (1) gelten (35). Nach der Fülle der Münzfunde zu urteilen, bildete Gotland das Hauptemporium dieses Handels. Hier allein sind 200 Funde mit 20.000 Münzen gemacht worden. In dieser Fülle sind arabische Münzen weder im übrigen Europa noch in Asien vorgefunden worden (36).

Aus der Verbreitung der Funde arabischer Münzen und skandinavischer Gegenstände werden für die Zeit bis zur ersten Hälfte des 9. Jahrhunderts drei Wege deutlich sichtbar, auf denen die Skandinavier ihren Handel in Osteuropa trieben : 1. Die Düna aufwärts. Hier lag die Stadt Polozk (skandinavisch : Palteskja), wo ein skandinavisches Fürstengeschlecht regierte. 2. Durch die Narowa, den Tschudischen See und den Welikaja-Fluss. Hier befanden sich die Städte Pskow (Pleskau) und Isborsk und 3. durch die Newa nach dem Ladogasee. Von hier aus zweigte ein Weg nach Süden ab, in den Wolchow, den Ilmensee, die Lowat. Er führte an Alt-Ladoga (sk. : Aldegjuborg), Nowgorod (sk. : Hólmgardr) und Staraja Russa vorbei. Die zweite Abzweigung führte vom Ladogasee über den Swir zum Onegasee und weiter durch die Wytegra, den Bjelo-See (Bjelo-Ozero) und die Scheksna nach der Wolga (36). In der Zeit bis zur Mitte des 9. Jahrhunderts beschränkten sich die kolonisatorischen Vorstösse der Schweden auf den nördlichen Teil Osteuropas.

Erst in der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts erfolgte von Nowgorod aus der Vorstoss nach dem Süden den Dnjepr abwärts. Damit trat auch dieser grosse Verbindungsweg zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer in den Gesichtskreis Skandinaviens.

Die wichtigsten Geschichtsquellen für diese skandinavische Ausbreitung nach Osteuropa bilden die Nestorchronik und die Aufzeichnungen des byzantinischen Kaisers Konstantin VII. Porphyrogenitus. Die Nestorchronik kennt diese Schweden unter dem Namen Russj (finnisch : Ruotsi), während Konstantin Porphyrogenitus sie weiterhin als Rhôs bezeichnet (37). Auch die den Dnjepr abwärts gedrungenen Schweden sind auf ihren kriegerischen Fahrten bis nach Byzanz vorgestossen. Neben dem Namen Russj verwendet die Nestorchronik auch den Namen Waräger. Dass wir es unter den Russj bzw. Rhôs weiterhin mit Skandinaviern zu tun haben, geht — abgesehen von dem Wortlaut der Berichte — aus den sprachlichen Zeugnissen hervor, die die genannten Quellen bieten. Hierbei sind die von der Nestorchronik genannten Namen der Fürsten, ihrer Gefolgsleute und der Kaufleute, die im Zusammenhang mit dem Dnjepr (Kiew; sk. : Kœnugardr) und mit dem Schwarzen Meer (Byzanz; sk. : Mikligardr) genannt werden, von ausserordentlicher Wichtigkeit. Rurik ist das altnordische Hroerikr; Sineus = Signiutr; Truvor = Thorvardr; Oleg = Helgi; Olga = Helga; Igor = Ingvar; Askold = Höskuldr; Dir = Dyri (41).

Sehr bedeutsam sind die Namen der Mitglieder der 907, 911, 945 in Byzanz erschienenen Gesandtschaften. Im Zusammenhang mit den Friedensverhandlungen von 907 nennt die Nestorchronik die Namen Karl, Farlof, Weremud, Rulav und Stemid, d. s. die skandinavischen Namen : Karl, Farulfr, Vermundr, Hrodleifr (Hrolleifr), Steinvidr (39). Im Vertrag von 911 werden fünfzehn Gesandte mit Namen genannt, von denen sämtliche skandinavisch sind (40). Im Vertrag vom Jahre 945 werden 25 Gesandte und 25 oder 26 Kaufleute namentlich genannt. Die Namen der Gesandten

(Vertreter von fürstlichen oder anderen hohen Personen) (41) sind sämtlich skandinavisch und von den Namen der Kaufleute können nur einer oder zwei für slawisch gehalten werden (42).

Der Angriff der Rhôs, der diesem Vertrag 941 vorausgegangen ist, wird auch von dem Lombarden Liudprand, Bischof von Cremona, erwähnt. Auch er nennt in seinen Aufzeichnungen die Rhôs bzw. Rusii Normannen: „Rusios, quos alio nomine Nordmannos appellamus“ (43).

Eine ganz unmissverständliche Darlegung, dass die Rhôs Schweden sind, bieten die Zeugnisse des Kaisers Konstantin Porphyrogenitus. In seinem um 950 verfassten Werk „De administrando imperio“, berichtet er in dem Kapitel, das mit dem Titel „Von den Rhôs, die aus Rhôsland mit ihren Booten nach Konstantinopel kommen“, überschrieben ist, über die jährlichen Züge der rhösschen Flotte. Dabei kommt er auch auf die Stromschnellen zu sprechen, die die rhösschen Kaufleute auf ihrer Dnjeprfahrt überwinden müssen. Für diese Stromschnellen gibt er zwei Bezeichnungen: die rhösschen und die slawischen. Die als slawisch bezeichneten Namen sind tatsächlich slawisch, die rhösschen sind skandinavisch. Kaiser Konstantin Porphyrogenitus nennt sieben Stromschnellen (44).

Eine nicht zu übersehende Quelle für die Gleichsetzung der Rhôs — oder, wie sie die Araber nennen, der Rus — mit den Skandinaviern, sind auch die arabischen Schriftsteller des 9. und 10. Jahrhunderts (45). Bei Achmed al-Ja'kûbi al-Kâtib (er schrieb kurz nach 890) und Masudi (um 920-950) werden die „Rus“ sogar mit den Normannen, d. h. mit den in Westeuropa (auch in Spanien) eingebrochenen Skandinaviern, gleichgesetzt (46).

Einen deutlichen Niederschlag hat die skandinavische Kolonisation in Osteuropa in der Namengebung erhalten. Ueber den ganzen osteuropäischen Raum finden wir Namen verbreitet, die ihre skandinavische Herkunft deutlich verraten (47). Von der Bedeutung der kaufmännischen, kriegerischen und kolonialisatorischen Unternehmungen der Schweden in Osteuropa zeugen die Namen für das Schwarze Meer und für die Ostsee, die von der Nestorchronik das Rhössche Meer (48) und das Warägische Meer (49) genannt werden. Unter den gleichen Namen waren die Ostsee und das Schwarze Meer auch anderwärts bekannt. So nannten auch die Araber die Ostsee „Bahr Warank“, d. h. Waranger Meer. Unter dem gleichen Namen kennt die Ostsee auch der persische Schriftsteller Schîrâsî, der am Ende des 13. und Anfang des 14. Jahrhunderts lebte. Der gleiche Name tritt noch in einer türkischen Geographie des 17. Jahrhunderts auf, im Dschihân-numa von Hadschi Chalfah, worin es heisst: „Das Deutsche Meer (Bahr Alaman) heisst in unseren geographischen und astronomischen Büchern Waranger Meer (Bahr Warank)“ (50).

Weitere Zeugen skandinavischen Einflusses haben sich im Recht, in der Sprache, in der Dichtung und in der Ornamentik erhalten (51). Die schwedischen Vorstöße nach Osteuropa erfolgten zu derselben Zeit, als die Wikinger (Normannen) auch im Westen Europas (seit der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts) auftraten und überall politisch, wirtschaftlich und siedlungsmässig ihre deutlichen Spuren hinterliessen.

Noch etwa zwei Jahrhunderte lang nach der Gründung des Kiewer Grossfürstentums strömten skandinavische Krieger nach. Mehrmals noch spielten

sie eine ausschlaggebende Rolle im innen- und aussenpolitischen Kampf des Kiewer Grossfürstentums.

Als Fürst Igor 941 einen Vortoss gegen Byzanz vorbereitete, holte er Hilfstruppen aus Schweden (52). Als Grossfürst Wladimir vor seinem Bruder Jaropolk weichen musste, floh er „über das Meer“, d. h. nach Schweden. Von dorthier kehrte er mit Warägern nach Nowgorod zurück und nahm mit ihrer Unterstützung den Kampf um Kiew auf (53). Auch als Grossfürst Jaroslaw sich 1015 zum Kampfe gegen seinen Vater rüstete, sammelte er warägische Truppen (54). Unter seiner Herrschaft spielten die Waräger noch mehrmals eine ausschlaggebende Rolle im politischen Leben Kiews. Im Kampfe gegen die Petschenegen (1036) bildeten die warägischen Truppen das Mitteltreffen des Jaroslawschen Heeres (55).

Für die Beziehungen zwischen dem Kiewer Grossfürstentum und Skandinavien sind auch die ehelichen Verbindungen zwischen den Kiewer und skandinavischen Fürstenhäusern aufschlussreich (56).

Gegen Mitte des 11. Jahrhunderts hört der Zustrom warägischer Kriegerscharen aus Skandinavien auf. Auf jeden Fall werden die Waräger im Jahre 1043 zum letztenmal als Hilfstruppen der Kiewer Heere erwähnt (57).

Warägische Heerscharen standen auch in Diensten der Kaiser von Byzanz. Von hier gelangten sie auch nach Georgien. Liparit, ein abtrünnig gewordener Vasall König Bagrat IV. von Georgien, kämpfte gegen diesen nicht nur mit seinen georgischen Truppen, sondern auch mit griechischen und warägischen, die er 1046/47 aus Byzanz holte (58).

## 6. *Kaukasien bzw. Georgien in der nordischen Saga.*

a) Die Welt des Schwarzen Meeres und des Kaukasus fand auch im nordgermanischen Sagenut lebendigen Widerhall. Bekannt ist die von Snorre Sturluson und von Saxo Grammaticus überlieferte Sage von Odins Heimkunft. Snorre erzählt: „Der Tanais, vordem Tanaquisl oder Vanaquisl genannt, kommt vom Norden her aus den Gebirgen und fällt in das Schwarze Meer. Die Landschaft zwischen den Mündungen dieses Stromes hiess Vanaland oder Vanaheim; die im Osten desselben liegende Gegend aber Asaland oder Asaheim, und die Hauptstadt (höfudborg) darin Asgard. In dieser Burg, die eine grosse Opferstätte war, sass der kluge und streitbare Odin, der sich mehrere, auch entfernte Reiche unterworfen hatte. Die Vanen hatte er mit Krieg überzogen und, da sie ihr Land tapfer verteidigten, ein Bündnis mit ihnen geschlossen, zufolge dessen einer von Odins Volk (den Asen) Anführer (Vorsteher) in Vanaheim ward. Zu jener Zeit unterjochten die römischen Feldherren viele Völker, und manche Fürsten derselben verliessen ihr Eigentum. Odin setzte seine Brüder über Asgard, er selbst aber zog mit seinen Diar (Opferpriestern und Richtern) und mit einem starken Heer siegreich durch Gardariki (Russland) und Saxland (das nördliche Deutschland) nach Schweden, wo er sich niederliess und in der Gegend von Altsigtuna einen grossen Tempel erbaute“ (72).

Der Historiker Philipp Krug gibt hierzu folgende Erläuterungen: „Snorres Asaland ist die Gegend am Palus Maeotis zwischen dem Don und dem Kuban, welche bei dem um das Jahr Chr. 19 schreibenden Strabo I, VII (ed. Tzsch. 402) und IX (368) ‚Asia‘ im engsten Sinne des Wortes heisst; die Asgarder oder Asburger bewohnen nach ihm einen Raum

von 500 Stadien zwischen den Städten Phanagoria und Gorgippia (s. Bes. Stephanus 184); Vanaheim ist Strabos berühmtes, dem Flusse gleichnamiges Emporium Tanais, welches ein Freund der Römer, der Bosporanenkönig Polemon I., verheerte, der nachher auch die Aspurgianen in ihren Sitzen auf Taman selbst anfiel, aber von ihnen gefangen ward und das Leben verlor. Dies geschah unter der Regierung des Kaisers August ganz im Anfange unserer Zeitrechnung.

Aus dem Beinamen des Asburgers jedoch, den einer der ersten Nachfolger oder Verwandten Polemons, vielleicht sein Tochtermann Kotys, auf den Münzen führt, welche die Römer ihm zu Ehren prägen liessen, wird es wahrscheinlich, dass er Polemons Tod gerächt und, glücklicher als dieser, die Asgarder bezwungen und ihrer Unabhängigkeit ein Ende gemacht habe" (59).

Die in der Sage nachklingenden Beziehungen zwischen Norddeutschland und Skandinavien und den Gebieten des Kaukasus und des Schwarzen Meeres werden durch Ergebnisse der Vorgeschichtsforschung in weitem Umfange bestätigt. Wir wiederholen hier, was Salin im Zusammenhang mit dem auf Grund der Ausbreitung der germanischen Fibeln von ihm festgestellten, vom Schwarzen Meer ausgehenden nord- und südgermanischen Kulturstrom bemerkt hat: „Mehr als einmal hat es mir bei meinen Studien über die religiösen Anschauungen der Vorzeit in Skandinavien scheinen wollen, als ob die alte sowohl von Saxo Grammaticus als auch in der jüngeren Edda und Heimskringla erwähnte Tradition von der Einwanderung Odins und der Asen in den Beobachtungen hinsichtlich des nord-germanischen Kulturstromes in gewisser Weise mehr und mehr eine Stütze gewinnen könnte; bis zu welchem Grade, lässt sich gegenwärtig noch nicht sagen. Dass aber in der Tradition ein Kern von Wahrheit steckt, dass sie nicht lediglich eine gelehrte und unkritische Mittelalterkonstruktion ist, dürfte unbestreitbar sein" (60).

b) Die Verbindung zwischen dem Norden Europas und dem Kaukasus hat noch in manchen Dichtungen und Sagen der Germanen einen Niederschlag gefunden. So im angelsächsischen Beowulf, in dem das Wort „entisc" erscheint. Olrik, einer der grossen Forscher germanischer Vergangenheit, fasst das in angelsächsischen Dichtungen vorkommende Wort „entisc" gleich „antisch" auf (61).

Er weist darauf hin, dass die antischen (kaukasischen) Waffen (antische Schwerter, antische Helme usw.) in Nordeuropa Verbreitung gefunden hatten, „Im Beowulf werden Waffen und Kleinodien als antisch heriesisches Schwert und seinen antischen Helm hereinbrechen über den zeichnet." „Hygelacs kühner Degen liess seine breite Klinge, sein altes Schildwall" (entische helm 2890); „alte Arbeit der Antier" ist sowohl das Schwert, das Beowulf aus der Tiefe heraufholt (enta oergeweorc 1680), als der Schatz der Recken im Grabhügel (eald enta geweorc 2775), ja sogar die Schatzhöhle ist enta geweorc (2718)."

„Es dürfte nun bekannt sein, dass die älteste Dichtung — namentlich die der Angelsachsen — der wirklichen Waffenausstattung der Völkerwanderungszeit weit näher steht, als man nach den anscheinend phantastischen Zügen erwarten sollte. Wir sind also vielleicht berechtigt, einen Aufschluss ähnlicher Art über die Herkunft der Heldenwaffen zu erwarten...

Während der siegreichen Kämpfe der Goten mit den Anten müssen sie sich köstlich geschmiedete, orientalische Waffen angeeignet haben, die das kriegerische Tscherkessenvolk sich wohl damals wie in neuerer Zeit eifrig zu beschaffen strebte." Die Tscherkessen nennen sich selbst Adyge, auf griechisch-kaukasisch Atiche oder Antike, Ptolemäos bezeichnet den Volksstamm auf beiden Seiten des Kuban im Nordkaukasus als Antikai. Bei Strabo finden wir für den Arm des Kuban die Bezeichnung Antikitis. In den Heldengesängen bezeichnen die Tscherkessen sich immer als Anten. Nach Orlik muss der Name Antikai (= Adyge) eine Ableitung von Anten sein (62).

Auch Prokopius, der den Kaukasus recht gründlich beschrieben hat, spricht (in *Bellum gothicum*, Kap. 4) von den Antai im Gebiet nördlich des Kaukasus, östlich der Donmündung.

c) Nach Prokopius fanden im Lande der Anten heftige Kämpfe zwischen den Goten und den Hunnen statt. Jordanes erzählt (*Getica*, Kap. 48), dass, obwohl die Ostgoten nach dem Tode des Königs Ermanrich in Abhängigkeit von den Hunnen geraten waren, der Ostgote Amaler Vinithar die Abzeichen seines Fürstenranges behielt.

Dieser Vinithar soll in das Land der Anten eingebrochen sein. Es scheint, dass Vinithar auch noch weiter in den Kaukasus eingedrungen ist (63). Am Flusse Erak verlor er im Kämpfe gegen die Hunnen das Leben (64).

Auf die Stellung der Kaukasusgoten zu den Kaukasiern wirft die Tatsache ein besonderes Licht, dass die Georgier ursprünglich (ebenso wie die Goten) Arianer waren. Auch in späteren Zeiten scheint eine enge kirchlich-religiöse Verbindung zwischen den Kaugasusgoten und Georgien bestanden zu haben (65). Georg Chuzes-Monasoni (Mönch-Presbyter, 11. Jahrhundert) berichtet in der Lebensbeschreibung des heiligen Georg vom Heiligen Berge (Athos) (georgisch) über einen Disput des Heiligen mit dem Patriarchen und den Kirchenwürdenträgern von Antiochien, in dem der heilige Georg die Gesetzlichkeit der Autokephalie (der Selbständigkeit) der georgischen Kirche bewies. In der wiedergegebenen Rede des heiligen Georg heisst es: „Es war eine Zeit, wo es in Griechenland keine Orthodoxie mehr gab und Johannes von Gotien in Mzchetha (66) zum Bischof geweiht wurde, wie im grossen Synaxarion geschrieben steht.“

Die Beziehungen zwischen den Goten und Kaukasiern müssen noch lange fortgedauert haben; hören wir doch ausführlich darüber bis ins 16. Jahrhundert hinein. Nach der Einnahme der Krim durch die Türken 1475 wurden von diesen im Jahre 1484 auch die Goten, die bis zu den Tscherkessen hin wohnten, unterworfen. Peucer (67) und Melanchthon (68) berichten auf Grund von Nachrichten zeitgenössischer Gewährsmänner von einer germanischen Sprache in Kolchis und von einem Gotien bei Kolchis (69). Bei Melanchthon heisst es: „Ad hodie Gottia nominatur regio, vicina Colchicae, et sunt in Taurica Gotti linguam Germanicam renitentes“ (70), — ein Zeichen dafür, dass es im 16. Jahrhundert nicht nur die Tauriengoten, sondern auch die Kaukasusgoten in der Nachbarschaft von Kolchis gegeben haben muss. Peucer weiss zu berichten: „In Colchidae adhuc usurpari linguam Germanicam sunt qui constanter affirmant“ (71).

Zum Schluss wollen wir auf die Spuren des Andenkens an Georgien in der schwedischen Ueberlieferung des Mittelalters eingehen. Hier lenkt die Königin Thamar (1184-1212) die Aufmerksamkeit auf sich.

Um aber dieses Andenken in vollem Lichte erscheinen zu lassen, empfiehlt es sich darauf einzugehen, wie die Kreuzfahrer das Königreich Georgien kannten und werteten.

Im Westen und Norden Europas weiss man über die Herrscher des Georgischen Königreichs in Schrift und Wort kundzugeben. Hierzu gehört die begeisterte und hoffnungsvolle Nachricht eines Galterius des Kanzlers ob dem grossen Sieg Dawiths II. über die Mohammedaner bei Didgori. Die Nachricht stellt eine Hoffnung der bedrängten Kreuzfahrer dar, die man aus dem Bericht vernimmt, den ein französischer Kreuzritter aus dem Orient an den Erzbischof von Besançon richtete. Dies soll im Jahre 1207/08 gewesen sein.

„... Ich erhielt als Nachricht, und die Wahrheit dieser Nachricht erfuhren wir von zuverlässigen Boten : die Christen aus Iberien, Georgier genannt, sind mit unzähligen Reitern und Fussvolk, begeistert durch die Hilfe Gottes, mit grosser bewaffneter Macht den ungläubigen Heiden eiligst entgegengetreten und haben, nachdem sie schon 300 Festungen und 9 grosse Städte erobert hatten, die starken davon besetzt und die schwachen aber in Schutt verwandelt. Von den genannten Städten war eine, die am Euphrat lag, die vornehmste und grösste von allen heidnischen Städten. Der Herr dieser Stadt war der Sultan von Babylon und er wurde von den obenerwähnten Christen gefangengenommen und geköpft, obwohl er ungeheuer viel goldene Schätze zu geben versprochen hatte... Die oben Erwähnten werden kommen, um die heilige Erde Jerusalems zu befreien und alle Gebiete der Heiden zu unterwerfen. Ihr König ist vornehm, 16 Jahre alt, an Macht und Tugenden dem Alexander gleich, obwohl nicht an Glauben... Dieser Jüngling führt mit sich die Gebeine seiner Mutter, der mächtigen Königin Thamar, die während ihrer Lebzeit das Gelöbnis ablegte, nach Jerusalem eine Wallfahrt zu unternehmen, und die ihren Sohn gebeten hatte, im Falle ihres Todes ihre Gebeine an das Grab des Herrn zu bringen. Und er, der auf die Bitte seiner Mutter Rücksicht nahm und die Erfüllung des Gelöbnisses seiner Mutter wünscht, hat sich entschlossen, ihre Leiche nach der Heiligen Stadt zu bringen, mit Einverständnis oder gegen den Willen der Heiden.“ — S. Awaliswili : Aus der Zeit der Kreuzzüge, Paris 1929, S. 138, 153 (georgisch). Der obige Brief wird in der Nationalbibl. in Paris aufbewahrt. Siehe auch „Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par des Religieux Bénédictins... et continué par les membres de l'Institut, T. XXI, Paris 1847“ und Röhrich, Regesta Regni Hierosolymitani... 1893, S. 233-234, 868.

Historisch ist, dass die Gesandten Georgs IV. (Lascha) die Kreuzfahrer in Damietta (1218-1221) gesehen und ihnen Georgiens Hilfe versprochen haben, und dass auch die Königin Rusudan, Georgs Schwester, dem Papst Honorius III. 1224 schrieb, dass ihr Bruder Georg bereit gewesen wäre, gegen den Feind des Christentums zu ziehen, um Jerusalem zu befreien, wenn der unerwartete Einfall der Mongolen und dann der Tod ihm nicht die Möglichkeit genommen hätten, diesen Plan auszuführen. Dies sind jedoch spätere Tatsachen, während der obenangeführte legendäre Bericht

des Ritters an den Erzbischof von Besançon noch zu Thamar's Lebzeiten geschrieben worden sein soll. Daraus kann man nur ersehen, dass die Vorstellung von der Macht Georgiens und seiner Mission im christlichen Orient und die Hoffnungen, die die Kreuzfahrer darauf setzten, älteren Datums waren, und dass die grossen georgischen Könige dieser Epoche den Europäern als sagenhafte Helden erschienen (73).

Die Gestalt König Dawiths des Erbauers ist in der europäischen Ueberlieferung mit der legendären Gestalt „Johannes des Priesters“ verknüpft worden. Die bedrängten Kreuzfahrer hofften, dass ihnen der prophezeite „Priester Johannes“ mit grosser Macht zur Hilfe kommen werde. Den „Priester Johannes“ setzte man mit „König Dawith“ gleich. Die Identifizierung der beiden findet sich ein Jahrhundert nach dem Tode des wirklichen Königs David II. in vielen Chroniken, namentlich in Nachrichten, die sich besonders auf die Zeit des Krieges von Damietta (1219-1221) und auf den fünften Kreuzzug beziehen. Eine englische Chronik berichtet z. B. unter dem Jahre 1228, dass sich 1221 in der ganzen Christenheit das Gerücht verbreitet habe, König Dawith, genannt „Johannes der Priester“, wäre mit ungeheueren Streitkräften aus Indien aufgebrochen und hätte Medien und Persien erobert“ (74).

c) Noch aufschlussreicher ist die Tatsache, dass das nordische Schrifttum schon aus dem 13. Jahrhundert ein Andenken an die Königin Thamar bewahrt hat. So ist Carl Grimberg, Svenska Folkets underbara öden (75), zu entnehmen: „Nach einer isländischen Saga, die den Namen Ingwar trägt, kam er (Ingwar) auf seiner Abenteuerfahrt auch nach Asien, wo er bei einer mächtigen christlichen Königin landete, die die Sage zu einer Gattin macht. Am Südabhang des Kaukasus lag auch tatsächlich ein grosses und mächtiges Reich mit Namen Georgien, das zu Ingwars Zeiten von einer Königin mit Namen Tamar regiert wurde. Von ihr wird erzählt, dass sie in ihrem Dienst eine Schar von 3000 Nordischen Warägern hatte. Wahrscheinlich bewahrt die Sage von Ingwars Vidtfarne hierüber ein verworrenes Andenken...“

### 7. Schlussbemerkungen.

Das allgemeine Bewusstsein und sogar das Bewusstsein mancher Forscher über die im Altertum und Mittelalter bestandenen politischen, kulturellen und wirtschaftlichen Kommunikationen zwischen den Völkern Skandinaviens und den Völkern Kaukasiens ist recht verblasst, um nicht zu sagen entschwunden. Die Weckung dieses Bewusstseins und die Hervorhebung entsprechender Gesichtspunkte in der geographischen Forschung dürfte zu neueren Erkenntnissen und zur Aufdeckung neuerer und grösserer Zusammenhänge führen. Im Felde dieser grösseren Zusammenhänge werden manche Seiten der geographischen bzw. skandinavischen Forschung bzw. der Forschung der Länder der pontisch-baltischen Landbrücke beleuchtet und sichtbar gemacht, die sonst in der Dunkelheit verborgen bleiben würden. Einen bescheidenen Beitrag hierzu zu liefern, war das Ziel der vorliegenden Ausführung und der Ausführung „Zur Frage der georgischen Baukunst im europäischen Osten im Mittelalter“ (1).

## 8. Quellenverzeichnis.

- (1) Nikuradse, A. „Zur Frage der georgischen Baukunst im europäischen Osten im Mittelalter“, *Revue de Karthvelologie* Bd. 26-27. Paris, November 1957, S. 28.
- (2) Rostovcev, M. J. „Ellinstvo i iranstvo na juche Rossii“, Petersburg 1918.
- (3) Sanders, A. „Osteuropa...“, München 1942, S. 131.
- (4) Kolchis.
- (5) Man denke an die Handelsbeziehung mit Phasis (heute Poti) und Trapezunt, die als Umschlagplätze der aus dem Fernen-Osten (China, Mongolai) und Fernen Südosten (Indien) stammenden Waren dienten.
- (6) Auf kaukasischem Teil der Bosphorus Monarchie.
- (7) Sanders, A. „Um die Gestaltung Europas“, München 1938, S. 90.
- (8) Rostovcev, S. 83 f. — Zu diesem ganzen Abschnitt vgl. auch den Artikel „Greeks in the Euxine“, in „Cambridge Ancient History“, Bd. 2, Cambridge 1925, S. 252 ff.
- (9) Olshausen, Mitteilung über den alten Bernsteinhandel und die Goldfunde, *Zeitschrift für Ethnologie*, Bd. 23, S. 286 ff. Reallexikon der Vorgeschichte, herausgegeben von Max Ebert, Bd. 1, Berlin 1921, Artikel Bernstein.
- (10) Für diesen Abschnitt vgl. ausser den zitierten Arbeiten insbesondere die Arbeiten von V. A. Mosin : „Nacalo Rusi. Normany v vostočnoj Evrope“ in *Byzantinoslavica*, Prag, Bd. 3 (1931), S. 33 ff. und „Varjago-russkij vopros“ in *Slavia*, Bd. 10 (1930), S. 109 ff.; 343 ff.; 501 ff. Die letzte Arbeit ist eine bibliographische Uebersicht der Normannenfrage in Osteuropa.
- (11) K. Tiander, *Datschko-russkija izsledovanija, Vypusk III*, in : *Zapiski Istoriko-Filologiceskago Fakul'teta Imperatorskago Petrogradskago Universiteta, cast' CXXIII*, Petrograd 1915, S. 152.
- (12) Jordanes, *Gotengeschichte*. Kap. XXIII.
- (13) Vasil'ev, A.A. *Goty v Krymu, Izv. ross. akad. ist. mat. kulturi*, Bd. I 1921, S. 333. Die Nachrichten über die Kaukasusgoten sind bei weitem karger als diejenigen über die Goten der Krim.
- (14) Prokopius erwähnt das Gebiet der Berggoten der Krim unter dem Namen Dori, der sich mit der Zeit über Doros, Doras in Theodora verwandelte. Es scheint, dass das ganze Berggebiet der Krim den Namen der Stadt Dori trug. Ph. Brunn hat in den *Notices historiques et topographiques concernant les colonies italiennes en Gazarie*, Petersburg 1866, gezeigt, dass Theodora auf dem Mankupberg lag, wo zahlreiche Ruinen vorhanden sind. Die gleiche Ansicht vertritt Wassiljew (Vasil'ev, Bd. I, 1921, S. 314).
- (15) Vasil'ev, a.a.O., Bd. V, 1927, S. 234.
- (16) Vasil'ev, a.a.O., Bd. I, 1921, S. 268 f.
- (17) R. Loewe, *Die Reste der Germanen am Schwarzen Meer*, Halle 1896, S. 70 f.
- (18) In schriftlichen Quellen (*Georg. Annalen*, *Jordanes*) und in Sagen.
- (19) Constantinus Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, K. 45, berichtet, dass der „Erax Phasis genannt wird“. Im Altertum wurde der georgische Rion bekanntlich als Phasis bezeichnet (s. a. Olrik, *Ragnarök*, S. 466).
- (20) *Hunnenkämpfe unter den georgischen Königen Artschill 429-437 und Wachtang (446-499)*.
- (21) K. Tiander, *Datsko-russkija izsledovanija, Vypusk III*, in : *Zapiski Istoriko-Filologiceskago Fakul'teta Imperatorskago Universiteta, cast' CXXIII*, Petrograd 1915, S. 152.
- (22) *Ebenda*, S. 155, 169 f.
- (23) Birger Nerman, *Die Verbindungen zwischen dem Ostbaltikum und Skandinavien in der jüngeren Eisenzeit*, Stockholm 1929.
- (24) Rafn, *Antiquités Russes*, Kopenhagen 1850, Bd. I, S. 235 (*Heimskringla*).
- (25) *Ebenda*, S. 14 u. 66 ff. (*Sögubrot*).
- (26) *Literatur s. bei V. A. Mosin, Varjago-russkij vopros*, S. 374 f., und *Nacalo Rusi. Normany v vostočnoj Evrope*, S. 51.
- (27) Dr. Wilh. Thomsen, *Der Ursprung des russischen Staates*, Gotha 1879, S. 42 f.
- (28) *Thomsen*, S. 21.
- (29) *Ebenda*, S. 48.
- (30) *Ebenda*, S. 25.
- (31) *Tiander*, S. 174.



- (32) Thomsen, S. 82 ff.  
 (33) Mosin, Nacalo Rusi, S. 57.  
 (34) Ebenda, S. 56.  
 (35) Arne, La Suède et l'Orient, Upsala 1914.  
 (36) Mosin, Nacalo Rusi, 57 und Thomsen, 84.  
 (37) Erst seit der Mitte des 10. Jahrhunderts kommt vereinzelt die Form Rhusioi vor.  
 Thomsen, S. 19.  
 (38) Thomsen, S. 74.  
 (39) Thomsen, Anhang : Altrussische Eigennamen, S. 140 ff.  
 (40) Thomsen, S. 74.  
 (41) Ebenda, S. 74.  
 (42) Kliutschewskij, Geschichte Russlands, Bd. 1, S. 163.  
 (43) Literatur s. bei V.A. Mosin, Varjago-russkij vopros, S. 374 f., und Nacalo Rusi.  
 Normany v vostoinoj Evrope, S. 51.  
 (44) Thomsen, S. 55 ff.  
 (45) Thomsen, S. 24 ff.  
 (46) Ebenda, S. 54 f.  
 (47) Vgl. Max Vasmer, Wikingerspuren in Russland, Sonderdruck aus den Sitzungsberichten der Preuss. Akad. d. Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse 1931, XXIV, Berlin 1931.  
 (48) Die altrussische Nestorchronik, Povest' vremennyx let, in Uebersetzung hrsg. von Reinhold Trautmann, Leipzig 1931 (im weiteren schlechthin als „Nestorchronik“ zitiert), S. 4 : „Und der Dnjepr fliesst in drei Mündungen in den Pontos : Dies Meer heisst das Russjsche“ (im Original „russjkoe“. Vgl. hierzu S. 55, Anm. 7).  
 (49) Nestorchronik, S. 2 : „Die Ljachen und Preussen und Tschuden sitzen am Warägischen Meer.“ S. 3 : „... aus diesem See (Ilmensee) fliesst der Wolchow, der sich in den grossen Newase ergiesst, und die Mündung dieses Sees geht in das Warägische Meer.“ S. 4 : „... die Düna, geht aber nach Norden und mündet in das Warägische Meer.“  
 (50) Thomsen, S. 118 f.  
 (51) D. Dorosenko, Narys istorii Ukraïny, Warschau 1932, Bd. 1, S. 40.  
 (52) Nestorchronik, unter dem Jahre 941.  
 (53) Ebenda, unter dem Jahre 977 und 980.  
 (54) Ebenda, unter dem Jahre 1015.  
 (55) Ebenda, unter dem Jahre 1036.  
 (56) Vgl. S. 78 ff.  
 (57) Thomsen, S. 132.  
 (58) Vgl. Kharthlis Zchowreba, Var. der Königin Mariam, S. 263.  
 (59) Philipp Krug, Forschungen in der älteren Geschichte Russlands, II. Teil, St. Petersburg 1848, S. 466. S. auch Snorri Sturlusons Weltkreis (Heimskringla), übersetzt und erläutert von Ferdinand Wacher, Bd. I. Lpz. 1835, S. 11.  
 (60) Bernhard Salin, Die altgermanische Tierornamentik, Stockholm 1904, Neue Auflage 1935, S. 148.  
 (61) Axel Olrik, Ragnarök, die Sagen vom Weltuntergang, Berlin und Leipzig 1922, S. 476.  
 (62) Olrik a.a.O., S. 464.  
 (63) Vgl. oben Grossgotenreich, S. 30 ff.  
 (64) Olrik, S. 465. Jordanes erwähnt in seinem Werk „Getica“ auch die Antes an der nordwestlichen Ecke des Schwarzen Meeres. Sie wären nach Olrik nicht dieselben, die Jordanes im Kaukasus als Anti bezeichnet (Olrik, S. 466). Marquart geht noch weiter und bezieht ales, was Jordanes im Zusammenhang mit den Kaukasusanten sagt, auf die Anten, die am Ufer des Schwarzen Meeres zwischen dem Dnjepr und Dnjepr sassen. Marquart sucht dementsprechend den Fluss Erak zwischen dem Dnjepr und dem Dnjepr (Osteuropäische Streifzüge, S. 367). Diese Ansicht Marquarts scheint aus seiner Unkenntnis der kaukasischen Quellen, die Olrik benutzt hat, zu stammen. Wir glauben aber auch, dass Olikri Trennung der Kaukasusanten von den Anten zwischen Dnjepr und Dnjepr nicht zu Recht besteht (vgl. oben S. 54). Freilich werden die Anten, die zwischen dem Dnjepr und dem Dnjepr sassen, Volkselemente dieses Raumes in sich aufgenommen haben. Der Name Tscherkessen stammt sicher von dem Namen Cercetae, einem alten Volksstamm im Nordkaukasus, wo heute tscherkessische Gebiete liegen.  
 (65) Rostovcev, Anticnaja dekorativnaja zivopis na Juge Rossii, Petersburg 1914, S. 272.

- (66) Sitz des georgischen Kirchenhauptes.  
 (67) Peucer, Chronicon Carionis, Quarta pars, Frankfurt a. M. 1588.  
 (68) Vasil'ev, a.a.O. 1927, S. 282.  
 (69) Loewe R., Die Reste Germanen am Schwarzen Meer, Halle 1896, S. 46.  
 (70) Ebenda, S. 44.  
 (71) Ebenda, S. 45.  
 (72) Snorre, I. c. 1-2-5.  
 (73) Vgl. hierzu S. Awaliswili, Aus der Geschichte der Kreuzzüge, Paris 1929, IV.  
 (74) Radulfus de Coggeshale, Chronicon anglicanum (c. c. 1228): „1221 .. Rumores per totam Christianitatem circumquaque dispersi sunt, quod rex David cognomento Joannes presbiter, de India cum maximo exercitu adveniens Persidem et Mediam... sibi subjugaverat.“ (v. Testimonia minora de quinto bello sacro e chronicis occidentilibus excerptit et... edidit Reinhold Röhrich, Genevae, 1882, p. 334.)  
 (75) Stockholm 1938, Bd I, S. 221.

## B E R D S E N I

Mit diesem Namen bezeichnen die Georgier den Griechen. Was bedeutet aber der Terminus *Berdseni* und warum ist der Grieche von den Georgiern so genannt worden? Diese Fragestellungen habe ich bei keinem Forscher der georgischen Sprache und Geschichte gefunden, und ich möchte hier in kurzen Ausführungen versuchen, auf diese Fragen Antwort zu geben, — was allerdings nur als ein Versuch der Erklärung des Wortes *Berdseni* gelten darf.

Die griechischen (und später auch römischen) Schriftsteller berichten über die georgischen Stämme, die an der südöstlichen Küste des Schwarzen Meeres und südlich davon, in Ostkleinasien, wohnten. Darunter werden die *Chalder* erwähnt, — ein mächtiger Stamm in Gebiete von Trapezunt. — Nun sagt Strabo Folgendes :

(Geogr. XII, 458,18) = „Einige dieser Barbaren wurden auch *Byzeres*“ genannt. Diese *Byzeres* werden auch bei anderen Schriftstellern der Antike erwähnt, aber nicht in der „Anabasis“ von Xenophon, der auch über die *Chalder* (Anab. IV, V) spricht, — wahrscheinlich weil er in fortwährenden Kämpfe gegen die „Barbaren“ nicht jede Einzelheit wahrnehmen und in sein Tagebuch aufnehmen konnte. — So darf man ohne Bedenken annehmen, dass *Byzeres* auch ein alter Name eines georgischen Stammes war. — Ferner ist folgende Mitteilung Strabos zu beachten :

Die heutigen *Chalder* hießen vor alters *Chalyber*. Dann erzählt er : „Grade bei diesen liegt Pharnacia, das von Seiten des Meeres den Vorteil des Thunfischfanges genießt..., von Seiten des Landes aber Bergwerke, jetzt zwar nur auf Eisen, früher aber auch auf Silber. Ueberhaupt ist die Küste in dieser Gegend ganz schmal; denn gleich darüber liegen die Berge, reich an Metallgruben und an Wäldern, Ackerbau aber wird nicht viel getrieben. So bleibt denn den Bergleuten der Erwerb aus den Metallgruben übrig, den Seegeschäfttreibenden aber der aus dem Fischfang“ usw. (ibid. 549, 19). — Nach Strabo (ibid. 20) werden diese *Chalyber* schon bei Homer erwähnt :

(Ilias, II, 856) = „Aber Odios und Epistrophos führten den Halizonenvolk fern aus Alybe her, wo die Heimat des Silbers ist.“

Die pontischen Chalder haben mit den semitischen Chaldäern Südbabyloniens nichts zu tun, obwohl die Griechen die beiden Völker mit demselben Namen *Chaldaioi* bezeichneten. Auch die Identifizierung der pontischen *Chalder* mit den angeblich aus dem Lande Urartu eingewanderten Chalder geht auf einen schweren Irrtum von Lehmann-Haupt zurück: Dieser hielt den Namen *Chaldi*, den wir in den urartäischen Keilinschriften so oft finden, für den einheimischen Namen des Volkes von Urartu, in Wirklichkeit heisst aber *Chaldi* nur der Hauptgott des urartäischen Pantheons. Die Urartäer nannten sich selbst *Biainili* „Biainäer“ (pl.) und ihr Land *Bia(i)na* — (Genet. pl.) (davon der Name *Van*). Urartu war der assyrische Name des Landes, obwohl der Name selbst kein assyrisches Wort ist.

Was bedeutet aber der Name *Chalybes*, — nach Strabo der alte Name der Chalder? Für die Indogermanisten steht es fest, dass das griechische Wort *chalyps* „stahl“ aus dem Namen des georgischen Stammes *Chalybes*, der durch seine Kunst der Metallverarbeitung bekannt war, gebildet ist. Eine andere Etymologie für das Wort *chalyps* wird von ihnen nicht vorgeschlagen. Diese Erklärung des Wortes halten wir aber nicht für richtig. Uns scheint es, umgekehrt, dass der Stammesname *Chalybes* aus dem griechischen Worte *chalyps* „Stahl“ entstanden ist. Erstens ist es nicht unmöglich, dass *chalyps* mit *chalkos* „Kupfer“, „Erz“ usw. verwandt ist; *chalkos* ist aber ein griechisch-indo-germanisches Wort, dessen verwandte Wörter in anderen indo-germanischen Sprachen auch „Eisen“ bedeuten; und zweitens kann doch allein das Nichtvorhandensein einer indo-germanischen Etymologie für das Wort *chalyps* nicht zum Beweise dienen, dass das Wort nicht griechisch ist. — Nun ist doch der pl. von *chalyps* *chalybes* = „Stahle“, und diesen Namen *Chalybes* trugen die pontischen *Chalder* vor alters: „Stahle“, d.h. „Stahlmänner“, „Verarbeiter des Stahles“, „Schmiede“, — ihrer Beschäftigung nach. So erscheint uns *Chalybes* als altes Epitheton der *Chalder*, als ein zweiter Name des Stammes, der durch seine Kunst der Metallverarbeitung berühmt war. Deswegen trug der Stamm beide Namen: *Chaldaioi* und *Chalybes*. Erwähnt doch z.B. Xenophon dieselben als zwei Stämme.

Beachtenswert sind wohl auch Aeschylus Worte: „wohnen die *Chalyber*, die Verarbeiter des Eisens“: *siderotektones* („Der gefesselte Prometheus“, 714/15), obwohl der Dichter kaum richtige Vorstellung hatte, wo die *Chalyber* eigentlich wohnten. Schliessen dürfte man aber aus diesen Worten von Aeschylus, dass das griechische Wort *chalyps* nicht nur „Stahl“, sondern auch „Eisen“, „Eisenerz“ bedeutete, was für die Erklärung des georgischen *Berdseni* „Griechen“ wichtig ist. — Homers *Halizones* ist u.E. wörtlich zu verstehen: „der Meerumgürtete“. „Odios und Epistrophos führten die *Meerumgürteten* fern aus dem Alyberlande (= *Chalyberlande*)“ usw. *Halizones* scheint also auch ein Epitheton der vor alters *Chalyber* genannten *Chalder*, die die Meeresküste bewohnten, zu sein. —

Wenden wir uns nun an den Terminus *Berdseni*. Wir glauben, dass das Vorhergehende ermöglicht, die Bedeutung dieses georgischen Wortes zu

bestimmen : *Byzeres* der griechischen Schriftsteller scheint das griechisch ausgesprochene georgische Wort *Berdseni* (1) zu sein. „Einige dieser Barbaren wurden auch *Byzeres* genannt“, sagt Strabo, und diese waren zweifellos chaldischen, und zwar chalybischen Stammes. Folgende Betrachtungen dürfen dieses bestätigen : griech. *Byzeres* ist pl., und pl. ist auch georg. *Berds-en-i*. Griech. Stamm *Byzer-* = georg. Ctamm *Berds-*. Dass der georgische Stamm *Berds-* ist und — *en-i* das georgische Pluralsuffix, beweist das alte georgische Adjektiv *berds-ul-i* „griechisch“ (nicht *berds-n-u-li*, die neue Form desselben Adjektivs). Der Stamm *berds-* soll seine bestimmte Bedeutung haben : swanisch heisst *be-rej-*, mit dem Praefix *be-* und der reinen Wurzel *-rej-*, „Eisen“. Dieselbe Wurzel sehen wir im georgischen Worte (*h-s*)-*pi-lends-i*, „Kupfer“, — mit dem Praefix *pi-* (*hpi* — > *spi-*), das dem swanischen *be-* entspricht, und dem Wurzelkonsonanten *ds*, der dem swanischen *j* entspricht. Die georgische Wurzel ist nasalisiert. Also : *pi-lends-i* < \**pi-leds-i*. Megrisch heisst „Kupfer“ *lendj-i*, — ohne Praefix, mit der nasalisierten Wurzel und dem Wurzelkonsonanten *dj*, der dem swanischen *j* und dem georgischen *ds* entspricht. Also megr. *lendj-i* < \**ledj-i*. So zeigt es sich, dass die georgischen Stämme Wörter derselben Wurzel für Eisen und Kupfer hatten : — *rej-*, — \**leds-*, — \**ledj* — (wahrscheinlich ist auch das sumerische Wort für „Kupfer“ *u-rud-u* von der verwandten Wurzel — *rud-*). Der metallverarbeitende georgische Stamm der *Chalyber* hatte höchstwahrscheinlich als Namen das Wort \**be-reds-* für „Eisen“ oder „Kupfer“, — im pl. \**be-reds-en-i*, nach dem Ausfall des Wurzelvokals *be-rds-en-i*. Und eine genaue Uebersetzung dieses georgischen *be-rds-en-i* dürfte wohl das griechische Wort *Chalybes* sein : georg. *be-rds-eni* (\**be-reds-en-i*) = griech. *Chalybes* = „Eisen“, „Stahle“, „Kupfer“, d.h. „Eisen-Stahl-Kupfermänner“, Verarbeiter dieser Metalle, Schmiede (2). — Die Griechen haben das georgische Epetheton ins griechische genau übersetzt und danach das metallverarbeitende Volk chaldischen Stammes genannt, dabei aber auch den griechisch ausgesprochenen georgischen Namen *Berdseni* behalten : *Byzeres*, — erwähnt bei den Schriftstellern der Antike. Später nannten die Georgier mit dem Namen *Berdseni*, pl. auch als sing. gebraucht, nur Griechen, und wenn kein georgischer Stamm mehr diesen Namen trug, so ist das dadurch zu erklären, dass der georgische Stamm *Berdseni* hellenisiert wurde und die Georgier haben den georgischen Namen *Berdseni* auf die ganze hellenisch sprechende Nation übertragen.

Eine andere befriedigende Erklärung des Wortes *Berdseni* wüssten wir nicht vorzuschlagen. Die Erklärung von N. Marr : *Ber-dsen* — = *Iber-* + *Jon* — d.h. japhetitische Iberer + indogermanische Ionier ist wohl eine seiner „japhetitischen“ Spekulationen, — Kreuzung der Japhetiten mit anderen Stämmen und danach entstandene merkwürdige Namen, — für uns völlig unannehmbar. — Vielleicht könnten an eine andere Etymologie des Wortes *Berdseni* folgende Worte Xenophons denken lassen :

---

(1) Wir glauben nicht, dass *Byzeres* mit dem lasischen Ortsnamen *Vitse* etwas zu tun hat, wie es P. Ingorokva meint („Ghiorgi Mertschule“, Georg., S. 202 Anm.): Die vermutlich georgischen Formen *Bits-er*, *vits-er*, *Byts-er* = griech. *Byzer-* sind kaum annehmbar.

(2) Hier ist der georgische Geschlechtsname *Berejiani* (swanische Form) zu beachten, der wohl „aus dem Geschlechte der Eisen (arbeiter)“ bedeutet : griech. *siderotektones*.

„Man sagte, dass die Chalder freiheitsliebend und mächtig seien“ (Anab. IV, 3, 4) und es wäre das Wort *Berdseni* zu analysieren: *be-* praefix, *-r-*, zwischen zwei Konsonanten eingeschoben (eine nicht seltene phonetische Erscheinung im Georgischen), *-ds-* Wurzel (< \**-dsg-*), *ds-al-i* (< \**dsg-al-i*) „Macht“, „Kraft“ (vgl. sumerisch ZAG = *babyl.*), *emuqu* „Macht“, „Kraft“), *-en-* (*i*) Suffix des pl., also *Be-r-ds-en-i* „die Mächtigen“, „die Starken“ usw. = griech. *alkimoi*. Diese Etymologie des Wortes darf uns aber nicht verführen. *Berdseni* bedeutet kaum „die Mächtigen“ usw. Wenn die Chalder „Mächtige“ genannt wurden, so war das wohl wegen ihrer Tapferkeit, Kriegstüchtigkeit usw. Wenn aber diese Eigenschaften des Volkes mit irgendeinem Epitheton von diesem zu tun haben sollten, so ist dieses Epitheton *berds-en-i* = „Eisen“, „Kupfer“ usw., d.h. hart, stark wie diese Metalle (vgl. bei Rusthweli, „Der Ritter im Pantherfell“, die Worte Tariels, die er seinem König Pharsadan sagen lässt: *war umagresi rwalisa* „ich bin härter als Kupfer“). So hiessen auch zu Xenophons Zeiten die Männer dieses tapferen und mächtigen georgischen Stammes: *alkimoi*.

M. v. TSERETHELI.

*Berichtigungen*: „Revue de Karthvéologie“, Nw 26-27, S. 67, Z. 12, von oben: lies *Lauren* (statt *Lauern*). Ibid., Z. 13: lies *Lehnszinsherren* (statt *Landesherren*).

## PFIRSICHBLUETEN

*In den Zweigen wüetet der alte Wind,  
 ein Meer von Blüten badet in Pollen...  
 Es weht, es singt in Schlaf die rasche Luft.  
 Und der Wind trifft auf die Pfirsichblüten,  
 bemerkte das Zittern an den rosa Knospen,  
 strich mit den Schwingen über die unentfalteten Knospen,  
 ergriff die Blütenblätter, liess sie erzittern...  
 Der Pfirsichbaum stand wie ein Blumenstrauss,  
 ihm erzitterte die Seele im Vergehen,  
 er war mit einem fern gekommenen Frühlingsstrahl  
 und Tauperlen rings belegt.  
 Der Pfirsichbaum stand wie eine zarte Frau,  
 wie eine Königin in fremdem Lande :  
 in Zärtlichkeit brannte ihn die Macht der Sonne,  
 und im Leid die Flamme der Gefühle.  
 Der erblühte Pfirsichbaum glich einem Traum,  
 wogend und von der Sonne übergossen...  
 Oft verlockte mich sein Schatten,  
 und oft verbrannte mich die Sehnsucht der Liebe...*

*Doch den Pfirsichbaum besuchte der Wind  
 und wand um ihn seine starken Schwingen.  
 Jetzt nahm er den Baum an der gebrochenen Stelle gefangen,  
 nachdem er das Meer der Blüten jäh zerstreut hatte.  
 Wie Schmetterlinge, still und behutsam,  
 dann entfaltet und aufgefliegen,  
 fielen die abgefallenen Pfirsichblüten  
 ermüdet und betrübt. —*

*Das Gebot der Träume deckte mir  
 das durch Wasser und Staub verdunkelte Auge zu,  
 jene Blüte erstarb, und schnell  
 bedeckte sie rot den Pfad des Gartens...  
 Ich gehe auf des Gartens Pfad dahin  
 und beim geplünderten Pfirsichbaum häufen sich die Blüten wie ein  
 [Rosen-Meer.]*

*Es wird Abend und beim Sonnenuntergang  
 nähert sich ganz sacht die Dämmerung.*

*Ich bin nicht mehr traurig, was wünsche, was erwarte ich ?  
 Wie das Licht der Sonne und der Schatten der Nacht  
 Herrscht der Tod — es welkt der Wünschende —  
 Es erlosch der Duft — es verwelkten die Blüten.*

Aus dem Georgischen von Robert Bleichteiner.  
 Literar. Transkr. v. Alice Bleichsteiner.  
 (Inédit.)

## LA NATURE JURIDIQUE DE L'UNION SOVIETIQUE : CONFEDERATION D'ETATS, ETAT FEDERAL OU ETAT UNITAIRE ?

Si la distinction de l'Etat Fédéral et de l'Etat Unitaire ne soulève pas de grosses difficultés, ni ne fait l'objet de vives discussions, en revanche celle de la Confédération d'Etats et de l'Etat Fédéral, naguère unanimement admise, est fortement contestée de nos jours. Il convient de préciser ces divers points avant que de tenter la définition juridique de l'U.R.S.S.

Une première précision touche à la nature de la différence. La doctrine classique soutenait volontiers que les trois formations, trop dissemblables par leurs traits, ne sauraient, sans artifice, se rattacher à une même espèce : il y avait lieu, dès lors, d'établir trois types scientifiques de nature différente. Cette classification procédait davantage de concepts et de théories acceptés *a priori* que du souci de rendre plus intelligibles les diverses réalisations positives. Pour se rapprocher davantage de celles-ci, pour mieux en comprendre la richesse et la variété, la doctrine moderne, renonçant aux dissections brutales et aux manipulations habiles qu'affectionnait la doctrine ancienne, a considérablement assoupli le cadre de la systématisation juridique. C'est à elle notamment, qu'on doit la conception élargie et aérée de la décentralisation qui englobe toutes les formes possibles de relations entre les collectivités publiques, et à l'intérieur de laquelle se dessinent de nombreux types particuliers.

On va ainsi, de l'Etat Unitaire à la Confédération d'Etats en passant par nombre de formes intermédiaires, comme l'Etat avec des provinces autonomes, l'Etat Fédéral, etc... Sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, le nouveau système, débarrassé de tout dogmatisme, donne une image plus fidèle et plus nuancée de la réalité.

Des modalités originales d'organisation des rapports sociaux permettent de différencier l'Etat Fédéral de l'Etat Unitaire. Ces modalités, on les connaît ; il suffira de les rappeler : participation à l'organisation et à l'activité de l'autorité fédérale, autonomie constitutionnelle, pouvoirs exclusifs, suprématie de la constitution fédérale, règlement arbitral ou judiciaire des conflits de compétences en fournissent quelques exemples remarquables. Elles portent toutes la marque du principe de coopération, qui déploie ses effets d'une façon beaucoup plus ample dans l'Etat Fédéral que dans l'Etat Unitaire. L'association étant, si j'ose dire, l'âme du fédéralisme, se manifeste jusque dans la structure constitutionnelle de l'Etat Fédéral. Alors que l'Etat Unitaire pourrait exister indépendamment des collectivités qu'il renferme en son sein, l'Etat Fédéral ne saurait vivre ni agir sans le concours des Etats Fédérés. Conjointement avec le peuple, ces derniers forment, au sens littéral du mot, ses parties constitutives.

La classification des Unions d'Etats en Confédérations d'Etat (**Staatenbund**) et Etat Fédéral (**Bundesstaat**) prête davantage à discussions, car les réalisations concrètes du fédéralisme varient à l'infini. Chaque expérience positive prend une physionomie originale que les circonstances politiques et économiques du moment lui imposent. Le principe fédéral témoigne d'une souplesse telle qu'à l'énorme diversité des faits correspond une diversité aussi grande des applications. En ce sens on peut dire qu'il n'existe pas deux systèmes fédératifs identiques.

Est-ce là, raison suffisante pour se dispenser de tout effort de synthèse, en vue de ramener toutes les expériences à quelques types communs ? Effort légitime dans la mesure où la classification repose sur des différences réelles et indéniables comme une comparaison de la Confédération Germanique de 1815 à l'Empire Allemand de 1871, ou de la Ligue des Etats Arabes aux Etats-Unis d'Amérique du Nord, en fait ressortir. La force du lien d'association, la position de l'autorité centrale, ses rapports de puissance politique avec les Etats associés, tout cela varie considérablement d'un type à l'autre. Dans une Confédération, le rôle essentiel revient aux Etats membres ; la Confédération ne vit que par eux et puise en eux toute sa force et toute son autorité ; ici, l'équilibre est rompu au profit des Etats confédérés. Dans une Fédération, l'Etat Fédéral joue un rôle aussi important, souvent plus important que les Etats Fédérés, son autorité ne s'appuie pas seulement sur leur volonté : il la tire également de la volonté du peuple, ce qui renforce sa position à leur égard. Même si la balance penche du côté de l'Etat Fédéral, l'équilibre se révèle ici beaucoup mieux établi. La différence est donc nette et la classification traditionnelle justifiée.

Au sujet de la nature juridique de l'Union Soviétique, on a écrit récemment que : « ... même selon les critères classiques occidentaux, l'organisation étatique de l'U.R.S.S. peut recevoir le nom d'Etat Fédéral, encore que ses caractéristiques débordent un peu le type normal tant du côté de l'Etat Unitaire que de celui de la Confédération d'Etats » (1).

Qu'on trouve dans la structure de l'U.R.S.S. un mélange extraordinaire d'éléments divers, qu'en se fondant sur certains d'entre eux on puisse la rapprocher d'une Confédération d'Etats, et qu'en mettant l'accent sur d'autres on puisse la confondre avec un Etat Unitaire, personne ne le contestera ! Mais, justement, cette combinaison, unique en son genre, d'éléments contradictoires, devrait inciter à la prudence et à une appréciation plus mesurée de la situation.

L'U.R.S.S. est-elle une association d'Etats de type confédéral ? On pourrait le soutenir, en faisant état du droit de sécession et des attributions internationales des Républiques Fédérées. Indépendance et personnalité internationales ne représentent-elles pas les deux marques essentielles de la souveraineté. Ne devrait-on pas, en conséquence, voir en U.R.S.S. une Confédération d'Etats ? Pour les trois raisons suivantes, on doit sans hésitation répondre : Non. D'abord, l'inefficacité du droit de sécession et de la compétence internationale. Au surplus, seconde raison, la reconnais-

---

(1) G. Ladreit de Lacharrière : « L'idée fédérale en Russie de Riourik à Staline », 1945, p. 158.



sance de la personnalité internationale aux Etats membres d'une Union ne saurait préjuger de la nature juridique de celle-ci. Enfin, la constitution de 1936 et ses commentateurs repoussent cette opinion : il ne convient pas de se montrer plus fédéralistes qu'eux.

L'U.R.S.S. est-elle, alors, un Etat Fédéral ? L'opinion générale le veut et l'article 13 de la constitution le dit **expressis verbis**. D'autres textes en reproduisent des institutions et des techniques : autonomie constitutionnelle, chambre fédérale, répartition des pouvoirs, etc. Dans la vie de la Fédération, les Républiques prennent une part si active, elles collaborent à l'accomplissement de si nombreuses tâches que, sans leur appui, l'Union semble condamnée au dépeçage. Pourquoi, dans ces conditions, lui refuser le nom d'Etat Fédéral ?

On peut négliger la qualification de l'article 13. Le texte constitutionnel peut bien décerner à l'Etat un titre de son choix, on ne saurait en tenir compte dès lors que le titre ne trouve pas de fondement dans la structure de l'organisation établie. Dans le cas de l'U.R.S.S., l'observation s'avère d'autant plus pertinente que la Russie, elle aussi, se donne le nom de République Fédérative. Va-t-on l'ériger pour autant en Etat Fédéral ? Personne ne l'a proposé jusqu'à présent. Il semble, en effet, que la terminologie soviétique n'attache pas aux termes « Etat Fédéral », « Fédératif », « Fédéré », etc., une très grande importance, ni un sens bien déterminé.

Pour définir la portée exacte de l'article 13, il n'est pas non plus inutile de le confronter avec les dispositions correspondantes de la constitution de 1924. « La R.F.S.S. de Russie, la R.S.S. d'Ukraine, etc., s'unissent en un seul Etat Fédéral : Union des Républiques Soviétiques Socialistes », déclarait le préambule du titre II intitulé « Pacte ». Aucun autre groupe, pas même le peuple, n'était mentionné comme membre fondateur de l'Union, œuvre exclusive des Républiques Fédérées.

La constitution de 1936 procède d'une manière sensiblement différente. Certes, l'expression « Etat Fédéral constitué sur la base de l'union librement consentie » a été reprise. Mais l'on ne peut s'empêcher d'y voir un pur euphémisme, car l'article 1<sup>er</sup> définit l'U.R.S.S. comme : « ... un Etat socialiste des ouvriers et des paysans », et l'article 3 d'ajouter : « Tout le pouvoir en U.R.S.S. appartient aux travailleurs de la ville et de la campagne... ». « Tout le pouvoir », dit le texte. Forcerait-on la note en disant que le système constitutionnel de 1936 a relégué les Républiques Fédérées à l'arrière-plan ? Qu'avant d'être un Etat Fédéral, l'U.R.S.S. est un Etat des travailleurs, donc un Etat unitaire ? Ou que, tout au moins, en elle, l'aspect unitaire l'emporte sur l'aspect composé ?

La procédure d'admission de nouveaux membres fournit une autre preuve de la décadence du fédéralisme soviétique. Dans le système de 1924, c'est par un traité seulement qu'on pouvait accéder à l'Union ; aujourd'hui, un vote du Soviet Suprême y suffit. Là, la qualité de République membre résultait d'un accord de volonté de deux personnes juridiquement égales ; ici, elle dépend de la volonté unilatérale de l'Union. Redevables de leur existence uniquement à celle-ci, les Républiques de 1936 doivent se contenter d'une position plus modeste, d'autant que, sous certains rapports, elles la partagent avec d'autres collectivités, les Républiques et les régions autonomes, voire les arrondissements nationaux.

Elles n'ont donc plus le privilège d'être les seuls sujets directs de l'Union.

Elles ont perdu, en conséquence, la représentation exclusive au Soviet Suprême. Le Soviet des Nationalités n'est plus, en effet, comme le Sénat Américain ou le Conseil des Etats Suisses, une chambre des Etats, mais une représentation des nationalités. Le facteur national n'intervient, d'ailleurs, que pour la fixation du nombre des députés. Pour chaque groupe national, la désignation se fait au moyen d'élections directes par le peuple, si bien que les membres du Soviet des Nationalités ne se différencient des membres du Soviet de l'Union que par leur qualité de députés au titre national. De fait, cette assemblée n'est pas sans ressembler beaucoup à l'autre : aussi nombreuse, elle servira, comme l'autre, non point à délibérer sur des affaires réglées ailleurs, mais à exprimer les besoins et les désirs des masses, ici des masses nationales.

Car le fédéralisme, comme l'Etat, est bâti sur le principe du « centralisme démocratique ». Dans ce fédéralisme dirigé, manipulé et contrôlé — on a peine à assembler ces mots, tant ils jurent entre eux — autonomie, participation aux décisions, garanties juridiques n'ont aucune espèce de signification. Tout ce qu'on demande aux groupes nationaux, c'est d'exprimer et d'informer, de diffuser, dans leurs idiomes respectifs, les directives et les ordres lancés par le centre et d'exécuter fidèlement les décisions prises par lui. Dans cette mesure, mais dans cette mesure seulement, on peut parler à leur propos d'une coopération avec l'Union à l'administration du pays.

Une telle participation suffit-elle à faire de l'U.R.S.S. une Fédération ? Pour le soutenir, il eût fallu, en fonction du socialisme, réviser toute la théorie du fédéralisme et bâtir une théorie socialiste des Unions d'Etats. La doctrine soviétique a bien tenté la chose en fonction du principe du centralisme démocratique et de la suppression de la lutte des classes.

Le premier devait lui permettre de rejeter les critères purement formels du fédéralisme bourgeois pour lui substituer les critères matériels de l'ampleur des tâches confiées aux groupes nationaux et de la participation effective de ces groupes à la vie de la Fédération.

La lutte des classes, elle, condamne irrémédiablement le fédéralisme bourgeois à l'inégalité : la prédominance du capital monopolisé impose, dans les rapports entre l'Etat Fédéral et les Etats Fédérés, le principe autoritaire de domination. Au contraire, dans la société socialiste qui ignore la lutte des classes, les rapports entre l'Etat Fédéral et les Etats Fédérés reposent sur la confiance mutuelle et impliquent la coopération sur un pied de parfaite égalité.

Cette tentative n'a pas duré. Sa parfaite réussite dépendait entièrement de la réalisation du socialisme. Aussi, depuis la révision constitutionnelle de 1936, la doctrine soviétique s'est-elle vue obligée de modifier quelque peu son point de vue initial en intégrant les critères matériels à un raisonnement essentiellement formel. Elle fit donc appel aux critères de souveraineté et de droits souverains, d'autonomie constitutionnelle et de la loi de participation, et c'est à l'aide de tels critères qu'elle essaya de démontrer la supériorité du fédéralisme soviétique. Par là, elle s'est exposée à la critique même dont elle accable le fédéralisme bourgeois, et alors, on espère l'avoir démontré, la condamnation du fédéralisme soviétique devient

inévitable. L'U.R.S.S. n'est pas plus un Etat Fédéral qu'un Etat libéral, mais bien un Etat Unitaire centralisé.

Quant à l'autonomie des Républiques Fédérées, elle se réduit à peu de choses : les droits d'user de la langue nationale, d'entretenir des écoles nationales et — mais ici des réserves s'imposent — de cultiver les valeurs nationales en constituent l'essentiel. Le reste fait l'objet d'une réglementation uniforme et ne varie guère d'une République à l'autre. Telle est la portion congrue que l'« unité socialiste » veut bien laisser à la « diversité nationale ».

Michel MOUSKHELY,  
Professeur de Droit international public  
à l'Université de Strasbourg.

## 1.500<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE TBILISSI CAPITALE DE LA GEORGIE

(notice historique)

Le nom de la capitale géorgienne — Tbilissi (Tiflis) — provient du mot « tbili » qui signifie « chaud ».

La racine en est indo-européenne, comme cela apparaît du rapprochement avec le mot latin *tepidus*. D'après la tradition, ce nom avait son origine aux sources minérales chaudes dont la ville est si riche.

Cependant, d'après d'autres sources, ce nom proviendrait du nom d'une tribu géorgienne : « Toubal », qui serait venue se fixer dans ces parages au premier siècle avant J.-C.

Il est curieux à noter que, parmi les villes riches en sources minérales, Tbilissi n'est pas seule à porter un nom dérivant de chaud. Citons la Tibilis de l'ancienne Numidie, Toeplitz en Bohême.

Les Géorgiens appellent généralement leur capitale « Khalakhi », ce qui signifie : « la ville », nom générique et qui prouve bien à quel point ils ont toujours conscience du rôle prépondérant de cette ville parmi toutes les autres du pays.

La tradition attribue la fondation de Tbilissi au roi Wakhtang et la situe au v<sup>e</sup> siècle. Voici ce qu'en dit la légende :

« Autrefois, les lieux où s'élève actuellement la ville étaient couverts de forêts. Un jour, le roi Wakhtang, dont la résidence était Mzhéta, à 20 kilomètres du Tbilissi actuel, chassait dans ces forêts. Sa meute leva un faisan. L'épervier du roi, lancé à sa poursuite, ne revint pas. Après de longues recherches dans la forêt, on retrouva les deux oiseaux tombés dans une source bouillante et déjà cuits. Ceci intrigua vivement le roi, qui explora plus attentivement la région, la trouva belle et riche en sources chaudes, tièdes et froides, exhalant une forte odeur de soufre.

et avant tout une forteresse de montagne, à l'abri de laquelle la population s'installa. Le versant de la montagne de Sololaki, sur laquelle fut bâtie Kala, est en lui-même une position stratégique. Cet endroit, formant une espèce de promontoire rocheux, est en même temps le plus accessible de dedans et imprenable du dehors, les autres parties de la région étant par contre, en ces temps, soit couvertes de forêts épaisses, soit insuffisamment isolées et protégées par la nature. L'emplacement de la forteresse, lui, était protégé des trois côtés par la raideur des rochers à pic, et du quatrième, à l'orient, par les rives escarpées du Mtkvari; il suffisait, pour repousser l'ennemi, de précipiter simplement des quartiers de rochers sur l'assaillant, ou encore de l'arroser d'eau bouillante.

Les ruines de cette forteresse se sont conservées jusqu'à nos jours et leurs tours grandioses se dressent sur les assises et sur la crête d'un contrefort schisteux, qui se détache de la montagne de Sololaki en s'avancant vers la rive droite du Mtkvari.

Anciennement, les remparts de la forteresse descendaient jusqu'au fleuve et fermaient le passage; là était le quartier de « Khalakhi » (ville), la ville militaire, l'« acropole » où résidaient tour à tour les chefs géorgiens et l'oppresser de la Géorgie. Sa position était bien choisie, car cette bastille dominait presque tous les faubourgs de Tbilissi.

Telle était la position stratégique de Kala, la partie fortifiée de la ville disposée sur la rive droite du Mtkvari, mais qu'était l'agglomération sur l'autre rive, le quartier actuel d'Avlabar, anciennement Issan, avec le château de Métékhi ?

Était-ce une agglomération à part, ou bien se confondait-elle avec celle de la rive droite ? L'examen de la région démontre qu'il s'agissait primitivement de deux agglomérations distinctes et indépendantes l'une de l'autre.

Il ne pouvait, du reste, en être autrement. L'énorme rocher du château de Métékhi, absolument inaccessible, s'avancant à angle obtus avec le fleuve entre les deux côtés rocheux confinants du quartier d'Avlabari, ainsi que de toute la haute rive escarpée d'Avlabari, et les rapides du Mtkvari en cet endroit démontrent clairement que les hommes qui s'y fixèrent primitivement le firent et utilisèrent ces rives rocheuses et le rocher de Métékhi lui-même dans un but de défense contre l'ennemi venant du Mtkvari, et non comme forteresse-prison, qu'elle ne devint que par la suite, après que les deux rives de Tiflis se réunirent pour devenir la capitale d'un Etat puissant.

Peu d'édifices du Tbilissi de cette époque nous sont connus. Après Kala, c'est la cathédrale de Sion qui attire notre attention. Elle est située au centre de Tbilissi et était un des plus puissants édifices de la ville.

Dans ses *Descriptions des chroniques géorgiennes*, le professeur Takaičvili nous dit :

« Sous Gouram Kouratpalate (575-600), les habitants de Tiflis bâtirent la grande église de Sion, dont la construction demanda soixante-trois ans. L'édifice actuel date du commencement du XII<sup>e</sup> siècle. »

Le fils du roi Wakhtang, le roi Datchi, fortifia encore davantage les environs de la forteresse Kala, en élevant des fortifications.

Dans la citadelle de Métékhi était construit le palais, avec toutes ses

dépendances. C'était là la résidence principale des rois. Le palais n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous, mais l'église est conservée. Le mot « métékhi » vient du grec et signifie « résidence »; l'église servait de résidence aux catholicos-patriarches de l'Eglise géorgienne.

A l'est de la citadelle de Métékhi se trouvait un endroit appelé « Sago-débéli » (lieux de pleurs) servant de cimetièrre à la ville. Ce cimetièrre est renommé à cause de saint Abo, Arabe musulman, qui se convertit au christianisme, fut martyrisé et brûlé par les Arabes au VIII<sup>e</sup> siècle, à Tbilissi.

Le géographe grec Strabon témoigne du niveau élevé qu'avait atteint la technique du bâtiment en Géorgie à son époque. Il voyagea dans cette contrée au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et laissa des descriptions très exactes concernant la vie et les mœurs de la Géorgie de l'époque.

Il nous dit que le pays était fort peuplé, les villages avaient des habitations bien construites et couvertes de tuiles, les villes possédaient de nombreuses et riches boutiques, de superbes marchés et de belles places.

L'an 622 posa, comme on le sait, sous l'égide de Mahomet et dans la nouvelle religion qu'il fonda, la première pierre de la puissance arabe.

Les Arabes conquièrent rapidement la Syrie, l'Egypte, la Perse, et d'autres contrées. La Géorgie non plus n'échappa à leur marche conquérante.

Jusqu'en 722, la domination arabe se maintint plus ou moins dans les limites du protectorat; mais, au cours de cette année, le trône arabe passa aux mains des Abassides, qui ne tardèrent pas à adopter un système de gouvernement plus intolérant en matière religieuse.

Cependant, sous leur règne encore, les Géorgiens conservent une ombre d'indépendance, tant que le pays continue à être régi par des émirs (ou vice-rois), spécialement désignés pour lui et ayant leur résidence à Tbilissi.

Les écrivains arabes nous apprennent que Tbilissi possédait de leur temps un observatoire bien outillé pour l'époque, disposé à l'intérieur de la forteresse Kala. Les écoles étaient nombreuses, des académies supérieures existaient même. En même temps, on remarquait un épanouissement du commerce et des métiers.

La domination arabe céda la place aux hordes demi-barbares des Turcs Seldchouks, venues des steppes de l'Asie et qui, en 1027, envahirent Tbilissi et mirent la ville à sac. A ceci s'ajoute une autre calamité : un terrible tremblement de terre qui, la même année, rasa du sol ce qui avait survécu aux terribles ravages turcs.

La libération de la Géorgie de ce nouveau joug — qui, il est vrai, ne prit jamais la forme d'une conquête et d'une domination stables, mais se manifestait plutôt par d'incessantes incursions dont les effets étaient pourtant des plus désastreux — est liée au commencement des croisades qui portèrent de graves atteintes à la puissance musulmane en Orient.

La Géorgie était, en ce temps, gouvernée par le roi David III, qui réussit dès 1121 à chasser définitivement les Turcs de son royaume.

Guerrier inlassable et intrépide, le roi David se montra en même temps un administrateur et un organisateur énergique et de grande envergure, et c'est sous son règne que s'accomplissent l'unification, l'affermissement et l'expansion de l'Etat géorgien, dont les frontières s'étendent de

la Mer Noire à la Mer Caspienne, de la chaîne du Caucase au fleuve Araxe, sur la frontière persane.

Le développement économique du pays eut sa part de l'attention du roi. Ce souverain avisé sut comprendre et apprécier à sa juste valeur le rôle immense que joue dans la vie économique du pays le fait que les grandes routes internationales de transit le traversent et sut envisager et réaliser un ensemble de mesures aptes à protéger et attirer ce commerce, telles que construction et entretien des ponts et routes, construction d'une série de forteresses afin de couvrir et rendre sûres ces routes aux endroits exposés aux dangers, et de nombreux caravansérails devant abriter voyageurs et marchandises.

Plus spécialement encore, le roi s'occupa de l'instruction publique et fonda des écoles en masse, ainsi que plusieurs académies d'études supérieures. L'Eglise eut sa part de soins. On construisit de nombreuses églises et monastères tant en Géorgie qu'au-delà de ses frontières, en Palestine et en Syrie, etc.

La Géorgie atteignit l'apogée de son développement intérieur et de sa puissance extérieure aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, que les historiens nommèrent son « siècle d'or », ou encore « l'ère de la reine Tamar ». La Géorgie était à l'époque un vrai empire et l'un parmi les plus puissants sur la scène politique de l'Asie antérieure. Ses frontières embrassaient tout le Caucase, les provinces septentrionales de la Perse et les tribus orientales de l'Anatolie.

Bien d'autres peuples avoisinants étaient ses vassaux. La surface du territoire de l'empire géorgien mesurait alors environ 505.327 km<sup>2</sup> (actuellement elle ne compte que 72.092 km<sup>2</sup>), peuplés de 12 à 15 millions de sujets, dont 6 millions de race géorgienne.

Sa capitale, Tbilissi, était le centre administratif aussi bien qu'économique de ce vaste empire; elle en était le foyer intellectuel, dont le rayonnement s'étendait sur tout l'empire et, sous plusieurs rapports, même au-delà de ses frontières. Administrativement, le pays était partagé en onze grandes circonscriptions, ayant chacune un « Eristavi » (chef), désigné du centre, qui gouvernait au nom du roi. Quant à Tbilissi, elle formait à elle seule une circonscription et était administrée par un gouverneur ou préfet, directement désigné par le roi, et portant le titre d'« Amira ».

Tbilissi avait, à cette époque, sensiblement augmenté : on l'avait embelli de nouvelles constructions, principalement parce que les rois en avaient définitivement fait leur résidence permanente et, par conséquent, celle de la cour, de la noblesse, de l'administration et de toutes les institutions gouvernementales.

Le château royal, situé dans l'enceinte de la forteresse Métékhi, appelée alors Issani, était construit sur une hauteur d'où l'on dominait tout Tbilissi, et se distinguait par sa grande perfection architecturale.

La population vivait en dehors de cette enceinte, sur les collines qui s'élèvent des deux côtés du Mktvari.

Cependant, les remparts qui entouraient la ville encerclaient également la citadelle de Métékhi, sur la rive gauche et, en passant sur la rive droite, se continuaient jusque sur la crêtes de la montagne de Sololaki,

d'où ils descendaient, refermant leur cercle au Mtkvari, près de la cathédrale d'Antchiskhati.

Les quartiers actuels de Sololaki, Vank, la Montagne de Saint-David qui domine la ville sur la rive droite, Véra, Koukia, Tchoughoureti, la seconde zone actuelle de l'Avlabari et Navtloughi, n'étaient pas encore habités de ces temps-là et servaient à la ville de pâturages. Il s'y élevait çà et là des églises isolées.

Dans le quartier de Didoubé s'élevait le second palais royal, résidence d'été, et non loin de là l'église de Sainte-Vierge Marie.

Au temps de la reine Tamar, on éleva en dehors de l'enceinte de la ville le remarquable « Monastère Bleu ».

Les relations entre la Géorgie et la Byzance étaient très suivies, et elles devinrent encore plus intenses au temps de la reine Tamar. En ce temps, Byzance s'enrichit de nombreuses églises et de couvents géorgiens, construits avec l'argent des Géorgiens et suivant leur initiative; le plus fameux de ces couvents est celui d'« Ivérie », sur le mont Saint-Athos.

Ces foyers de civilisation — où les deux cultures viennent se croiser et fusionner — que représentaient ces monastères, tant à l'étranger que dans le pays même, firent éclore toute une pléiade de savants et d'écrivains géorgiens, qui conférèrent un éclat exceptionnel au « siècle d'or ».

En même temps que la poésie et la philosophie, l'art national s'achevait vers une conception indépendante et robuste d'un style géorgien original.

On peut dire qu'à l'époque du « siècle d'or » Tbilissi était non seulement la capitale d'un État puissant et florissant matériellement, mais encore un centre de culture artistique et intellectuelle qui n'avait presque pas d'égal dans toute l'Asie antérieure.

La première dévastation de Tbilissi, après la mort de la reine Tamar, fut l'œuvre du sultan de Khorassan, Djalal-Eddine, qui envahit la contrée, prit la capitale (après avoir incendié de nombreuses villes) en 1226. Le chroniqueur géorgien relate ainsi cet événement : « ... Les rues de la ville regorgeaient de cadavres, et même les édifices, jusqu'aux églises, ne furent pas épargnés. » La cathédrale de Sion dut subir la colère du sultan, qui en fit enlever la coupole et établit sur son soubassement son trône, pour mieux contempler de là le spectacle de la ville livrée au fer et au feu.

L'épreuve que dut subir encore le pays, après s'être à peine rétabli de la dévastation persane, fut l'invasion mongole. Les Mongols s'emparèrent du Caucase en même temps que de la Russie. En 1240, la Géorgie, mise en crainte par les bruits toujours plus menaçants de leur approche, envoya demander aide en Occident, surtout auprès du Pape, protecteur naturel de la chrétienté.

Malheureusement, et pour diverses raisons, aucune aide efficace ne vint de ce côté, et les appels désespérés n'eurent d'autre résultat que l'envoi de quelques missionnaires isolés.

Il ne restait plus à la Géorgie d'autre issue que de se soumettre à la domination mongole. D'après les termes de cette soumission, la domination devait se borner au paiement annuel d'un tribut et à la fourniture d'un certain nombre de recrues aux armées du Khan. Ce que fut la réalité, le fait suivant l'illustre.

Lors de l'occupation de Tbilissi, le chef mongol fit rassembler les enfants des habitants de la ville, les fit étendre sur le « kalo » — endroit où l'on bat le blé — et passer sur cette « moisson » humaine les « kévriss » (lourde planche de chêne, avec surface inférieure garnie d'éclats de silex, dont on se sert en Orient pour battre le blé, en y attelant des bœufs, et les faisant tourner en rond sur le « kalo », jusqu'à ce que tout le blé soit séparé des épis). Cette partie de la ville s'appelle encore de nos jours « Kalooubani » — le quartier de « kalo » — et une église y fut élevée par la suite sur l'endroit du martyre.

La domination mongole en Géorgie dura cent vingt ans. Au cours de cette domination, Tbilissi baissa considérablement et fut plusieurs fois complètement pillé et en partie incendié et détruit.

Quand les Mongols furent chassés, le laborieux et patient peuple géorgien se remit courageusement à l'œuvre de reconstruction de la capitale, qu'il mena avec une rapidité presque incroyable. La ville fut à nouveau rebâtie, entourée de nouvelles enceintes, on y construisit de nouveaux édifices et perça de nouvelles rues. En un mot, la ville recommençait à reprendre une existence normale, mais elle fut de nouveau envahie, cette fois par les Persans, et livrée une fois de plus au feu et au sang par le terrible Schah-Abbas. Plus de 70.000 Géorgiens furent tués, plus de 100.000 déportés en Perse. En partant, le shah laissa des garnisons persanes dans le pays et sur le trône le roi Bagrat (converti à l'Islam). C'est sous le roi suivant, Rostom (converti également à l'Islam), que la ville est reconstruite. Ce roi fit élever de nouvelles fortifications, entoura Métékhi de nouveaux murs flanqués de grandes tours et transporta sa résidence de l'ancien palais d'Issani dans le nouveau qu'il fit construire entre la cathédrale de Sion et l'église d'Anthiskhati, sur la rive droite du Mtkvari.

Il fit élever un mur allant de l'angle du pont d'Avlabar jusqu'à la forteresse de Kala, partageant ainsi la ville en deux parties.

Les voyageurs français Chardin et Tournefort, qui visitèrent la Géorgie à cette époque, nous donnent une idée assez exacte de la vie de Tbilissi en ces temps. Chardin, qui vécut à Tbilissi en 1671, décrit ainsi les mœurs de cette ville :

« J'ai ouï dire, écrit-il, que cette ville avait été grande et somptueusement bâtie, et c'est l'idée que l'on conçoit quand on regarde tout ce qui n'a pas été détruit, voire même les mines.

« Il y a de beaux bâtiments publics à Tiflis. Les bazars sont les lieux des marchés : ils sont grands, bâtis de pierres et bien entretenus. Les caravansérails, qui sont les demeures des étrangers, sont de même. Il y a peu de bains dans la ville, car tout le monde va aux bains d'eau sulfureuse très chaude qui sont dans la forteresse.

« Les magasins sont encore bien bâtis et bien entretenus. Ils sont situés sur une butte proche de la grande place.

« Le palais des princes est aussi, sans contredit, un des plus beaux ornements de Tiflis. Il y a là de grands salons qui donnent sur le fleuve et sur les jardins du palais, qui sont fort grands. Il y a là des volières, avec un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, un grand chenil et la plus belle fauconnerie que l'on puisse voir. Devant ce palais, il y a une grande place pouvant tenir près de mille chevaux. Elle est entourée de



boutiques et aboutit à un long bazar, vis-à-vis de la porte du palais. C'est une belle perspective que la place et la façade du palais vues du haut de ce bazar.

« Le vice-roi de Kakhétie a un palais, au bout de la ville, qui mérite d'être vu et admiré. Les alentours de Tiflis sont ornés de plusieurs maisons de plaisance et de beaux jardins. Le plus grand est celui du prince; il y a peu d'arbres fruitiers, mais beaucoup de ceux qui servent à l'embellissement des jardins, à y entretenir l'ombre et la fraîcheur... »

Chardin décrit ensuite la salle de réception du prince :

« ... Le prince était dans une salle de cent dix pieds de long sur quarante de large, bâtie au bord du fleuve et entièrement ouverte de ce côté. Le plafond, travaillé à la mosaïque, est soutenu par de nombreux piliers peints et dorés, de trente-cinq à quarante pieds de hauteur. Toute la salle était couverte de beaux tapis... »

« ... La ville de Tiflis est fort peuplée : on y voit plus de différents étrangers qu'en aucun autre lieu du monde; il s'y fait beaucoup de commerce et la cour est nombreuse et magnifique... »

Un autre Français, Tournefort, qui visita la Géorgie en 1701, nous parle de Tiflis dans les termes suivants :

« Le principal commerce de Tiflis est celui des cuirs et de la laine, qu'on exporte en Perse et à Constantinople. La soie locale ne passe pas par Tiflis, afin de ne pas payer l'octroi : les marchands de Tiflis l'achètent sur place et l'expédient directement à Smyrne et dans les ports de la Méditerranée, pour la vendre aux Français. Des alentours de Tiflis, on en exporte ainsi annuellement près de 2.000 chargements de chameaux de « endro » (matière colorante spéciale, employée pour teindre les tissus de soie et de haut prix), principalement à Diarbékir et aux Indes.

« Le commerce des fruits est aussi très important. A Tiflis, on est surpris par l'abondance des vergers et l'art de les soigner.

« On voit dans la ville de nombreuses églises, dont la plus remarquable est la cathédrale de Sion, bâtie sur un rocher à pic surplombant Mtkvari. C'est un édifice majestueux en pierre de taille, couronné d'une magnifique coupole. »

\*\*

Dans l'œuvre de développement intellectuel de la Géorgie, un grand mérite revient au roi Wakhtang VI, qui monta sur le trône en 1704. Sous ses ordres, la première imprimerie fut fondée à Tbilissi en 1709. Beaucoup de livres, tant religieux que littéraires, furent imprimés, et d'après ses instructions personnelles on édicta le premier recueil géorgien des lois, recueil qui se distingue par son esprit hautement humanitaire.

Ce roi s'occupa aussi beaucoup de la construction de nouveaux édifices et de l'embellissement de Tbilissi, et en particulier de l'agrandissement du grand caravansérail de cette ville, qui avait été construit au XVII<sup>e</sup> siècle par le roi Léon. Après son agrandissement, en 1724, il comptait déjà 80 chambres de voyageurs.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est connu comme le « siècle d'argent » de l'histoire géorgienne et fut l'époque d'un second épanouissement. Le prince royal Wakhouchti, historien et géographe qui vécut à cette époque, nous a laissé, dans sa *Description géographique du Royaume Géorgien*, des données inté-

ressantes sur Tbilissi de son temps. Le plan de la ville qu'il dressa en 1735 est le premier plan de Tbilissi qui nous soit parvenu, et son importance comme document historique est grande. Ce plan montre la richesse de Tbilissi en jardins et végétations. Un des quartiers les plus peuplés actuellement, Sololaki, était à cette époque entièrement occupé par un grand « Parc de la Princesse » et irrigué d'un canal amenant l'eau de Kodjori. L'emplacement de l'artère principale de la ville actuelle, perspective Rousthavéli, ainsi que le grand quartier de Véra, étaient à l'époque entièrement inhabités. L'île de Madatoff était couverte de bois.

Wakhouchti décrit Tbilissi comme se composant de trois quartiers : Tbilissi proprement dit, Kala et Issani. Le Mtkvari contourne Kala au nord-est, Tbilissi au nord, et Issani à l'ouest et au sud. Kala est entouré d'une haute muraille et par le ravin de Sololaki qui, en descendant jusqu'au fleuve, marque la frontière de ce quartier. Dans la partie supérieure de la citadelle se trouvent l'église de Saint-Nicolas, avec sa coupole, et le palais royal. Les salles de ce palais frappent l'observateur par leurs dimensions et leur somptuosité. Il existe un second palais, construit par le roi Rostom, entre Sion et Antchiskhati, en style persan, ainsi qu'un troisième, construit par le roi Wakhtang, encore plus magnifique que les précédents, orné d'innombrables miroirs, aux murs revêtus de marbre et de lapis-lazuli richement décoré de peinture, entièrement doré à l'extérieur.

Nous trouvons par ailleurs, chez Wakhouchti, une description détaillée des églises et des monastères de cette partie de la ville.

Sur l'autre rive, sur un rocher élevé, est située la seconde partie de la ville, Issani, qu'on pourrait plutôt considérer comme une agglomération à part. Un pont relie Issani à Kala. Ces deux villes sont des forteresses. Dans les trois parties de la ville — Kala, Issani et Tbilissi proprement dit, les maisons sont faites d'un mélange de pierre et d'argile, dans le style persan et géorgien.

Au sud-ouest s'étend le « Navthlough » (l'étymologie du mot vient de « naphte »). En effet, ici, en plusieurs endroits, le pétrole paraît à la surface.

Pendant une période de quarante-sept ans, de 1748 à 1795, aucune invasion ne vint troubler la vie de Tbilissi, et la ville profita largement de ce temps de répit. Elle s'agrandit, s'embellit. De nombreux édifices se bâtissent, on perce les rues, on agrandit les jardins et les places. Un séminaire y est ouvert, ainsi que des écoles, des imprimeries, un théâtre, une fonderie de canons, un musée d'antiquités, de nouveaux caravansérails et de nombreuses institutions d'utilité publique. Cette période dura jusqu'en 1795, jusqu'à l'invasion de l'Agha-Mahomet-Khan, le sanguinaire conquérant persan, lorsque la ville fut mise à sac pour la dernière fois. Après cette invasion, la ville en ruines se reconstitua à nouveau, mais ne fut plus que l'ombre de l'ancien Tbilissi.

En 1801, la Géorgie, avec sa capitale, passe sous la domination russe, et cette date marque le commencement, pour le pays et cette ville, d'une vie politique, économique et sociale, tout à fait nouvelle.

Mais c'est un sujet qui mérite d'être traité à part...

Georges NOZADZE.

## UNE SCENE

(Extrait de l'ouvrage inédit : « La Géorgie en son image du monde »,  
traduit de l'allemand)

Il y a de cela longtemps...

Un soir d'automne, j'avais annoncé une conférence sur un poète géorgien de la première moitié du siècle dernier dans l'une des deux plus grandes villes de Géorgie qui s'appelle Couthaïssi. Avant de monter sur la scène et de prendre la parole, j'avais toujours l'habitude de passer quelques instants dans l'intimité d'un cercle d'amis. C'est ce que je fis également en cette circonstance. Nous nous trouvions là, à l'« Hôtel de France » où j'étais descendu. L'exquise ambiance qui régnait rendait notre réunion encore plus agréable. Il y avait là, sur la table, une sorte de fromage, le « soulguni », qui sentait excellemment bon, et un vin, le « tsinandali », qui devait certainement avoir la faveur de Bacchus. Le temps se passa à causer, à raconter des histoires.

À 8 heures du soir, nous nous rendîmes au théâtre où je devais prendre la parole. Il se trouvait à côté de l'hôtel. Le public remplissait la salle au point qu'elle était déjà comble. Le temps de me recueillir intérieurement quelques instants et j'étais déjà au pupitre. Je commençai à parler.

Il me faut ici introduire quelques considérations en rapport avec la circonstance. Lorsqu'on a à parler en public, on peut ou bien se borner à lire un texte, ou bien se livrer à l'improvisation. Dans le premier cas, la parole perd cette vie qui jaillit de la spontanéité ; dans le second, l'exposé manque de contours précis et de rigueur dans l'ordonnance des idées. Conscient de ces inconvénients, je m'étais choisi une autre méthode qui consiste à bien retenir les lignes directrices de ce que j'avais à dire. Le texte complet, base de ma conférence, profondément enregistré dans ma mémoire, me servait pour ainsi dire de fil conducteur sur lequel je pouvais broder, en improvisant, sans la moindre peine. La parole me venait avec l'aisance que l'on a dans un entretien de personne à personne et l'exposé se développait comme de lui-même.

Ce soir-là, je m'en tenais encore à cette méthode. Je parlais bien, et même très bien. Mais voici que, à un moment donné, j'eus à faire avec un autre texte. Il me fallait introduire, ici et là, la citation des passages du poèmes du poète dont je parlais. Je pouvais ou bien les lire ou bien les dire par cœur. Je pris ce second parti, d'autant plus confiant en la fidélité de ma mémoire qu'elle ne m'avait jusqu'ici jamais trahi. Je citai quelques vers. Cela alla bien, oui, très bien. Puis je me remis à parler. J'avais maintenant à éclairer un passage de mon exposé par la citation d'un poème de l'auteur, d'une inspiration particulièrement heureuse. Je commençai à

citer lorsque, tout à coup, je restai court, sans pouvoir aller plus loin. (Avais-je un peu trop sacrifié à Bacchus ?) Que faire ? Tourner les pages du cahier que j'avais sous les yeux pour retrouver le vers en question ? J'étais comme frappé de paralysie. Il se produisit une insupportable interruption qui, si elle fut pénible pour moi, le fut encore bien davantage pour mes auditeurs. J'étais là, en proie à un total égarement.

Or voici que, tout à coup, je vois dans la loge qui était à ma droite, tout près de la scène, un homme qui se lève et qui, reprenant la citation du poème avec une voix merveilleusement nuancée, dont les intonations mettaient en valeur presque chaque syllabe — la langue géorgienne, qui ne connaît pas d'accent tranchant, « iktus », réclame en effet cette attention — l'achève magnifiquement.

Tout le théâtre, soulevé d'admiration, crie, dans une joie indescriptible : « Wachaaa ! » (bravo ! bravo !). Les applaudissements vont vers la loge et moi-même j'applaudis avec un tel ravissement que je me sens sur le point de me précipiter dans la loge pour serrer, dans le débordement de mon bonheur et de ma reconnaissance, les mains de cet homme. Cet homme — je ne l'appris que plus tard — était Thavad Telemaque Gourieli (Thavad : prince).

Ce fut une scène saisissante, digne de l'ancienne chevalerie. On sait, en effet, que le chevalier devait être aussi versé en poésie qu'il devait être habile à la chasse au faucon. Cette tradition était même si vivante en Géorgie que dans presque chaque maison noble on savait par cœur le poème « L'homme à la peau de panthère ». Oui, l'amour de la poésie était si fort que, par exemple, les manuscrits de ce poème, qui sont au nombre de 27 ou 28 \*, constituèrent, pendant des siècles, la meilleure dot qui fût.

Grigol ROBAKIDSE.

---

\* N.D.L.R. — Le nombre de ces manuscrits est beaucoup plus grand aujourd'hui.

## ROMAN DE GRIGOL ROBAKIDSE : « MEGUI » \*

par Marcel BRION

La contrée dont M. Grigol Robakidse évoque puissamment l'âme ardente et rude paraît si lointaine, dans le temps et dans l'espace, qu'il n'est pas inutile de rappeler, d'abord, que ce récit se passe à une époque qui ne se trouve séparée de la nôtre que par deux ou trois générations, et dans un pays très facilement accessible, puisqu'il suffit de descendre à la petite station de Swiri, sur la ligne de Tiflis à Batoum, pour rencontrer immédiatement l'atmosphère et le décor de ce livre.

Les personnages, eux, ont disparu. Encore n'en suis-je pas sûr. Il y a dans certains lieux une sorte de fatalité qui commande les passions et les destinées, et je ne serais pas surpris qu'aujourd'hui encore, dans cette région appartenant à l'U.R.S.S., nous rencontrions Wato, Mégui et Tsitsino. Il y a des pays, en effet, où les mœurs et les caractères changent si peu que le temps se **dépose** sur eux, comme une couche extrêmement mince et transparente, à travers laquelle l'identité profonde de la race apparaît toujours.

Le machinisme ne modifie que les couches superficielles. Peut-être les costumes de la Mégrie n'ont-ils pas gardé la somptuosité ancienne. Peut-être les Abkhases empruntent-ils plus volontiers, aujourd'hui, le chemin de fer ou l'autocar, que le cheval sur lequel ils caracolaient naguère. Cela importe peu. Il nous suffit de savoir que nous pourrions rencontrer des individualités aussi étranges, aussi attirantes que celles dont la vie mouvante et pathétique fait le charme de ce livre. M. Grigol Robakidse nous montre des aventures et des caractères qui nous ramènent en plein moyen âge. Gardons au moins l'illusion que les dernières années n'ont pas modifié complètement une race que les siècles avaient laissé inchangée.

Nous sommes en Géorgie, plus exactement dans cette partie de la Géorgie qu'on appelle, en France, Mingrétie, et à laquelle M. Grigol Robakidse a restitué son véritable nom de Mégrie. C'est un pays dont une antique et noble civilisation a fait la gloire et qui conserve de ce passé illustre une fierté sans arrogance, une distinction de grands seigneurs libres et généreux, indomptables aussi dans leur amour d'indépendance et leurs irrésistibles passions. Et si nous remontons encore plus haut que ce moyen âge où le luxe et tous les raffinements de l'Asie attestent la somptuosité d'un héritage qu'il a reçu de la Perse et de l'Inde, jusque dans le plus lointain passé, nous rencontrons la Colchide, terre à demi-

---

\* Ces pages inédites du célèbre écrivain français que nous publions ici, étaient destinées à servir de préface à la traduction française du roman. Paru en allemand, malheureusement, la version française n'a pas pu être éditée à ce jour.

fabuleuse vers laquelle les Argonautes voguaient pour conquérir la Toison d'Or. Nous rencontrons Médée la Magicienne ; je crois que, par plus d'un trait, l'héroïne de ce livre lui ressemble. Non pas que M. Robakidse ait voulu composer arbitrairement une héroïne antique, mais seulement parce que la **constante du lieu** répète perpétuellement la même création de types dans la même atmosphère et le même décor.

Si nous n'oublions pas alors que la Mésie d'aujourd'hui est la Colchide de jadis, ce livre nous paraîtra plus **vraisemblable** : j'entends que nous appelons vraisemblable ce qui se conforme docilement aux images de nos habitudes. Ici, nous devons abandonner, délibérément, toutes ces habitudes pour nous plonger dans un climat dramatique qui rappelle, d'une part, les vieilles légendes épiques et touche, d'autre part, à la tragédie grecque. Ce n'est pas l'exotisme de ce livre qui nous touche surtout, mais au contraire sa puissante, son universelle humanité. On oublie même ce pittoresque prodigieusement bariolé, pour se laisser émouvoir, seulement, par l'essence du drame, je veux dire par cet élément de souffrance et d'amour si magnifique à la fois et si douloureux, qui enveloppe les figures de femmes dessinées par M. Robakidse.

Depuis la magicienne qui brasse ses philtres d'amour et de mort, jusqu'à Tsitsino, jusqu'à Mégui, nous apercevons des êtres dont la volonté de puissance, portée à son extrême degré, ignore toutes les lois morales et triomphe de toutes les contraintes matérielles, sitôt que leur passion entre en jeu. Mégui, avec ce charme dangereux de la jeunesse et cette intransigeance comme une épine aiguë dans le cœur. Tsitsino, avec cette plénitude sensuelle et morbide de la maturité, cette odeur de terre et de forêt qui ensorcelle les hommes. La rencontre entre l'Abkhase et Tsitsino, alors que celle-ci vient le rejoindre pour le détacher de sa fille, et que l'amoureux tombe aux genoux de cette fantastique apparition, est d'une beauté mystérieuse et fascinante : « L'Abkhase regarda la femme en plein visage et son regard effleura le bleu profond de ses grands yeux ; ils brûlaient comme deux pierres bleu de violettes. Il baissa les yeux. Le regard de cette femme était fascinateur comme celui d'une tigresse. Tout s'obscurcit autour de lui... il se sentit dominé par une puissance terrible et pressentit l'assaut des forces secrètes qui arrachent l'homme à son propre moi. Submergé dans tout son être par quelque chose d'indéfinissable, il fut ébranlé, emporté hors de soi-même et, tombant à genoux, il se mit à baiser les pieds de Tsitsino. Elle glissa lentement ses doigts dans les cheveux de l'homme qui, pris de frénésie, lui baisait les pieds, les genoux et balbutiait des mots incohérents. »

La libre spontanéité de l'animal, l'ignorance de toute réserve arbitraire qu'elle naisse de la conscience ou du respect de certaines lois morales, cette promptitude infailible avec laquelle l'homme court vers la réalisation de son désir, sans savoir s'il approche du bonheur ou de la mort, et cette absence absolue de calcul dans la détermination immédiate à l'acte, voilà ce qui caractérise magnifiquement les héros de M. Robakidse. Je veux bien que la Mésie lui ait donné des modèles, mais pour traduire avec un tel bonheur d'expression des êtres aussi simples, aussi directs, il faut une puissance de re-création capable d'amener à la vie littéraire, à la traduction plastique, le bouillonnement souterrain des corps et des âmes.

Colchide ! Terre de Médée. Dans ce pays où brûlent peut-être encore les vieux autels des adorateurs du feu, le mythe antique n'apparaît pas dépaysé. Au contraire, c'est en voyant combien le mythe peut rester vivant et actuel que nous mesurons l'inépuisable fécondité. L'antiquité immense et mystérieuse de ce pays est sans cesse présente. Dans les coutumes ancestrales de divination, d'envoûtement, qui remontent aux vieux âges magiques où l'homme croyait agir sur les puissances de la nature, sur les forces divines ou démoniaques, et pensait les diriger à son gré. Les personnages de ce livre sont encore très proches de la nature, ils reçoivent d'elle cette force toujours renouvelée, cet appétit sans limites et ce désir d'une réalisation totale qui est le signe des êtres auxquels l'existence citadine n'a pas enseigné la nécessité quotidienne des compromis.

Ils viennent d'impulsion en impulsion, d'éclat en éclat, sans souci des conséquences de leurs actes. Il y a quelque chose d'inéluctable dans la destinée de Mégui, commandée par un fatum plus ancien encore que celui de la Colchide, cette loi sombre du sang et de la passion.

\*  
\*\*

Pour exprimer les détours de ces êtres, une communauté d'origine ne suffit pas. Avec les données qu'utilise M. Robakidse, un autre écrivain aurait pu composer un bon ouvrage de folklore ou même une pittoresque « évocation géorgienne », à laquelle aurait manqué tout ce côté fatidique qui fait le mérite de ce livre. L'auteur a saisi les personnages et le décor avec cette vision poétique qui lit en clair à travers les hommes. Il n'a pas renoncé au pittoresque, loin de là, mais il l'a gardé comme un vêtement bariolé, chatoyant, nécessaire à l'être qu'il vêt parce qu'il ne fait qu'un avec lui.

Il y a dans les musées d'ethnographie — et dans bon nombre de romans exotiques — des mannequins qui portent avec une morne lucidité les « costumes locaux » et qui représentent froidement les « coutumes locales ». Le savant seul, ou le curieux, peut s'intéresser à ces reconstitutions superficielles, pareilles à des coquilles vides d'où toute vie s'est retirée. Avec les mêmes éléments, M. Robakidse a fait une œuvre extrêmement vivante et émouvante, parce qu'il a traité ce récit en poète et en conteur.

J'ai dit que la vision poétique, seule, opère les résurrections. Lorsqu'il s'agit de comprendre et d'exprimer la vie mystérieuse des êtres dans cette zone de la conscience où l'élan aveugle, l'impulsivité ancestrale, la loi sombre du sang, remplacent ce que nous appelons la psychologie, celui-là seul qui partage, qui participe, c'est-à-dire le poète, peut rendre la vie aux morts et l'actualité au passé. Le poète seul perçoit les liens, ces rapports infinis de l'individu à l'individu, de l'homme isolé à l'immense nature, du présent à l'antiquité sans cesse efficace, et s'en sert pour renouer la fraternité des hommes et des choses, ces mystérieux rapports de l'âme à l'inanimé, de l'organe à l'inorganique.

Les courts chapitres de ce livre doivent être considérés comme autant de poèmes en prose, dont chacun en tant que **tout** parfait et autonome se suffirait presque à lui-même, mais prend sa place dans le déroulement de la destinée. Nous croyons entendre ronfler le fuseau de la Parque dans ces cadences qui nouent et dénouent le récit. Il y a là comme une suite

d'éclosions ou d'explosions qui n'a rien de commun avec la division habituelle des romans. On serait tenté de dire que c'est la respiration vivante qui en commande le rythme et gouverne le **tempo**. Ce phénomène est très singulier en ce que je ne le crois pas voulu expressément par l'auteur pour l'esthétique du récit, mais au contraire déterminé par le récit lui-même qui crée son mouvement à mesure qu'il avance. Car, indépendamment de son sujet, le récit lui-même est devenu un être vivant, une sorte de réalité seconde du livre.

Les lecteurs français de M. Robakidse qui n'ont pas encore eu l'occasion d'admirer cet auteur qui, avec sa «*Schlangenhemd*», a remporté en Allemagne un si grand succès, s'étonneront peut-être de rencontrer chez lui un de ces conteurs-nés, de ces conteurs à l'état pur, comme nous en voyons, par exemple, chez Gorki, chez Istrati. Le récit devient ainsi comme une seconde manière de vivre (chez certains, même, la première) et participe des fonctions vitales. Usant de ce don, M. Grigol Robakidse tantôt évoque des pages charmantes de simplicité et d'intimité, tantôt rejoint spontanément, sans artifice littéraire, le mythe antique toujours valable, toujours prêt à ressusciter. Pour cet écrivain géorgien, la Colchide n'est pas un souvenir livresque, une réminiscence littéraire, mais une réalité que le touriste pressé ou distrait ignore, certes, tandis que l'homme de culture la retrouve et la reconnaît dans les **constantes du lieu**. Lui-même n'a pas besoin de les retrouver : jamais il n'a cessé de les éprouver en son être le plus profond comme un des éléments fondamentaux de sa personnalité.

À cet égard, je serais tenté de distinguer deux parties dans ce livre. La première, où l'auteur qui est un Géorgien transplanté, de culture européenne, un écrivain qui a connu le succès dans plusieurs pays, et qui est, par bien des côtés, un cosmopolite, revient vers son pays natal ; il y retrouve des hommes et des paysages familiers, il reprend contact avec cette terre ancestrale qui lui apporte un sujet de roman. Telle est l'atmosphère de la première partie, dans laquelle une sorte de distance demeure entre l'homme et les choses. Puis, à mesure que le récit progresse, cette qualité d'objectivité disparaît, pour faire place à un état purement lyrique, cet état du souvenir poétique et de la création, où l'auteur se fond de nouveau dans la terre et dans le mythe. «*Les derniers mots*» portent témoignage de l'état de communion, de fusion, auquel l'auteur est parvenu en se prenant à son jeu.

Le grand talent de M. Grigol Robakidse se prête à ces métamorphoses parce qu'il reste très souple, ductile et sensible à toutes les inflexions de l'imagination, de la passion. Il peut ainsi nous raconter des coutumes populaires avec une ingénuité et une spontanéité délicieuses, qui n'évoquent jamais le détail pittoresque des «*exotismes*». Par exemple, dans cette délicieuse tradition qui veut que, ramenant chez soi un chat errant, on le conduise d'abord devant la glace du foyer pour qu'il y voie son image et qu'il se considère alors comme faisant partie de la maison. Et tant d'autres. Mais ce sont là des éléments accessoires du livre que je souligne afin, seulement, de montrer combien le prodigieux animateur de cette tragédie atridéenne peut être en même temps délicieusement familier et touchant.



Je ne connais rien dans la littérature européenne qui ressemble à ce livre. Il faudrait se tourner vers le côté asiatique de la Géorgie pour noter une parenté avec des romans et des épopées de la Perse, encore serait-ce seulement pour marquer une vague analogie. Dans son originalité essentielle, ce livre est d'une authenticité indiscutable. D'une beauté inhabituelle, aussi, qui charme et surprend avant même qu'on se soit familiarisé avec elle, mais dont on goûte plus intensément l'unique vertu quand on a découvert la plénitude tragique de cette sorte d'auréole qui l'entoure et la couronne, faite de passions, de maléfices, de haines et de désirs.

L'excellente traduction de Moussia et Silvio de Pedrelli a conservé pour le lecteur français tous les mérites littéraires d'un livre qui révélera un romancier d'une exceptionnelle qualité.

DAVID MARSHALL LANG : *The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-*

*1832*, Columbia University Press, New York, 1957, 8vo, cloth, xiv, 333, 4 plates and map, price in U.K. 45/-s.

Dr. Lang enjoys the distinction of being the first English scholar since the Wardrops to acquire a thorough knowledge of the Georgian language. He has also a competence in Russian. The combination has enabled him to utilize the critical apparatus which has been built up by Georgian and Russian scholars since Brosset published his magistral *Histoire de la Géorgie* a century ago. Dr. Lang has published three books and a number of papers on patristic and numismatic themes, with occasional excursions into Georgian literature, but the book under review is his first essay in political and social history.

For "The Last Years of the Georgian Monarchy," the author has chosen the period 1658-1832 — a stretch of nearly two hundred years. It is always difficult to select a satisfactory periodization in approaching a historical theme, since history flows in a disorderly fashion, fed by remote brooks, draining off obscure marshes, and then falling catastrophically from one level to another, while the historian has to fill the neat basin of a single volume from taps which must be turned on and, eventually, off, at given moments in time.

In this volume, the author, after an introductory chapter, opens his story in the year 1658, when a member of the cadet branch of the Georgian royal house (the Bagratids of Mukhrani) was appointed viceroy of Kartli by Shah Abbas II. To the following sixty-five years up to 1723, Dr. Lang devotes about one-third of his book. It was a period of intimate association between the Persian and Georgian courts. Persian culture was attractive to the Georgians; indeed it had been a significant undertone in Georgian history for the preceding two millenia. During the two generations round the turn of the seventeenth century, the Georgians played

an important and often dynamic role in Persian political and military life (as has been acutely demonstrated in Professor Minorsky's *Tadhkirat-al-Muluk*). In 1723, in the crisis of the Safavid state, the personal choice of a Russian orientation by king Wakhtang VI, proved fatal to both the Safavid and Mukhranian houses and precipitated Russian and Ottoman intervention in Georgia and Persia with catastrophic consequences to both countries.

The phenomenon of Russian intervention south of the Caucasus was not new in 1723. The rulers of Muscovy had pretensions to being heirs of the Golden Horde, as well as heirs of the Byzantine emperors, and Russian interest in the Caspian and the Caucasus had been promoted very soon after the domination of the Volga basin had been secured by the capture of Kazan and Astrakhan. This earlier Russian intervention, checked at the fall of Boris Godunov and interrupted by the Time of Troubles, had provoked the drastic onslaught of Shah Abbas I on Kakheti and Kartli. Again, in the first half of the eighteenth century the ineffectual campaign of Peter the Great precipitated the Caucasian incursions of Nadir Shah; and at the end of the century the fluctuations in the policies of Catherine II and Paul I permitted the devastating reprisals of Aga Muhammad Khan which indeed shattered the fabric of the old Georgian kingdom.

The intricate course of Georgian political history during the eighteenth century is well sketched by Dr. Lang and he renders a useful service to English scholarship in giving in some detail the political and diplomatic history of the events which led up to the overthrow of the Georgian royal house and the extinction of Georgian independence. At the same time Dr. Lang follows a tradition which derives originally from the mediaeval Christian-v-Muslim approach, conceived by ecclesiastical chroniclers, reinterpreted in the nineteenth century by the "liberal" school of historians, and now revised, with appropriate adaptations, in Soviet historiography. The tradition does not help the author to make an objective historical appreciation. "Left to itself," Dr. Lang believes, "it is doubtful whether the Georgian nation would even have been assured of physical survival. The country would have been ravaged and depopulated, as so often before, by Turkish and Persian armies." He adds that "behind a ring of Russian bayonets, the population had risen by the 1830's to three quarters of a million, and at the present day it is approaching the three million mark." (pp. 283-4).

The same argument might be applied in the case of Ireland where the population increased threefold between 1740 and 1840. The processes of reproduction are always mysterious, but in the case of Ireland credit is given to the potato rather than to British bayonets.

On a long view there is certainly a case for arguing that the interventions of Russia (and other European powers) in the Middle East revived or intensified the conflicts between Christian and Muslim peoples of the region. Dr. Lang, indeed, makes it clear in his book (Chapters 3 & 6) that the period of collaboration between the Persians and the Georgians was marked by a rapid rise in the prosperity of Georgia — stimulated by the cultural and commercial contacts between western Europe and the

Middle East which were growing during the decades preceding the fall of the Safavid dynasty. The Georgians were a source of strength to the Persian state. During the third quarter of the eighteenth century when Erekle II was ruling in Georgia and Kerim Khan in Persia, the Georgians even obtained a certain ascendancy; and Erekle had gone some way to building a non-sectarian and inter-national state in Transcaucasia. Erekle's unprofitable involvement in the Russo-Turkish War of 1769-74 was, perhaps, fatal in the immediate future of the relations between the Christian and Muslim communities of Caucasia. There was always a strong iranophil party among the Georgians — even as late as the abortive conspiracy of 1832 in Tiflis — which Dr. Lang describes so well. On the whole, it was probably the influence of the Georgian church which turned the scale in favour of a Russian orientation. The influential clerics had long been on good terms with the Russian hierarchy. They were hypnotised by the imposing facade of Orthodox Russia — as others are today by the splendours of another facade. They were anti-Catholic and preferred northern to western contacts; and they were anti-liberal, as indicated by their destructive campaign against *Vepkhis Tqaosani* and other Georgian lay classics.

“Hind view's” in history are as unsatisfactory as the predestinatory interpretations which are so fashionable nowadays, particularly in discussions about Soviet expansion. After all, the absorption of peripheral peoples into “the Great Heartland of Eurasia” is not an inevitable process — as was proved in the Crimean War (which ended the post-Napoleonic ascendancy of Russia in central Europe and the Middle East), in the Japanese War and in the First World War.

At the end of the eighteenth century, the Middle East was in the process of transition and conditions were in many respects chaotic. But the absorption of Georgia (and for that matter Poland) by Russia was not inevitable. Indeed, *toutes proportions gardées*, the situation in the Middle East at the end of the eighteenth century can be compared with the condition of national states in eastern Europe during the period between the two recent World Wars. The “predestined” result came about because men failed to cope with events and to adjust their attitudes and policies quickly enough in a quickly changing world.

In late eighteenth century Caucasia, one of the most important factors was the retarded evolution of the Georgian social system — which is ably discussed by Dr. Lang. There were plenty of men who saw that reform was necessary — Erekle in his prime, and his son David and their collaborators. It was a tragedy that the only Georgian with the character to speed reforms was Tsitsishvili (Tsitsianov) who appeared in the Caucasus as an officer in the Russian service. A second factor was the failure of the Georgians to come to terms with the Muslim “three-fifths” in Caucasia. Here again, Erekle had shown a tolerant and constructive intent; and, in the first quarter of the nineteenth century, Alexander *batonishvili* achieved cordial combination with the Muslim elements. Had the Georgian “westernising” mind been able to organize the splendid capacity for resistance which the Muslim mountaineers displayed in the second



third of the nineteenth century, the history of Georgia and Caucasia might not have been "predestined."

Dr. Lang is to be congratulated in having broken much new ground for the English and American reader (the book is an American publication) and he has made accessible in easily readable form the results of Georgian historical studies during the last thirty years. His full and up-to-date bibliography, and his competent critical use of the material in footnotes, will be very helpful to all students of Georgian history.

W. E. D. ALLEN.

### DAS GROSSE WERK VON DR. K. TSCHENKELI :

„Einführung in die georgische Sprache“, erschienen 1958 in Zürich, Verlag „Amirani“.

Das Buch besteht aus zwei Teilen : Band I, theoretischer Teil (SS. 64 + 628), Band II, praktischer Teil (SS. 10 + 614).

Im ersten Teile werden dargeboten : Eine kurze Uebersicht über Land und Volk und Gesschichte Georgiens, Theorien der Verwandtschaftsverhältnisse des Georgischen, Stellung der Georgischen Sprache unter verschiedenen Sprachengruppen und Sprachenfamilien der Erde.

In weiteren 48 Lektionen wird behandelt : die Morphologie des Georgischen mit Berücksichtigung jeder Einzelheit : Das Nomen, die Wortbildung, die Deklination des Nomens; das Pronomen, die Deklination der Pronomina; das Verbum, die Kategorien der Verba, die Formen des Transitivs, des Intransitivs, des neutralen Verbums, ihre Konjugation; die Partikeln u.s.w. Der Gebrauch der Wörter wird dem Lernenden so meisterhaft und durch solche Beispiele beigebracht, dass er mit der Morphologie zusammen auch die Syntax des Neugeorgischen sich anzueignen vermag, sodass der Verfasser nicht mehr für nötig gehalten hat, einen besonderen Band über die Syntax zu schreiben.

Die noch weiteren 48 Lektionen enthalten Übungen, die dem Lernenden ermöglichen, alles, was er im theoretischen Teile des Buches kennen gelernt hat, praktisch zu erlernen. Das Werk ist abgeschlossen mit einer umfangreichen Chrestomathie, die Auszüge aus den besten Werken der georgischen Schriftsteller enthält, nebst einem Glossar und der deutschen Uebersetzungen der Texte. Die deutsche Uebersetzung begleitet, übrigens, jedes vom Verfasser in seinem ganzen Werke angeführtes Beispiel.

Bisher waren zwei vorzügliche Werke zum Erlernen des Georgischen in französischer Sprache vorhanden : „La langue géorgienne“ von N. Marr und M. Brière und „Esquisse d'une Grammaire du Géorgien moderne“ von Hans Vogt. Das erste Werk berücksichtigt aber mehr das Altgeorgische als das Neugeorgische, das zweite, umgekehrt, mehr das Neugeorgische als das Altgeorgische. Und nun erscheint das dritte grosse Werk von K. Tschenkeli in deutscher Sprache, — das beste Hilfsmittel zum Erlernen des Georgischen überhaupt für jeden Deutschen oder jeden anderen, der die deutsche Sprache beherrscht und für die schwere georgische Sprache Interesse hat.

M. v. TSERETHLI.

Une langue caucasique a fait l'objet de recherches sur les lieux en Turquie, cet été. Il s'agit de la langue des Oubykhs — tribu du Nord-Ouest du Caucase qui après la guerre contre les Russes, dans les années 1860, a émigré en totalité en Turquie. Dans quelques villages sur les bords du lac Sapanca, et surtout dans deux villages près le Mamjas (Balekesir), l'Oubykh est encore parlé par une douzaine de vieillards. Le savant français Georges Dumezil, professeur au Collège de France, bien connu pour ses études de dialectes caucasiens parlés en Turquie, s'est intéressé à l'Oubykh depuis 1930. Sur son initiative, M. Hans Vogt, caucasologue norvégien, s'est joint à lui pour faire des études sur les lieux en mai-juin. On peut espérer que grâce aux efforts de ces deux savants, la langue des Oubykhs, vouée à la disparition dans une génération, sera du moins sauvée pour la science.

### L'OPINION DE LA PRESSE PARISIENNE SUR LES DANSES FOLKLORIQUES GEORGIENNES

L'ensemble folklorique qui s'illustra à l'Alhambra à la fin de l'année 1957 a reçu de la part du public un accueil extrêmement chaleureux.

L'attention accordée à ce succès par la presse de toute opinion semble indiquer que le caractère particulier, comme le sens profond des danses géorgiennes, ont été compris de l'assistance française. Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant de réunir, en vue des investigations futures, tout ce qui a été publié à cette occasion.

Ces danses, issues d'un peuple dont l'origine remonte à plusieurs millénaires, sont l'expression d'un art qui est probablement plus ancien que n'importe quel autre. Non seulement l'architecture ou la littérature, mais aussi la danse et la musique géorgiennes reflètent l'esprit national immuable de ce peuple, sa bravoure, une noblesse d'âme allant jusqu'à l'abnégation, son exceptionnel respect envers la femme, autant de qualités qui ont été illustrées tout au long de son histoire.

Nous aurons encore l'occasion de revenir sur ce thème. Laissons à présent la parole aux journalistes, juges impartiaux...

Mais, avant de leur céder la place, faisons une petite remarque : l'impresario, pour quelque raison inconnue, a appelé ces ballets « caucasiens », alors qu'il s'agissait de danseurs géorgiens, venus de Tbilissi — capitale de la Géorgie — et de danses folkloriques de différentes provinces géorgiennes.

Nino SALIA.

*Dans Le Figaro Littéraire du 28 décembre 1957, sous le titre « Séduction féminine, triomphe viril », François Guillot de Rode écrit :*

« Certes, les danses géorgiennes ne sont point une révélation pour nous. Outre tels petits groupes qui nous ont depuis longtemps signifié leur charme, d'importants ballets y ont trouvé leur source. Témoin *Le Prisonnier du Caucase*, de Georges Skibine, l'une des plus brillantes productions du ballet du marquis de Cuevas, et de chef-d'œuvre

malheureusement perdu créé voici dix ans à Monte-Carlo, l'extraordinaire et inoubliable hommage rendu par Serge Lifar, toute une soirée durant, au barde géorgien Chota Roustaveli. Enfin, il n'est guère de troupe soviétique qui n'adopte telle ou telle danse géorgienne, sans quoi un diamant manquerait à la parure folklorique. Aussi bien Moïseïev que Berezka nous l'ont prouvé avec ce korhoumi masculin ou ce fameux « pas glissé » féminin, base de chorégraphie tout entière.

« C'est donc avec un œil déjà très averti que le public de l'Alhambra accueille aujourd'hui le Ballet soviétique caucasien, ensemble populaire de la république de Géorgie. Et ce n'est point, par conséquent, à la nouveauté que ce groupe doit le succès qui lui est fait, mais bien à ses qualités propres, dont il sied de reconnaître le caractère exceptionnel. Par-delà l'intérêt de l'une des plus riches sources de l'expression dansée, comment résister à l'enthousiasme fulgurant qui jaillit de la plupart des pièces qu'on nous offre !

« Car si l'ensemble féminin n'a pas cette juvénile fraîcheur qu'on en pouvait attendre et si certaines compositions n'ont pas toujours cette perfection que nous connaissons, demeurent néanmoins cette aristocratique délicatesse, cette sculpturale pudeur, cette séduisante distinction qui perlent des ports de bras et des mains déliées, ce souffle aisé des déplacements, toutes choses qui signifient d'emblée comme un raffinement de civilisation auquel a su atteindre un peuple où le respect de la femme s'est installé depuis des siècles. Celles-ci, comme reines dans leurs longues robes aux luxueuses simplicités, dansent donc peu et s'expriment du bout des doigts, priant les hommes de prendre à charge cette exubérance dont elles ne veulent point. Et ceux-ci ne s'en privent pas.

« Sanglés dans leurs costumes noirs ou sombre, poitrinés de cartouches, ceinturés de poignards, gantés de leurs souples bottes et, sous leur toque, le visage barré d'une moustache, les voici vifs, clairs, nerveux, hautains, burinés. Le tambour claque, s'énerve ; doli et doudouki soufflent leur aigre ou douce plainte ; l'accordéon s'étire. Et l'on respire un air qui va de l'Espagne au Soudan, de la mer Noire à Moscou. Sur ces rythmes aux infinies complexités, voici les jeux de pieds virtuoses, voiletements rapides et ciselés, bonds de panthères, précisions de chamois, les combats simulacres, les étincelles fusant des épées, les stupéfiantes oppositions. Enfin, explosant dans cette *Danse de l'émulation*, tout le brio technique : variation sur cette fameuse et spécifique « pointe » masculine, manège de tours à genoux, doubles tours en l'air tombés sur les deux genoux, tours en l'air suivis pris à genoux, mille prouesses.

« On n'est pas près, certes, d'oublier ces vingt-cinq garçons. »

\*  
\*\*

Dans Paris-Presse-L'Intransigeant du 20 décembre 1957, sous le titre « Des jeux d'une noblesse extraordinaire », Emile Vuillermoz écrit :

« Si, comme l'affirment les ethnologues, la danse est le reflet fidèle des mœurs d'une race ou d'un peuple, les ambassadeurs trépidants que vient de nous envoyer la Géorgie donnent aux chorégraphes parisiens une assez sévère leçon. Au lendemain de la création du spectacle de Jean Marais, celui que nous présentent les danseurs caucasiens peut offrir aux philosophes et aux moralistes de sérieux sujets de méditation. Ce folklore est d'une noblesse et d'une distinction extraordinaire. Le costume classique des guerriers est, à lui seul, une profession de foi. Le danseur, serré à la taille par l'élégante redingote noire brodée d'or, la poitrine bardée de cartouchières, les pieds gantés de fines bottes souples et le front ceint de la toque de fourrure, est paré d'une fertilité aristocratique. Ses jeux ont une vivacité spirituelle et ses combats une frénésie éblouissante. La virtuosité de ces êtres bondissants est prodigieuse. Elle va des exploits athlétiques les plus virils aux prouesses les plus délicates de la danse sur les pointes. Le dynamisme de ce spectacle est stupéfiant.

« Mais ce qui nous frappe, dans ces danses d'origine rustique, c'est leur caractère galant et chevaleresque. La femme y est traitée avec un respect et une ferveur dignes des cours d'amour de notre moyen âge. Les jeunes filles, vêtues de robes-corolles qui les transforment en fleurs de rêve, glissent sur le sol sans qu'elles aient l'air de l'effleurer de l'orteil. Un geste de leur petite main fait cesser les mêlées les plus féroces et leurs rondes harmonieuses les transforment en fées. Quand on compare la marionnette cruellement écartelée, désossée et désarticulée qu'est devenue chez nous l'Ève 1958 à ces belles créatures ailées qui spiritualisent la grâce et la noblesse du corps féminin, on hésite à considérer comme la plus glorieuse victoire de notre siècle la conquête du *tcha-tcha-tcha...* »

\*  
\*\*

Dans *Les Arts* du 25 décembre 1957, sous le titre « Excellente transposition folklorique », J. B. écrit :

« Des nombreuses troupes folkloriques qui se sont produites à Paris ces dernières saisons, c'est là sans doute une des plus intéressantes.

« Tout d'abord, les danses de cette région du Caucase ont un intérêt spectaculaire indéniable : dynamisme endiablé et aussi caractère des personnages qui affirment une personnalité frappante. Elles font en outre appel à une virtuosité qui va parfois jusqu'à l'acrobatie. C'est-à-dire qu'on n'a pas l'impression d'une bande d'amateurs transplantés pour des raisons imprécises sur une scène parisienne.

« Il s'agit d'un spectacle authentique où la forme chorégraphique populaire a été manifestement travaillée et perfectionnée en vue du théâtre, et cela sans rien sacrifier de l'authenticité initiale.

« Les costumes sont parfois très beau. Cette beauté provient du frottement des tons sur tons davantage que de la somptuosité de la matière ou du caractère de la coupe.

« Ajoutons que le programme très varié du Ballet soviétique caucasien oppose les danses énergiques et tourbillonnantes des hommes aux langoureuses évolutions des femmes, en un contraste qui sauve l'ensemble de toute monotonie au lieu de la prédominance, habituelle au folklore, de l'un ou l'autre élément.

« Le résultat est un spectacle remarquable qui plaira au public populaire aussi bien qu'aux amateurs de danse pure. »

\*  
\*\*

Dans *Le Monde* du 20 décembre 1957, sous le titre « Les Ballets Caucasiens à l'Alhambra », Claude Sarraute écrit :

« La chalereuse soirée ! Il y avait véritablement hier, à l'Alhambra, de l'électricité dans l'air. De François Mauriac à Jean Genet, en passant par Simone Signoret, Yves Montand, Edwige Feuillère, Arletti, Ludmilla Tchérina et Yvette Chauviré, tout l'orchestre galvanisé allait mêler ses cris, ses bis, ses ovations, aux longs applaudissements scandés par le public enthousiaste des galeries. Triomphe mérité. On n'imagine rien de plus étourdissant, de plus au point, que ce spectacle de ballets caucasiens.

« Ici comme là les artistes mâles affirment une nette supériorité sur les danseuses. Elles sont souples, douces, gracieuses, et effacées. Le repos des guerriers ! Souffle inépuisable, entrain endiablé, cuisses d'acier, sourires moustachus et ressorts sous les pieds. Ils bondissent, tournent, virevoltent avec des girations de toupies et des sauts infiniment rattrapés.

« Tous les numéros seraient à détailler. A commencer par cette curieuse *Partsa*, ronde exécutée au son du tam-tam par des danseurs échappés d'un bas-relief babylonien. Avec leurs coiffures basculant du front jusqu'aux épaules, leurs profils ailés, ils rappellent la survivance entre les mers Noire et Caspienne d'anciennes traditions assyriennes. Viennent ensuite les danses kasbeques ou géorgiennes d'un vocabulaire infiniment divers et subtil, fresques orientales où se croisent et s'entrecroisent les velours délicats de tuniques rebrodées d'or et de pierreries. De Khevsour nous parvient l'écho cliquetant des combats de sabre et de bouclier. Mêlée réglée au millimètre près, d'où jaillit dans un grand nuage de poussière l'étincelle des fers entrechoqués. Retenons également *Mkhedrouli*, drame éperdu joué par des cavaliers noirs, coiffés d'astrakan et chaussés de bottes molles ; *Djeirani*, ancienne danse de Tbilissi groupant comme autant de cygnes blancs un essaim de jeunes filles aux pas glissés, aux bras sobrement éloquents.

« Apothéose finale, la scène du mariage célébré au son entraînant du tambour, de la flûte et de l'accordéon, longue partition où alternent sur fond de rideaux noirs les notes blanches des robes féminines et les doubles croches dessinées par les tuniques sombres des garçons ; rondes tourbillonnantes, ponctuées de sauts agenouillés, de pointes sur un pied et de bonds effarants, conclusion échevelée d'un spectacle aussi tonifiant que raffiné. »

\*  
\*\*

Dans *France-Soir* du 26 décembre 1957, sous le titre « Cinquante danseurs à moustaches et sabres étincelants nous apportent les rythmes du Caucase », Willy Guiboud écrit :

« Qui saurait rapporter l'explosion d'un peuple violent et poétique ? Il faudrait décrire, d'un sourire, d'une ride, les cinquantes danseurs « Spoutnik » à moustache inoubliable, les cinquante athlètes pour qui la scène n'est qu'un tremplin.

« Sur le plan chorégraphique, il n'y a pas d'étalon pour jauger la danse du sabre.

« ... Mais quand les athlètes à genoux, déchaînés, dansent en virtuoses, en acrobates, la liturgie n'est pas loin.

« Quand les paysannes géorgiennes, blanches comme des Dominicaines, avancent sans fouler le sol, nous pensons dans l'enthousiasme à la danse classique qui en est née... »

\*  
\*\*

*Dans La Nation Géorgienne de janvier 1958, sous le titre « Les Ballets Caucasiens à Paris », M. Keruhel écrit :*

« Les danseurs géorgiens venus de Tbilissi viennent de remporter à l'Alhambra, pendant près d'un mois, un très brillant succès, devant une salle toujours comble et un public authentiquement français... »

« Il s'agissait de danses *folkloriques* des différentes provinces géorgiennes et de la montagne du Caucase, et non pas des évolutions classiques d'une troupe d'Opéra. Un ensemble folklorique se doit d'être exact, sinon il n'est qu'une contrefaçon. Ces danses ont un sens; elles n'ont pas été créées pour distraire des spectateurs. A l'origine, elles étaient des rites des religions pré-chrétiennes, c'est-à-dire une *action* qui exprimait certains besoins de l'homme et demandait aux puissances supérieures de les accomplir. Elles ont ensuite évolué, surtout au Moyen Age, lorsque leur signification primitive a été perdue. Mais la façon dont elles se sont fixées est extrêmement significative des conceptions du peuple auquel elles appartiennent, c'est pourquoi elles ont valeur de manifestation nationale et ne doivent pas être livrées à l'interprétation fantaisiste d'un individu, mais à celle de la tradition; tandis qu'un étranger est particulièrement mal venu à prétendre les remanier.

« Les danses du folklore européen ont des caractères communs, très différents de ceux d'autres continents — des danses africaines, par exemple. Elles sont pour la plupart des danses de groupes et la retenue imposée aux évolutions des femmes est une de leurs caractéristiques. Reprocher à celles-ci de ne pas imiter les danseuses-étoiles des corps de ballets modernes est un non-sens. Dans les traditions du folklore européen (il en est de même chez les Indiens d'Amérique), le rôle de la femme n'est pas de frapper l'imagination par des exhibitions acrobatiques : c'est celui de l'homme. Nos pères pensaient que la modestie est sa plus belle parure. A l'origine, elle était l'intermédiaire entre la tribu et la déesse de la terre (Rhéa, Demeter, Isis, Rhiannon...), qui dispensait la vie et la fertilité. La danse des femmes devait donc participer à ce caractère mystérieux et solennel qui appartient à la divinité. Ainsi la danse des jeunes filles de Tbilissi, dont la théorie lumineuse glisse comme des voiles sur la mer, tire sa perfection de ce geste sacerdotal d'imploration indéfiniment répété : beauté d'une qualité supérieure que viendraient détruire les performances d'une danseuse-étoile dont on prétendrait l'animer.

« L'origine première de la danse remonte à l'époque, distante de plusieurs millénaires, où l'on croyait que représenter une action était l'obliger à se produire telle qu'elle avait été figurée : ainsi les guerriers, avant de partir à la bataille, mimaient la poursuite de l'ennemi, puis le combat et, bien entendu, la victoire; le chasseur implorait les divinités des bois de faire sortir le gibier sur son chemin; l'agriculteur, après avoir semé, suggérait aux plantes de pousser et de mûrir par des mouvements de lever de bras, de saut et de lancer de balle les plus exubérants possibles, que l'on retrouve dans toutes les danses folkloriques européennes, vraiment anciennes (ukrainiennes, roumaines, écossaises, irlandaises, bretonnes, basques, et dans la bourrée auvergnante). A ce point de vue, le jeu de ballon qui ouvrit la deuxième partie du spectacle est extrêmement intéressant pour le folkloriste : on le retrouve en Occident, notamment chez les Basques; les archéologues ont identifié des terrains qui lui étaient consacrés dans les ruines des villes Maya (Amérique centrale), et l'étude des rituels grecs préhomériques a permis d'en retrouver le sens, tout en expliquant certains passages de l'Odyssée. Le personnage central — un danseur sur les épaules de l'un de ses compagnons — tous deux enveloppés d'une vaste cape pour paraître ne former qu'un géant, est une apparition que l'on retrouve également chez les Basques et de l'autre côté de l'Atlantique, dans les pueblo du Nouveau Mexique et de l'Arizona. C'est un souvenir de l'époque où des danseurs masqués figuraient les apparitions des puissances surnaturelles qui assuraient la fertilité du sol. Nos masques de carnaval ont la même origine. Les mêmes correspondances avec l'Occident se retrouvent dans la « suite de danses du vieux Tbilissi », qui commence dans les nuits de juin, pour s'achever au lever du soleil : souvenir des rites du solstice d'été, qui ont laissé des traces analogues en pays celtique, en particulier en Irlande, dans les fêtes de la nuit de la Saint-Jean.

« Puis, les croyances ayant changé, la signification magique de la danse fut oubliée;



elle tendit à devenir une expression des sentiments humains (dances d'amour), ou une représentation, souvent comique, des actions quotidiennes (Danse des Marchands...). Parfois elle emprunte au milieu géographique certains types : ainsi, en Auvergne, la danse mimée appelée « La Chèvre ». La danse d'amour classique géorgienne, avec ses grands mouvements de bras, comme des battements d'ailes, et le trépignement impatient du mâle, reproduit le vol nuptial de l'aigle des montagnes. M. F. Guillot de Rode, dans *Le Figaro Littéraire* du 28 décembre 1957, a, par ailleurs, fort bien compris le caractère de réserve voulue de ces danses, lorsqu'il souligne « l'aristocratique délicatesse » propre aux peuples qui possèdent une longue tradition d'amour courtois. »

\*  
\*\*

*Dans Libération* des 21-22 décembre 1957, sous le titre « Dynamisme, beauté, noblesse », Guy Dornaud écrit :

« On pouvait croire close la suite des émerveillements prodigués par les spectacles de danses folkloriques des pays de l'Est : après les ballets polonais, tchèques, hongrois, roumains, après Moïsseïev, etc., qu'attendre encore ?... Eh bien ! si. Il y avait les danses, les artistes nous apportant des confins de la Russie et de l'Asie mineure, les ballets caucasiens, prodiges d'un spectacle parfait — oui : parfait — d'où se dégage une multiple leçon. S'il a enthousiasmé à un égal degré les invités de l'orchestre (officiels, célébrités de la scène et de l'écran, critiques) et les spectateurs des galeries, c'est qu'il constitue, du lever au baisser final du rideau, une incomparable vision de force saine, de prodigieuse agilité, de virtuosité et, tout ensemble, de grâce immatérielle où se reflète la noblesse d'âme d'un peuple dont les hommes sans peur ne s'apaisent et ne s'inclinent que sous la souriante dictature d'une Eve spiritualisée.

« Séculaires, sinon millénaires, les danses sont bien celles d'une culture élaborée par des gens de la terre, pasteurs et cavaliers émérites, guerriers par nécessité, en un pays-marche entre des mondes divers, sur des terroirs foulés par des migrations constantes, au pied de cimes altières, bref, entre deux mers (Noire et Caspienne), aux abords des terres de légende.

« Danse guerrière (khoroumi) du XIII<sup>e</sup> siècle, danse des pâtres du mont Kazbek, danse des pêcheurs géorgiens, combat (mkhedrouli) d'hommes-centaures, danse ancienne du Tbilissi, où, autour d'une danseuse unique, l'ensemble masculin dresse le haut pavoi de foulards rougeoyants... Ballet où s'affrontent en duels vertigineux de précision l'éclair et les étincelles des épées, danses d'artisans et de marchands de fruits, danse du mariage, que suit, pour clore la soirée, sur un paroxysme de rythmes et d'exploits acrobatiques, la danse sur pointes des fiers cavaliers, sanglés dans leur redingote noire, chaussés de hautes bottes... Tous des athlètes élanés, aux jarrets de coqs, mais aux clairs visages rayonnants de gentillesse... Tous capables de sauts, de girations, de virevoltes, de « manèges » sur les genoux exécutés à une allure de bolide, de contorsions toujours si précisément réglées et stoppées, que le regard à peine à suivre le merveilleux mécanisme des mêlées ou le kaléidoscope des prouesses individuelles.

« Avec ce maëlstrom, à ce tourbillon discipliné, rien ne pourrait davantage contraster que la lente théorie des danseuses, que leurs défilés, leurs rondes à pas glissés qui les font apparaître comme autant de fées, d'épousées virginales, de « princesses lointaines », de reines de cours d'amour médiévales, point touchées encore par les langueurs de l'Orient.

« Magnifique spectacle en vérité, émouvant et exaltant, auprès duquel paraissent laids et pitoyables, sinon humiliants, les déhanchements désarticulés, les hystéries et les inspirations morbides ou perverses de nos plus récentes « inventions » chorégraphiques. »

\*  
\*\*

*Dans L'Express* du 26 décembre 1957, sous le titre « Des mollets d'acier dans des bottes de cuir », Antoine Goléa écrit :

« Les dents éblouissantes, les moustaches conquérantes, les yeux étincelants, les danseurs du Caucase, fougueux athlètes, entremêlent leurs sabres sur la scène de l'Alhambra. Mollets d'acier dans des bottes de cuir souples comme la soie, ils bondissent, jaillissent avec un entrain superbe.

« Parfois l'un d'eux se détache de l'ensemble parfait pour exécuter des sauts étourdissants, pour courir à genoux avec une agilité de renard, pour danser enfin aussi légèrement qu'une ballerine.

« Les danseuses ont les grâces surannées des femmes asiatiques. Elles ondulent plus qu'elles ne marchent, elles glissent, elles volent. La chorégraphie est un peu monotone au milieu des nuages de mousseline, mais tant de douceur jointe à tant de force provoque

l'émerveillement. Les ballets caucasiens honorent les vertus ancestrales. Ils glorifient le mâle triomphant et vénèrent la femme, fragile objet...»

\*  
\*\*

Dans *L'Aurore du 29 décembre 1957*, sous le titre « *Les Ballets Caucasiens (63 danseurs) ont débuté cette nuit à l'Alhambra* » :

« Pendant l'entracte, à l'Alhambra, on se racontait l'odyssée des 63 danseurs caucasiens, bloqués par la neige. Le mauvais temps empêcha, dimanche, leur avion de quitter Moscou. On décida de leur envoyer un Armagnac, à Prague, mais les pistes étaient gelées, celui-ci ne peut dépasser Vienne. Les danseurs durent alors gagner Bratislava et atteignirent Paris, après avoir passé 28 heures sans se coucher... « Ils sont cependant frais comme des gardons », constataient les invités.

« Jeanne Breteau, directrice du théâtre de l'Alhambra, était très émue, car les costumes, de leur côté, n'étaient arrivés que deux heures avant la représentation.

« La salle fit un accueil plein de chaleur aux Caucasiens, achevant de leur faire oublier les péripéties de leur voyage.

« Parmi les plus chaleureux : Ludmilla Tcherina, Yvette Chauviré, Edwige Feuillère, Véra Korène, Marie Bell, Denise Bourdet. Du côté messieurs : François Mauriac, M<sup>r</sup> Maurice Garçon, Jean Genêt, Yves Montand, plus vingt-cinq ambassadeurs, les Frères Jacques (deux sur quatre) et Serge Lifar qui affirmait que la « Danse des cavaliers » était ce qu'il y avait de plus parfait au monde. »

\*  
\*\*

Dans *L'Humanité-Dimanche du 22 décembre 1957*, sous le titre « *Grâce, élégance et virtuosité avec les Ballets Soviétiques Caucasiens* » :

« ... Dans cette danse guerrière de Khevsours, il s'en faudrait de quelques millimètres pour qu'un sabre n'entame un front, un doigt.

« Le lent cortège des danseuses débouche des coulisses. Les majestueuses robes blanches, les voiles de tulle forment un tableau inoubliable. Avec ses pas glissés, ses sobres gestes des bras, cette très ancienne danse de Tbilissi est toute de grâce et d'élégance.

« Cette grâce, cette élégance, cette virtuosité incomparables sont les qualités de ces Ballets soviétiques caucasiens qui se produisent sur la scène de l'Alhambra.

« Les danses sont extraites du folklore géorgien et il n'en est pas une qui ne soit du plus bel effet, que ce soit la bizarre Partsa, ronde exécutée au son des tam-tams, qui met en scène des danseurs ceints d'un curieuse coiffure leur basculant jusqu'aux épaules; les délicates fresques orientales où se mêlent les velours et les tuniques brodées d'or; Lelo, un amusant jeu de ballon, où toute la troupe s'engage dans une poursuite bordée de gags et de pirouettes très différentes de la parodie de l'équipe Moïsséev; ou Mkedrouli, un drame joué par des cavaliers noirs.

« Mais l'apothéose est sans conteste cette finale de mariage où des rondes tourbillonnantes se mêlent à des sauts agenouillés, à des bonds surprenants, à des pointes sur un pied effarantes de virtuosité.

« Ces danseurs aux muscles d'acier, au souffle inépuisable, et leurs gracieuses partenaires, sont un spectacle qui comptera dans les annales de la danse. »

\*  
\*\*

Dans *Combat des 21-22 décembre 1957*, sous le titre « *Danses géorgiennes, à l'Alhambra* », Dinah Maggie écrit :

« Ce n'est pas d'hier que les Parisiens savent, pour en avoir vu des exemples sur la scène, dans les music-halls et dans les cabarets, combien les peuples du Caucase ont la danse dans le sang. Mais ils n'ont encore jamais eu l'occasion de voir une troupe de virtuoses en la matière comme le Ballet soviétique caucasien qui vient d'ouvrir sa saison à l'Alhambra...

« Quoique la compagnie Bereska nous ait montré, il y a six mois, de multiples numéros où les danseuses semblent parcourir la scène comme portées sur des disques tournants, on revoit sans lassitude ces femmes, aux cheveux tressés en quatre longues nattes, et dont les fluides bras se meuvent avec la légèreté des ailes de papillon, tout en imprégnant les gestes des mains d'une préciosité que l'on dit très géorgienne.

« Qu'ils sautent, qu'ils virevoltent, qu'ils agitent leurs jambes à une vitesse vertigineuse sans bouger le reste du corps, qu'ils dansent sur les pointes — ou plutôt sur leursorteils recourbés — les hommes sont éblouissants de technique et d'étincelante frénésie dansante. Etincelante, au sens littéral du mot, puisque dans la *Danse Kazbèque*, les

guerriers heurtent avec une telle vigueur leurs épées sur les boucliers de leurs adversaires qu'ils font jaillir d'énormes étincelles.

« Mais le côté viril des danseurs n'apparaît pas seulement dans des gestes belliqueux. Ils savent, dans des danses de séduction, se faire valoir aux yeux des femmes, comme ils savent s'amuser — et amuser — dans *Le Jeu du Ballon*.

« Danseuses pudiques et réservées, danseurs débordant de passion et de vie, tous reflètent, sous son double aspect, l'âme dansante de la Géorgie... »

\*  
\*\*

*Dans Chaix-Musica de mai 1958, sous le titre « Les Ballets Caucasiens », Nicole Menant écrit :*

« Le Ballet Soviétique Caucasiens, que nous avons pu voir récemment à Paris, a donné, pour la première fois en France, un aperçu de l'admirable folklore de la Géorgie — l'antique Colchide, où les Argonautes partirent à la conquête de la Toison d'Or. Cette terre de légende, située aux confins de l'Europe, entre la chaîne des monts Caucase et la mer Noire, abrite un peuple fier et courageux, dont les origines, selon certains, remonteraient à l'antique Sumer. Ce petit pays de trois millions d'âmes a su préserver jusqu'à nous, malgré une longue histoire faite de luttes incessantes contre ses puissants voisins, la pureté et la richesse de ses traditions.

« Aimées, respectées, les femmes sont, dans la société géorgienne, symboles de paix et d'amour. Dans leurs danses, empreintes de gravité et de douceur, avec leurs longues robes médiévales, elles glissent sur le sol comme des apparitions d'un autre monde. Ce glissement très particulier est obtenu par un pas de polka souplement esquissé par les jambes seules, le corps demeurant impassible et droit. Parfois, les bras se lèvent, se balancent, les amples manches se déploient comme des ailes, et les danseuses ressemblent alors à ces colombes à qui la littérature les compare. Dès qu'un homme se présente, la danse devient roman. Glissant, lui aussi, sur le sol, le jeune homme choisit, parmi les danseuses, sa préférée. Il l'invite à se joindre à lui et, sans accélérer son rythme, le couple, toujours glissant, décrit de souples arabesques. C'est la femme qui mène la danse, elle évolue de dos, sans regarder derrière elle, le jeune homme lui faisant face. Si, d'aventure, heurtant quelque obstacle, elle change brusquement de direction, le danseur doit instantanément la suivre et lui faire face à nouveau. Si, par une légère inattention, il n'a pas modifié assez rapidement sa course et a effleuré sa partenaire, celle-ci le quitte aussitôt.

« Le costume des Géorgiens, outre la sobre et élégante « tchoka », cet ample manteau noir serré à la taille que lui ont emprunté les cosaques, comporte toujours un poignard droit glissé dans la ceinture, une cartouchière et une petite sacoche contenant huile et tissu pour graisser le fusil. Les bottes, faites de chevreau souple, n'ont pas de semelles dures; c'est directement sur les orteils que les hommes exécutent leurs admirables danses de pointes. Les danses de ces montagnards habitués à lutter, à vaincre, exaltent les vertus guerrières, l'adresse à la chasse, au combat. Elles sont ardentes, joyeuses, trépidantes, véritable expression de l'âme d'un peuple.

« Très bons cavaliers, bons chasseurs, les Géorgiens sont épris de sports violents. La lutte est pratiquée dans tous les villages. Les jeunes gens s'enduisent le corps de graisse afin de rendre les prises plus difficiles, et chacun parie sur l'issue du combat. Ces luttes ont inspiré les ballets populaires d'Igor Moïsseiev, et se retrouvent, transposées, dans les danses géorgiennes. Mais les hommes savent dompter leur tempérament fougueux devant les femmes, et n'oublient jamais le respect qui leur est dû. Ainsi, s'il survient entre eux quelque combat, suffira-t-il à une jeune fille de jeter entre les belligérants le léger voile qu'elle porte sur sa tête pour qu'aussitôt la paix revienne, du moins en sa présence.

« Tout le monde danse en Géorgie, où il n'est pas besoin de travailler à la barre pour « faire des pointes »... Aussi, la plupart des danseurs du Ballet Caucasiens ne sont-ils pas professionnels. Recrutés parmi les meilleurs dans les villes et les villages, ils ne se consacrent que temporairement à la troupe, à l'occasion de représentations exceptionnelles et de tournées. Tous sont à la fois chanteurs, danseurs, et musiciens. »

PUBLICATIONS RECENTES SE RAPPORTANT AU GEORGIEN

- Du Professeur M. BRIÈRE :  
 — *Lettres géorgiennes chrétiennes*, Journal Asiatique, 245 (1957), p. 75-98.
- Du Professeur D. M. LANG :  
 — *The Life of the Blessed Iodasaph : A New Oriental Christian Version of the Barlaam and Ioasaph Romance*, in Bulletin of the School of Oriental and African Studies, London, 1957, vol. XX.  
 — *Georgia in History and Current Affairs*, in Journal of the Royal Central Asian Society, 1958, vol. XLV.  
 — *War Medals and Paper-Money of Georgia in Transcaucasia (1915-24)*, in American Numismatic Society Museum Notes, vol. VII, New York.
- Du Professeur Hans VOGT :  
 — THOMAS, LAWRENCE L. *The Linguistic Theories of N. Ja. Marr*. University of California Publications in Linguistics, vol. XIV. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1957. Pp. xii. 176. *Romance Philology*, vol. XII, No. 1, August 1958. University of California Press, Berkeley 4.  
 — TARNICHVILI, P. Michael in Verbindung mit Dr. J. Assfalg : *Geschichte der Georgischen Kirchlichen Literatur*, Citta del Vaticano (Orientalische Literaturzeitung, 1957, W. 11/12).
- Du Professeur M. TARNICHVILI :  
 — *Publications récentes relatives à la littérature géorgienne*.  
 — *Les deux recensions du « Barlaam » géorgien* (Le Museon, T. LXXI, 1958, Louvain).  
 — *Le roman de Balahvar et sa traduction anglaise* (Orientalia Christiana Periodica, vol. XXIV, num. 1-2, Roma, 1958).
- Du Docteur J. ASSFALG :  
 — *Georgische Christliche Literatur* (Die Religion in Geschichte und Gegenwart 3. Aufl. S. 1399).
- De K. F. EULER :  
 — *Georgien. Kirchengeschichte* (Die Religion in Geschichte und Gegenwart 3. Aufl. S. 1398).

Nous signalons la parution, à Tbilissi, des œuvres suivantes :

1. Ch. NOUTZOUIDZE : *Histoire de la philosophie géorgienne*, T. I (jusqu'au Moyen Age).
2. Ch. AMIRANACHVILI : *Histoire de la peinture murale géorgienne*, T. I (en russe).
3. Ch. AMIRANACHVILI : *Beca Opizari*, ciseleur-orfèvre du Moyen Age (en russe).
4. V. BARDAVELIDSE : *L'art graphique géorgien dans les religions anciennes*.
5. V. BARDAVELIDSE et TCHITAÏA : *L'art populaire géorgien d'ornement chez les Khevsour*.
6. V. BARDAVELIDSE : *De l'histoire d'anciennes religions géorgiennes* (Divinité Barbara-Babar).
7. *Recueil des œuvres des musicologues sur la musique géorgienne ancienne et moderne*.
8. P. KHOUTCHOUA : *Le Théâtre national d'Opéra et de Ballet de Tbilissi* (en russe).
9. Université de Tbilissi : *Œuvres collectives*, avec une liste des dissertations.
10. I. IMNAÏCHVILI : *La déclinaison de noms et la fonction des cas dans le Géorgien ancien*.
11. A. CHANIDZE : *Problème de la structure et de l'histoire de la langue géorgienne*, T. I, 1957.

Nous exprimons notre profonde reconnaissance à M. G. Gogolachvili qui a bien voulu nous aider dans la traduction des textes et la correction des épreuves.

LA REDACTION.

Nous avons le grand regret d'annoncer le décès de Constantin Kandelaki, représentant de l'ancien Gouvernement National Géorgien en exil.

Sa nécrologie paraîtra dans le prochain numéro de « Bedi Karthlisa » en géorgien.

**N.D.L.R.** — La « Revue de Karthvélologie » regrette de ne pouvoir pour l'instant donner à ses lecteurs des informations complémentaires sur le texte du Pr. P. Ingorokva (cf. Bedi Karthlisa, N° 26-27, « La polyphonie dans la musique populaire géorgienne, par I. Gogolachvili), la parution de cet article dans « Mnathobi » ayant été interrompue du fait de la maladie de l'auteur.

## **A N O S A M I S**

Il y a maintenant 10 ans que paraît « Bedi Karthlisa », dans des conditions matérielles particulières, dont la difficulté s'accroît de jour en jour.

Certes, nombre d'amis nous prêtent leur concours, mais le plus lourd de ce fardeau incombe sur nous ; et la situation évolue aujourd'hui de telle sorte, qu'il nous est devenu pratiquement impossible d'envisager de nouveaux sacrifices.

Nous nous trouvons donc dans l'obligation de nous adresser aux amis de « Bedi Karthlisa » et des études géorgiennes à l'étranger, afin qu'ils nous donnent la possibilité de poursuivre notre œuvre.

LA DIRECTION.

Prix du numéro : **500 frs**

Ces sources, dont on lui vanta les vertus thérapeutiques, et le site de l'en droit, plurent à tel point au roi qu'il décida d'y fonder la ville qu'on nomma par la suite Tbilissi. »

Les chroniques « Khartlis Tzkovréba » — traditions écrites du peuple géorgien — concordent avec la légende en ce qu'elles attribuent également la fondation de Tbilissi au roi Wakhtang. Cependant, l'un des chroniqueurs : Léontius Mrovéli (VIII<sup>e</sup> s.) mentionne cette ville comme existant déjà sous le roi Pharnaos (302 à 237 avant J.-C.).

A un autre endroit, ce même chroniqueur relie le nom de cette ville à des faits encore antérieurs, là notamment où, parlant de l'ancêtre légendaire du peuple géorgien, Khartlos, il dit que ce dernier fonda la ville de Mzkhéta et conquit tout le pays de Tbilissi et la vallée de l'Aragvi jusqu'à la mer. Ceci pourrait être assez véridique, en ce que l'existence d'un village du même nom situé sur l'emplacement actuel de la ville aurait pu précéder la fondation de Tbilissi.

Ceci expliquerait pourquoi ni Strabon, qui visita ces contrées au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., ni les autres auteurs de l'époque ne mentionnent nulle part Tbilissi, parmi les villes de la Géorgie.

Léontius Mrovéli nous dit encore que pendant le règne de Varaz-Bakour (379-394 après J.-C.), qui avait sa résidence à Mzkhéta, la province géorgienne de Khartli subit l'invasion persane et que le capitaine de l'armée persane, ne pouvant enlever d'assaut Mzkhéta, établit son camp dans la région de Tbilissi et y éleva une forteresse, nommée Kala, face aux bastions avancés de Mzkhéta. Bientôt, le roi géorgien ayant consenti à payer le tribut, les Persans levèrent le camp et les Géorgiens prirent possession de la forteresse.

L'académicien Brosset traduit ainsi ce texte du chroniqueur, dans son *Histoire de la Géorgie* :

« L'Eristavi bâtit Tbilissi entre les portes du Caucase, pour servir de boulevard contre Mzkhéta. »

L'historien Djavakhichvili estime par contre que la construction de la forteresse Kala, à Tbilissi, par les Persans, ne date que de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle Tbilissi était déjà ville.

Pendant les fouilles archéologiques de 1948, dans le quartier de Tbilissi-Didoubé ont été découverts différents objets en terre cuite, pierre et os, qui témoignent que ces territoires étaient habités trois millénaires avant J.-C.

En résumé, Tbilissi-village existait probablement depuis les temps les plus reculés, jusqu'en 379, date à laquelle fut fondée la ville, qui devint par la suite, sous Wakhtang Gorgaslan, en 459, la capitale et la résidence des rois de la Géorgie orientale.

De ce moment date le commencement de la décadence de Mzkhéta, qui cède le pas à la nouvelle capitale, dont l'importance croîtra toujours. Le gouvernement se transporte à Tbilissi et la population afflue bientôt vers la ville, encouragée en cela par la valeur stratégique de cette forteresse, dont l'emplacement judicieux fait la clef de la défense du royaume, car elle protège en même temps le flanc de la province du nord-Khakhéti, le front du centre-Khartli et les accès à la partie méridionale : la Meskhétie.

La ville de Tbilissi, bâtie dans un but de défense, fut primitivement